Fr God
842.8
Fe-V/Nu
101506

00101506

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

LES

NUITS DE PARIS

PAR

101506

PAUL FÉVAL

NOUVELLE ÉDITION

ac

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

00101506

LES

NUITS DE PARIS

ODOLIN LE RAMEUR

I

Vis-à-vis de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, dont la nef massive s'élevait au milieu de vastes jardins, à peu près au lieu où fut bâtie depuis la tour de Nesle, il y avait, en l'année 883, un petit manoir qui était le fief du poissonnier du comte.

Paris était alors gouverné par le comte Eudes ou Oddo, qui se souciait de l'empereur comme de la lune et qui ne daignait pas même se faire roi, tant il se trouvait bien de sa position. Ce comte Eudes avait de belles vertus guer-

rières. La subordination ne l'étouffait pas. Quand l'empereur Charles le Gros lui donnait un ordre, il envoyait promener Charles le Gros, et tout était dit.

A part ces légers malentendus, l'empereur et son comte vivaient en bien bonne intelligence.

Charles le Gros avait six couronnes sur la tête. Son empire était presque aussi vaste que celui de Charlemagne. On ne pourrait guère trouver d'autre point de comparaison entre ces deux princes.

Mais nous n'aurons point à nous occuper beaucoup de l'empereur Charles le Gros. Revenons au comte Eudes et à Gavaud, son poissonnier.

C'était un grand estomac que ce comte Eudes. Quand il traitait l'évêque Gozlin et le neveu de l'évêque, Ebbon, abbé de Saint-Germain, on flairait sur les deux rives de la Seine l'odeur de la venaison fumante. L'évêque Gozlin, qui portait mieux l'épée que la mitre, buvait comme trois douzaines de Saxons. L'abbé Ebbon, grand gaillard, habillé de fer, buvait deux fois autant que son oncle. Le comte Eudes buvait, à lui seul, autant que l'évêque et l'abbé.

Gavaud, son serviteur, était homme d'armes en même temps que poissonnier. Il tenait à fief son manoir, avec charge de fournir le poisson de Seine qui défrayait la table du comte Eudes.

Le manoir était situé à cinq cents pas du palais, en pleine campagne. La ville ne dépassait point encore en effet les abords du Pont-Neuf. Et les grandes communautés religieuses, qui commençaient à bâtir de tous côtés leurs moustiers, cherchaient trop avidement l'ombre et le

silence, pour que leur œuvre enlevât au paysage son caractère agreste.

Sur la rive droite de la Seine, Saint-Germain l'Auxerrois s'entourait de bocages épais. Sur la rive gauche, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, dont l'enclos occupait une partie du jardin des Césars, dressait l'aiguille quadrangulaire de son clocher au-dessus d'une véritable forêt.

Le verger de Gavaud touchait à l'enclos de cette dernière abbaye.

Du manoir à l'île de la Cité, c'étaient, sur les deux bords, de grandes prairies coupées d'aulnes et de saules où paissaient les troupeaux des monastères.

Le manoir était moitié bois, moitié pierres, fondé sur pilotis dans le courant même du fleuve. Il tenait à la rive gauche par un pont mobile qui se bifurquait et servait en même temps au moulin du frère Donat, meunier de l'abbaye et voisin de Gavaud.

Le moulin et le manoir avaient été construits ensemble par les moines de Saint-Germain, Le comte Eudes avait pris le manoir aux moines, parce qu'il fallait bien que ce bon seigneur eût un lieu commode pour mettre son prisonnier.

Du reste, il ne faudrait point que le lecteur se méprît à ce mot de manoir. L'habitation de Gavaud n'avait absolument rien de seigneurial. C'était une de ces bâtisses d'alluvion en quelque sorte, agrandie peu à peu, sans tenir aucun compte de l'aspect général. Un besoin nouveau avait dix fois motivé quelque allonge nouvelle. Les moines et le comte n'avaient point de faiblesses artistiques : ils ajoutaient

un pilotis, un pan de mur, une guérite, suivant l'utilité présente, et ne s'inquiétaient guère de l'effet pittoresque.

Mais n'avez-vous point remarqué que c'est là justement l'œuf des jolies choses? Quand une construction a eu ce précieux bonheur de rester étrangère à tout architecte, il est bien rare qu'elle ne garde point le cachet gracieux de cette origine. Ce qui se fait naturellement se fait presque toujours bien, au point de vue du paysage. Nous ne connaissons de directement hostile au pittoresque que l'équerre et les mathématiques détestables.

Ces pauvres maisons qui viennent je ne sais comment, dégingandées un peu, pas mal boiteuses, égarant le zigzag de leur plan suivant le capricieux hasard, ces maisons s'arrangent de tout. La moindre chose leur fait une parure. Quelques brins de lierre grimpant, une brassée de de mousse sur le chaume, un vieux chêne à demi enclavé dans le mur, une touffe de lilas ou de cytise, — moins que cela: trois giroflées sans gêne, maigrissant dans les pierres, le lichen argenté qui borde les ardoises, — un rien suffit à les faire coquettes et gentilles.

L'œil se repose; le cœur sourit.

Tandis que, si vous rencontrez sur votre chemin une de ces maisons citrouilles, que les *gens de l'art* n'ont pas honte de gâcher pour le compte du négoce enrichi, mais malhonnête, vos regards cherchent instinctivement Chauvin, fusilier au 23e léger.

Afin que Chauvin vienne, le sourire aux lèvres et le charbon à la main, écrire sur ces murailles vaniteuses : *Chauvin, fusilier au* 23e *léger*, 1851.

Et au-dessous, dans un petit cœur enflammé : *Joséphine pour la vie !*

Ces maisons ne sont bonnes qu'à cela. — Néanmoins, on peut encore y mettre. *Vive l'empereur !* — à bas Madanchon ! — ou *défense d'afficher.*

De la rive opposée, le manoir du pêcheur Gavaud et le moulin du frère Donat se confondaient, perdus dans un fouilli de saules et d'osiers géants. La roue sombre du moulin tournait, demi-cachée par le manoir, et l'on voyait l'escalier de pierre de la maison du poissonnier baigner ses marches dans le fleuve.

Derrière, au delà des aulnes, c'était le verger, par-dessus le verger les arbres séculaires des enclos de l'abbaye.

Le 17 mai 883, vers cinq heures de l'après-midi, la cheminée du manoir se prit à fumer joyeusement au soleil. C'était dame Aloïse, la femme de Gavaud, qui mettait une bourrée dans son âtre pour préparer le repas du soir.

Dame Aloïse avait vingt ans tout juste. C'était une de ces belles et nobles créatures dont le front heureux éclaire toute une maison. Elle était calme et recueillie dans la plénitude de son bonheur, et rien qu'à voir son sourire imprégné de dignité sereine, on se sentait l'âme réjouie.

Dame Aloïse attendait son mari qui était allé jeter ses filets en aval du côté des îles, car le comte Eudes voulait du brochet pour le lendemain. Elle attendait en compa-

gnie de sa servante Godelle et du frère meunier Donat, le meilleur chrétien du comté de Paris.

Roland, le fils d'Aloïse, jouait dans la paille fraîche, au bout de la chambre. Roland allait avoir trois ans. C'était un enfant pâle et beau, dont le visage délicat semblait tout petit au milieu de son immense chevelure blonde.

Aloïse le guettait du coin de l'œil, tout en surveillant les apprêts du repas.

Godelle soufflait le feu à pleines joues. Donat taillait une image de saint dans un morceau de bois d'orme.

Dans la chambre basse où se tenaient nos personnages, tout respirait l'aisance et la tranquillité. Un rayon de soleil couchant, passant à travers les carreaux, faisait tourbillonner les atomes en chemin, et s'en venait tomber sur le foyer, prêtant de beaux reflets bleuâtres aux spirales de la fumée. La vaisselle brillait sur le dressoir de chêne poli, et un quartier de venaison qui pendait à la muraille prouvait que Gavaud le pêcheur ne dédaignait point les plaisirs de la chasse.

Tout en sculptant son petit saint de bois, frère Donat parlait.

Il avait le front chauve et portait une longue barbe grisonnante. Ce n'était pas un moine guerrier. Sa figure timide et grave exprimait la placidité la plus complète.

Il disait:

— Oui, Aloïse, ma chère fille, la terre est grande et personne n'a été jusqu'au bout de l'univers... car le demi-dieu païen Hercule n'a jamais existé... et en tous cas, ses colonnes marquent tout au plus l'extrémité des pays d'Europe du côté du midi... Du côté du nord, des espaces im-

menses restent inconnus, et c'est de là que s'élancent, aux heures de la vengeance céleste, les hordes barbares qui désolent le monde.

— Et, dit la jeune femme qui jeta vers son fils un regard craintif, — est-ce bien vrai que ces sauvages ont des dents de loup?

— Assurément oui, ma fille.

— Et des griffes de bêtes féroces.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, Aloïse, et les voyageurs les plus véridiques prétendent même qu'ils ont des cornes de bœuf.

Godelle tremblait en soufflant son feu.

— Est-il vrai aussi, reprit dame Aloïse, dont la voix mal assurée trahissait un effroi naïf, — qu'ils dévorent les petits enfants?

— Ma fille, répliqua le bon moine, je penche fortement à le croire.

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que le petit Roland qui chevauchait sur un manche de gaffe et qui criait joyeusement.

Le feu était allumé et la marmite pendait à la crémaillère.

— Voici le soleil qui passe en aval, dit la jeune femme; — mon mari ne va pas tarder à revenir.

— Et Dieu veuille qu'il ait fait heureuse pêche, reprit Donat, car le sire comte Oddo traite les trois chapitres de-main matin... Gavaud est un digne chrétien, ma fille, et je m'affligerais de tout ce qui lui porterait malheur...

Aloïse n'écoutait pas.

— Père, dit-elle brusquement, leurs vaisseaux, à ces

hommes du nord, qui dévorent les enfants, — pourraient-ils remonter la Seine jusqu'ici?

Donat aurait peut-être été fort embarrassé de répondre. Mais il lui vint un auxiliaire inattendu.

Le petit Roland cessa de fouetter son manche de gaffe.

— J'ai vu un bateau grand comme une maison, s'écria-t-il; — je l'ai vu!

— En rêve, enfant?... voulut dire Aloïse.

Mais le petit Roland prit un air d'importance.

— Mon lit est dans l'embrasure, reprit-il; — je vois tout sur l'eau quand il fait clair de lune.

Aloïse était si pâle que la toile de lin de sa coiffure ne tranchait plus sur son beau front.

L'enfant poursuivait :

— Le grand bateau s'est arrêté en aval, sous le banc du passeur... il a viré et reviré comme s'il avait cherché un canal... et puis la lune s'est cachée derrière un nuage et je n'ai plus vu le grand bateau... Ce matin, j'ai regardé : il était parti.

Frère Donat coupa le nez de son saint, par suite d'un mouvement nerveux qu'il eut.

— Ils sont déjà venus, les coquins, murmura-t-il, en l'an 44, du temps de l'empereur Charles le Chauve... Vous n'étiez pas née alors, ma fille... Ils sont déjà venus et Dieu sait ce qu'ils ont fait de ruines autour de Paris!

— Les avez-vous vus, mon père? demanda la jeune femme

— J'étais tout enfant... mais s'il faut écouter mes souvenirs, je dois avouer que les Normands de ce temps-là n'avaient ni dents de loup, ni griffes de bêtes fauves, ni

cornes de bœufs... C'étaient de grands soldats coiffés de cheveux blonds, — la peau blanche et les yeux bleus, — légers comme des cerfs, robustes comme des lions.

Le petit Roland qui était allé jouer revint en courant.

— J'en ai vu un tout pareil à cela, dit-il en fixant sur le religieux son regard franc et hardi.

Aloïse détourna la tête.

— Où l'as-tu vu? demanda le frère Donat.

— Derrière ton moulin.

— Quand l'as-tu vu?

— Ce matin.

Le saint de frère Donat eut une oreille tranchée.

— Un grand soldat reprit l'enfant, — les cheveux blonds, la peau blanche et les yeux bleus... Quand il m'a vu, je voulais me sauver, mais il m'a appelé, et sa voix était si douce que j'ai attendu... Il m'a pris dans ses bras, et m'a dit : Bonjour, Roland.

Aloïse poussa une exclamation étouffée.

— Ah! fit le frère Donat un peu surpris, — il savait ton nom?

— Oui... Et moi, je sais le sien.

— Comment se nomme-t-il?

— Odolin le Rameur.

— Et il ne t'a rien dit autre chose?

— Il m'a dit qu'il m'aimait bien, et m'a donné cela.

L'enfant avait tiré de sa poche un objet qu'il montrait avec triomphe.

C'était une pièce d'or grossièrement frappée et à peine arrondie.

Aloïse la lui arracha des mains en jetant un cri de terreur et la lança par la fenêtre.

— Malheureux, dit-elle, — l'image du démon est sur cet or.

Son mouvement avait été si rapide, que le moine n'avait pu le prévenir.

— Vous avez eu tort, ma fille, dit-il; — vous m'avez enlevé une occasion de m'instruire... et d'ailleurs, on aurait pu dire une prière sur cet or et le rendre chrétien...

Roland pleurait.

— Quand il m'en donnera d'autres, murmura-t-il, je ne les montrerai plus.

La porte s'ouvrit, et Gavaud le poissonnier entra.

Il tenait dans sa main la pièce d'or qu'Aloïse venait de jeter par la fenêtre.

— Tiens, enfant, dit-il, voilà ce que mon saint patron a fait tomber dans ma barque, comme j'abordais la maison.

Roland saisit la pièce en poussant un cri de joie.

Aloïse et le moine se regardèrent.

II

Gavaud, le poissonnier fieffé du comte Eudes, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, large d'épaules et de taille moyenne. Il avait une bonne figure honnête et

franche. Mais, sous sa tranquillité habituelle, il devait y avoir une grande obstination.

Et quand Gavaud se mettait en colère, ce ne devait point être petite besogne.

Gavaud était marié depuis quatre ans. Il aimait sa femme Aloïse de tout son cœur, et pour un seul des cheveux blonds de son petit Roland, il se serait fait tuer vingt fois.

Il était fier de sa femme et plus fier de son fils.

Le regard que dame Aloïse venait d'échanger avec le frère meunier voulait dire :

— Il y a magie dans le fait de cette pièce qu'on veut jeter dans la rivière et qui va tomber au milieu de la barque de Gavaud.

Mais cette pensée, que le bon moine et la jeune femme avaient tous les deux, ni l'un ni l'autre ne l'exprimait.

La soupe bouillait daus la marmite, et des tranches de venaison, posées sur le gril, emplissaient la chambre de leur fumet savoureux.

— Godelle, dit maître Gavaud après avoir embrassé sa femme et son fils, va chercher le poisson qui est dans le bateau.

— Hum ! hum ! hum ! fit par trois fois le frère meunier en hochant la tête, je ne donnerais pas grande finance de la pêche du voisin !

— Vous auriez tort, mon frère, répliqua le pêcheur qui regardait sa femme avec une sorte d'inquiétude.

— Si tu as pris de beaux brochets, Gavaud mon ami, dit le frère Donat en lui tendant la main, pourquoi donc as-tu l'air si triste ?

Gavaud serra la main du moine,

— Il y a vingt ans que je vous connais, voisin, répondit-il, j'ai confiance en vous comme si vous étiez mon père... Quand je vous trouve dans ma maison, le soir, au retour de la pêche, je suis content...

Le moine écoutait, ne sachant où Gavaud voulait en venir.

— Mais, reprit ce dernier en passant sa main dans ses cheveux, ma confiance en vous ne peut pas aller jusqu'à vous dire ce que je ne sais pas moi-même... Je suis triste : c'est vrai... et je remercie Dieu de voir que tout est bien ici, car je craignais un malheur.

En ce moment, on entendit Godelle qui criait au dehors :

— Seigneur Jésus ! Seigneur Jésus !

Aloïse se leva, effarée.

Car il y avait comme une vague menace autour de cette maison. C'est la vérité. Le moindre bruit mettait un frisson dans les os.

Gavaud se prit à rire.

— Pour cela, dit-il, je m'y attendais... C'est le brochet du Normand.

Frère Donat et dame Aloïse répétèrent :

— Du Normand !

Et ils restèrent bouche béante. Ce mot de NORMAND était déjà au fond de leurs vagues terreurs.

— Seigneur Jésus ! répétait Godelle au dehors ; — ah ! Seigneur Jésus, quel brochet !

Le petit Roland venait de monter sur son lit, qui était dans l'embrasure.

— Mère, dit-il, — oh! mère, il est aussi grand que le soldat!

Gavaud regarda tour à tour l'enfant, sa femme et le moine. Il y avait sans doute là tout un drame dont le nœud nous échappe encore.

Et à vrai dire, aucun de nos personnages n'était beaucoup plus avancé que nous.

Chacun pressentait quelque chose d'extraordinaire, voilà ce qui est certain.

Cependant, il n'y eut point d'explication échangée, et Gavaud ne demanda même pas de quel soldat parlait l'enfant.

Il ouvrit la porte. Aloïse et Donat le suivirent au dehors.

Tous les trois aidèrent Godelle à tirer hors du bateau, amarré contre les marches, un monstrueux brochet, long comme un homme.

On le traîna jusqu'au milieu de la chambre. Frère Donat, qui était amateur, se prit à la mesurer entre tête et queue.

— Mes cheveux sont gris, dit-il, et depuis que je me connais je dors au-dessus du cours de la Seine... Mais jamais je ne vis semblable poisson.

— C'est une pêche miraculeuse! s'écria dame Aloïse, qui essaya de sourire.

Gavaud poussa du pied le brochet et alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée.

— Frère Donat, dit-il avec une gravité soudaine, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met, n'est-ce pas?

— Je ne peux pas dire le contraire, voisin Gavaud, répliqua Donat.

— Bon, bon! fit le pêcheur... C'est que le diable est bien malin!...

Aloïse se signa. Le petit Roland vint cacher sa tête sur les genoux de sa mère. Le moine prit son air de casuiste, voyant bien qu'on allait entamer une question extra-molaire.

— Qu'avons-nous à faire avec le diable, voisin Gavaud? demanda-t-il.

— J'aurai plustôt fait de vous raconter la chose de bout en bout répondit le poissonnier; — aussi bien, si le brochet vient d'enfer nous le rejetterons au fond de la rivière avec ce qu'il faudra d'oremus.

Godelle, qui était auprès du terrible brochet, fit un saut à l'autre extrémité de la chambre.

— Expliquez-vous, voisin, dit le frère Donat.

— Voilà... J'étais donc à farfouiller le fond de l'eau depuis le matin... J'avais barré le petit bras qui passe devant le village de Sèvres, j'avais jeté mes lignes à l'endroit où l'aqueduc romain vient couper le fleuve... J'avais tendu mes filets sous les coudriers de Grenelle... je me disais : Si le seigneur comte mange tout le poisson que je prendrai aujourd'hui, son armure en crèvera demain!... Bon! je disais cela.

» Le temps était superbe, vous savez bien. Janyl, le poissonnier de l'évêque Gozlin, que j'ai rencontré sur les deux heures, avait déjà son bateau plein jusqu'au bord.— Moi, je n'avais pas seulement une anguille.

» Pas une anguille, non. C'était la male-chance, bien

sûr. Et quand la male-chance y est, rien ne fait. J'ai vu mon père rester en Seine trois jours de suite sans prendre un goujon!

» Et mon père était pourtant un rude poissonnier! Quant à ça, c'est connu. — Le soleil descendait tout de même. Il a marqué trois heures, puis quatre, puis cinq. — Cinq heures! et mon bateau vide! Et de l'eau claire dans mon barrage? Et mes hameçons à nu!

» C'est bon? je sais bien que le comte Eudes est un digne seigneur. Mais il aime le poisson. Et je me disais : Le comte m'enverra demander mon pain par les chemins; je suis un méchant apprenti; je ne gagne pas la vie de ma femme et de mon beau petit Roland. — Et voyez-vous, frère Donat, l'eau était comme un miroir d'acier; ma tête ne tenait pas beaucoup sur mes épaules, et du grand chagrin que j'avais, l'envie me prenait de faire un malheur... »

Aloïse lui toucha la main en levant sur lui un regard de reproche.

— Mais, dit le frère Donat, — le diable...

— Voilà! interrompit Gavaud; — vers cinq heures et demie, Bertrand, le pêcheur du couvent de Saint-Germain d'Auxerre a passé auprès de moi... Son chalant coulait presque, tant il était plein, Bertrand m'a dit :

« — Oh! Gavaud, mon pauvre Gavaud, tu as la figure comme un homme qui fait peur au poisson!

» J'ai levé ma gaffe pour lui casser la tête, mais le sang m'a monté dans les yeux, et je suis tombé au fond de de mon bateau. — Comme j'étais là, j'ai entendu une voix

qui chantait, une voix douce et sonore ; j'avais beau regarder, je ne voyais rien.

» Tout à coup, derrière l'île aux Cygnes, une grande voile rouge s'est montrée. Elle me cachait le soleil couchant.

» La voile poussait un bateau six fois grand comme les nôtres et qui ne contenait pourtant que deux hommes : un vieillard à la barbe blanche et un jeune guerrier au visage délicat autant qu'un visage de femme. Le jeune guerrier portait une veste de mailles d'acier flexible. Ses grand cheveux blonds, doux comme ceux de Roland, tombaient en boucles sur ses épaules. — Une petite harpe d'airain était auprès de lui... Il chantait et sa main effilée se promenaient sur les cordes.

» Le vieillard m'a salué de la main et le jeune guerrier a tourné sur moi ses yeux bleus, tout pleins de fatigue et de tristesse.

» — Holà ! mon compagnon ! m'a crié le vieillard, — sommes-nous bien loin encore de la ville de Paris ?

» La forêt et le coude de la rive nous masquaient les premiers monastères.

» — Un heure de chemin, ai-je répondu.

» — Et crois-tu, mon compagnon, a repris le vieillard, — crois-tu que notre navire puisse arriver jusqu'aux murailles sans toucher le fond de l'eau ?

» J'ai mesuré de l'œil le navire. — Un beau navire, voisin !

» J'ai répondu :

» — Votre navire touchera vis-à-vis de ma maison, à cinq cents pas de la pointe de la cité.

» Le vieillard a regardé le jeune guerrier. Mais celui-ci avait les yeux au ciel et semblait ne point s'occuper de nous. Sa main glissait sur les cordes de sa harpe.

» — Grand merci, me dit le vieillard, service pour service, mon homme. Tu n'as pu prendre un seul poisson de tout le jour; prête-moi ta plus forte ligne et tu ne t'en repentiras pas.

» Je n'y vis point de mal et je lui prêtai ma meilleure ligne.

» Il examina l'hameçon comme un vrai poissonnier qu'il est, je le parie bien ; il mit l'appât solidement et chercha pendant trois bonnes minutes l'endroit où il allait jeter son plomb. Moi, je pensais : — Tu n'as pas besoin de te donner tant de mal ; jamais seulement on n'a pris un barbillon en ce lieu.

» Il lança la ligne entre deux branches d'aulne que je vois d'ici. Le temps de dire *amen*, la ligne se tendit.

» — Aide-moi, Odolin ! s'écria-t-il... »

— Odolin ! répétèrent en même temps Aloïse, Donat et Godelle.

Et Roland frappa ses petites mains l'une contre l'autre en criant avec triomphe :

— Odolin le Rameur!

— Oh ! oh ! fit Gavaud d'un air soupçonneux, — il paraît qu'on le connaissait ici avant moi !

Pour rendre inextricables ces imbroglios que mêle le hasard, il suffit parfois d'un mot imprudent, d'un silence embarrassé, d'un rien. Gavaud avait déjà la tête pleine d'idées mauvaises. Heureusement que l'enfant, cause inno-

cente de tout ce malaise, vint cette fois au secours de sa mère.

— Eh bien ! dit-il, — c'est Odolin qui m'a donné une pièce d'or !

Aloïse respira. Gavaud prit l'enfant sur ses genoux.

— Tout est donc pour le bien, murmura-t-il ; le jeune guerrier se leva, et je pus voir qu'il me dépassait de la moitié de la tête. Il prit la ligne, et le brochet que vous voyez là tomba dans mon bateau.

Gavaud se tut. Le frère meunier semblait attendre une suite à ce récit.

— Après?... fit-il,

— C'est tout..., Pensez-vous, mon frère qu'on puisse garder ce poisson sans offenser Dieu?

Le moine toussa. Il avait la poitrine très-forte si on le prenait en qualité de meunier, mais, à titre de casuiste, il toussait volontiers.

— Sans offenser Dieu, répéta-t-il? — manifestement, hum ! hum !... Un brochet pris à la ligne par de certaines mains. Mais d'un autre côté, hum ! la bonne intention... et puis qui le mangera, ce brochet? L'évêque Gozlin, l'abbé Elbon et sire Eudes... Cependant, la matière peut exiger controverse... Saumerius, archidiacre de Troyes, dans ses *Constitutions dominicales*, traite la question, non pas à proprement parler de l'espèce, — ou spécifiquement, pourrais-je dire, sinon spécialement, — mais par approximation, à propos de la poule de l'hérésiarque Ménichès. Cette poule, je vous prie de m'écouter, voisin Gavaud, et vous aussi, Aloïse, ma chère fille, cette poule qui a donné lieu à un proverbe bien connu...

Mais Aloïse et Gavaud n'obéissaient point à la recommandation du bon moine. Ils écoutaient autre chose que son sermon.

Ils écoutaient un bruit étrange et harmonieux qui venait de la Seine. Roland était déjà debout sur son lit, dans l'embrasure, et Godelle ouvrait une bouche presque aussi large que celle de feu le brochet.

La nuit était tout à fait tombée. L'œil s'arrêtait aux carreaux de la croisée et ne pouvait point percer au delà. — Le frère meunier toussa énergiquement, comme le voulait sa dignité blessée.

Au moment où il allait reprendre la parole pour gourmander l'inattention de son auditoire, Gavaud, mit un doigt sur sa bouche.

— Chut ! fit-il ; — ce sont eux !

Un silence profond s'établit. — Dans ce silence, on put entendre distinctement les accords d'une harpe qui accompagnaient un chant grave et doux.

Le petit Roland retenait son souffle pour écouter mieux. Le frère meunier et Godelle frissonnaient. Gavaud avait décroché son arbalète, suspendue au-dessus du manteau de la cheminée.

Quant à dame Aloïse, elle était si pâle que vous eussiez dit une statue d'albâtre.

III

Vous n'avez pas été sans éprouver parfois ces vagues et solennelles émotions qui arrivent on ne sait d'où, et qui sont hors de tout rapport raisonnable avec l'événement apparent qui les produi .

Ce qui se passe, ou du moins ce que l'on voit, mériterait à peine un étonnement, et c'est la stupeur qui naît.

Un incident vulgaire, un bruit, un chant, — le vent pleurant dans les hautes branches ou dans les fissures des croisées, — le cri mélancolique d'un oiseau, mettent soudain la pâleur à tous les fronts.

Les yeux s'arrondissent, effrayés; les poitrines se soulèvent, les voix tremblent.

Et pour cela, autour du foyer du manoir, il suffit d'une histoire habilement racontée, il suffit d'un de ces récits effrayants mais adorés où passent, dans l'ombre fantastique, le long et livide suaire de quelque revenant.

Ce n'était pas cela, ce soir, chez Gavaud, le poissonnier du comte. Tous ceux qui étaient autour de son foyer éprouvaient avec une sorte de violence cette mystérieuse et maladive terreur dons nous parlons, mais cette terreur n'était point due au récit de Gavaud, ni même à l'aventure racontée par le petit Roland.

Il y avait plus. Les pressentiments sont dans l'air : le cœur les y respire comme les poumons y prennent le souffle nécessaire à la vie

J'ai vu des fronts s'incliner au milieu d'une fête. — J'ai vu des larmes qui perçaient le sourire.

Certes on a raison de railler ceux qui, rapportant tout à je ne sais quelle gamme superstitieuse, voient dans chaque chose un présage. Nous ne croyons pas aux prophéties bourgeoises. En notre siècle, la place des oracles est à la Conciergerie.

Mais quand une réunion de circonstances bizarres, en dehors de tous les calculs possibles, en dehors de toutes les prévisions humaines, forme comme un réseau fatal autour de nous; quand le hasard, ennemi de Dieu, machine une de ces prodigieuses combinaisons qui défient toute force et toute prudence, quand la fatalité enfin combine un de ces terribles jeux, n'est-il pas permis de penser que le cœur de la victime se repliera sur lui-même, froissé par un mystérieux avertissement?

Dans un de ces livres qu'on appelle des *romans*, parce qu'ils sont vrais, en opposition avec ces autres livres qu'on appelle des *histoires*, parce qu'ils sont bourrés de mensonges effrontés, j'ai raconté l'aventure de Mlle de Noyal, la merveilleuse beauté. Cette jeune fille, au temps ou le mal Saint-Antoine régnait dans le pays breton, tuant et défigurant, se vit elle-même, un soir de bal, couchée sur un lit et hideusement mutilée. Elle prit la fuite. — Dans la forêt de Rennes, un homme masqué sortit du bois et lui serra le poignet.

Cet homme avait le Mal. Marielle de Noyal s'étendit sur son lit, empoisonnée.

Dans le même ouvrage, j'ai raconté l'aventure encore plus frappante de lady*** qui, se promenant avec son

mari, sur la Seine, vit entre deux eaux le corps blême de ce dernier. Elle se crut folle. Un an après, lord *** se noya dans la Tamise, au-dessous de Richmond.

Mais je n'ai jamais rien raconté de si étrange que le fait historique formant le fond de ce récit.

Dame Aloïse était pâle, parce que, dans son âme, il y avait une voix qui criait : Malheur ! malheur !

Pour ce qui est de Gavaud le poissonnier, de Godelle et du frère Donat, ils subissaient sans doute à leur insu l'effet de la terreur d'Aloïse, mais il y avait un autre motif à leur effroi.

Les NORMANDS ! En vérité cela suffisait. Les Parisiens étaient payés pour savoir ce que c'était que les Normands.

Déjà, peu de temps après la mort de l'empereur Louis le Débonnaire, le pays de Paris avait été mis à feu et à sang par une horde de sauvages bandits qui brisaient les autels, qui incendiaient les cabanes et qui pillaient le pauvre comme le riche.

Une seconde fois ils étaient venus, vers le milieu du règne de Charles le Chauve, qui leur avait compté quatre mille marcs d'argent pour les renvoyer de France.

Ils avaient passé le détroit. Les gens de Londres en avaient tué trois ou quatre mille tombereaux qui mirent la peste dans la contrée.

Morts ou vivants, ces Normands étaient redoutables.

De Rouen jusqu'à Sens, dans tout le bassin de la Seine, on ne parlait que des Normands.

Et chacun savait bien qu'ils devaient revenir quelque jour avec leurs longues épées et leurs boucliers sonores comme des cloches. Chacun savait bien qu'ils devaient revenir pour boire du sang et piller de l'or.

—

La voix harmonieuse et grave que soutenaient les accords de la harpe emplissait la nuit.

Le vent se taisait, la rivière coulait en silence.

La voix disait le chant sacré des Skaldes :

« Islande ! Islande !

» Au commencement c'était la source sans fond d'où partaient les douze fleuves Élivagar.

» Leurs glaçons amoncelés formaient Niffelheim, le monde brumeux.

» Au midi, Muspelheim, le monde de feu, envoya ses rayons vers les glaces qui se fondirent en une goutte immense que le vent d'Orient anima et qui fut Ymer, le géant.

» Sous l'aisselle de son bras gauche vinrent le premier fils et la première fille. Le fils puîné fut engendré par le pied droit.

» Et tous eurent pour nourrice Audonbla, la vache, produit du chaud et du froid.

» La vache Audonbla suçait le sel des glaçons. Des

cheveux d'homme sortirent des glaçons, puis un visage, puis le corps tout entier, le corps énorme du géant Bure, père de Boër.

» Boër aima Belsta, fille de Bergthor ; il dormit avec elle ; il fut père d'Odin, le grand dieu, de Wile et de We, qui firent la guerre aux méchants fils d'Ymer.

» Odin tua Ymer et le monde naquit. La mer et les fleuves c'est le sang du géant ; sa chair est la terre ; ses os sont les rochers. — La concavité de son crâne est le ciel... »

II

— Menteur excommunié ! s'écria le moine, — il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela !... Comment le ciel pourrait-il être le crâne d'un coquin de géant ?...

— Oh ! dit le petit Roland, ce qu'il chante là, père, Odolin le Rameur, — que c'est beau ! que c'est beau !

Frère Donat lui montra le poing.

— Méchante marmaille ! gronda-t-il, tu mériterais le fouet !... encore passe Jupiter, encore passe pour Mars, Pluton, Apollon et Mercure, qui sont des dieux polis et faciles à mettre dans les vers de douze pieds... mais ces misérables dieux polaires qui engendrent par l'aisselle... Ymer, Boër, Odin et les autres, la vache Audonbla, les brouillards, que sais-je, moi !...

La voix poursuivait.

« Odin est grand comme la distance qui sépare l'enfer du ciel.

» Odin est l'époux de la Terre et l'amant de la Mer. Le soir, il met sa tête dans son sein et vide la coupe d'or remplie d'eau salée.

» Odin est son propre père et son propre fils.

» Il est assis sur le trône Lids-Kjalf, d'où il voit tout, seul avec lui-même.

» Il a douze noms et cent quatorze prénoms. Sa broche à rôtir s'appelle Gungner ; son cheval de guerre a nom Sleipner.

» Frigga est son épouse et la mère des dieux. — Quand vous avez besoin, nommez-le Allfader (père de tous). Ainsi l'appelle-t-on dans le Walhalla.

» Thor, fils de Frigga, est le dieu du tonnerre. Son marteau est Miolner.

» Balder est le dieu du discours.

» Nanna est modeste et belle, Nanna, fille de Gewar, la bien-aimée de Balder.

» Il a le palais Glitner, bâti sur sept cents colonnes d'or.

» Niord est le dieu du bruit, Frey est le printemps, Tyr est le courage, Braga est la sagesse. Dunna, sa femme, éternellement belle, présente, dans des coupes d'or, les pommes de l'immortalité aux héros de Walhalla.

» Or, Himindal, fils des neuf filles, voit la nuit et garde le pont du ciel aux mille couleurs contre les attaques des géants.

» Le pont du ciel mène à Asgard, le château divin. Walaskialf, le palais d'Argent s'élève au milieu d'Asgard.

— Walhalla, entouré de coteaux verts et de riants bosquets, est la résidence des guerriers morts dans les combats.

» Mais Wolf-Fenris viendra et les dieux mourront.

» Quand Wolf-Fenris ouvre la gueule, une de ses mâchoires touche au ciel, l'autre l'enfer. Les dieux mourront ! »

— Oh ciel ! s'écria le frère Donat, — est-il possible que des créatures humaines puissent radoter de pareilles sornettes !

— C'est beau ! murmura le petit Roland, c'est bien beau !

Aloïse avait fermé les yeux.

Gavaud, la tête appuyée sur sa main, gardait un sombre silence.

Avant que personne pût s'en apercevoir et le prévenir, l'enfant entr'ouvrit la fenêtre qui était au-dessous de son lit et cria de toute sa force :

— Odolin ! mon ami Odolin !

Un profond silence se fit aussitôt sur la rivière.

Le moine avait poussé une exclamation ; Gavaud et sa femme restèrent muets. Godelle, qui dressait la table du souper, cassa une demi-douzaine d'écuelles.

Bientôt, on entendit un bruit de rames et une voix s'éleva au dehors.

Ce n'était pas la voix du chanteur.

— Ceux qui ont appelé les étrangers, dit la voix, — veulent-ils leur donner l'hospitalité pour une nuit ?

— Ne réponds pas, Gavaud, ne réponds pas ! murmura Aloïse suppliante.

Et pourtant, jamais en sa vie, elle n'avait refusé à personne l'hospitalité demandée.

Gavaud avait quitté son escabelle.

Il alla ouvrir la porte qui donnait sur le fleuve.

— Femme, dit-il en chemin, ce n'est pas ton cœur qui a parlé.

— Étrangers, reprit-il à voix haute, amarrez votre barque et soyez les bienvenus.

Le petit Roland ne se possédait pas de joie, — Donat toussait à s'érailler la poitrine.

Une minute après, Odolin le Rameur et son compagnon, le vieillard à barbe blanche, faisaient leur entrée dans le manoir de Gavaud le poissonnier.

Dame Aloïse ne les vit d'abord qu'à travers ses larmes. Car elle pleurait. Pourquoi dame Aloïse pleurait-elle ?

Odolin était beau comme Hermode, le messager des dieux. Sa tête pâle, un peu petite pour sa grande taille, semblait amoindrie encore par la masse de ses cheveux blonds.

Il s'inclina gravement et en silence.

Son compagnon, qui se nommait Hugues, n'avait pas comme lui de riches habits, mais il était impossible de voir une figure plus vénérable que la sienne.

— Prenez place, dit Gavaud; — la religion chrétienne ordonne d'offrir un gîte à ceux qui n'en ont point.

— Toutes les religions ordonnent cela, mon compagnon, répondit le vieillard, — et si tu viens jamais du côté de l'embouchure de la Seine, où je fais ma demeure, je te promets de te rendre la pareille.

Frère Donat se recula un peu. Le vieillard s'assit sur une escabelle et croisa ses jambes devant le feu.

Odolin était resté debout auprès de la porte.

A son aspect, dame Aloïse avait rougi et pâli. Si Gavaud n'eût point été occupé à recevoir le vieux Hugues, il n'aurait pu manquer de remarquer ce trouble extraordinaire de sa femme.

Ce trouble était d'autant plus visible que jusqu'à cette heure, la pauvre Aloïse n'avait eu rien à cacher. Elle ne savait pas dissimuler. Ses impressions venaient se peindre naïvement sur son beau visage, naguère encore si calme et si serein.

Mais quel était donc ce trouble?

Y avait-il là quelque intrigue secrète? Quelque crime récent ou déjà ancien?

Pour le crime dont nous parlons, il faut un complice; or, Odolin le Rameur, quand son regard rencontra la douce et gracieuse figure d'Aloïse, ne fit ni un mouvement ni un geste. Il était évident qu'Odolin n'avait jamais vu Aloïse.

Il la trouva belle. Ses yeux bleus brillèrent, exprimant une admiration respectueuse.

A son tour, il s'avança vers le foyer. Tandis qu'il traversait la salle, son regard semblait chercher quelque chose qu'il ne trouvait point.

Un éclat de rire joyeux retentit dans l'embrasure.

— C'est moi que tu cherches, Odolin ? dit l'enfant, — me voilà !

Odolin tressaillit. Le petit Roland sauta à bas de son lit et vint tomber dans les bras du jeune guerrier, qui le pressa contre son cœur avec une sorte de tendresse passionnée.

Ce que voyant, dame Aloïse ferma les yeux en poussant un gémissement sourd.

Je vous le dis, c'était une femme chrétienne et c'était une épouse aussi vertueuse que fière. Dans sa simplicité digne, la présence du comte, son seigneur, ne l'eût point troublée, ni la présence d'un roi, ni la présence d'un empereur.

Alors, pourquoi cette détresse, pourquoi ?

C'est que celui-là qui venait d'entrer était pour elle plus que son seigneur le comte, plus qu'un roi, plus qu'un empereur.

Celui-là était le DESTIN.

V

Odolin prit à deux mains la tête blonde de Roland et la baisa.

C'était à ce moment qu'un gémissement sourd s'était échappé de la poitrine d'Aloïse. Quand elle avait vu l'un auprès de l'autre ces deux visages, le cœur lui avait manqué.

Ces deux visages étaient pareils. L'enfant ressemblait au guerrier, mais d'une façon si complète, si extraordinaire que jamais ressemblance ne put être plus grande, même de père en fils.

Aloïse jeta un coup d'œil craintif vers son mari. — Gavaud ne regardait pas du côté du jeune guerrier.

Odolin vint s'asseoir au foyer et mit l'enfant sur ses genoux.

— Tu m'avais promis de venir me voir, Odolin, dit le petit Roland, — tu es venu : c'est bien, cela!

— Tu ne m'avais donc pas oublié ? demanda le jeune guerrier de sa voix profonde et douce qui fit battre le cœur de la pauvre Aloïse.

— Oh! non, répondit l'enfant ; — mais, j'ai eu bien du chagrin, va !... Tu sais, le sou d'or que tu m'avais donné... Eh bien ! maman a voulu me le prendre pour le jeter à la rivière!

Naturellement, Odolin tourna les yeux vers la jeune femme. Elle lui sembla plus belle. Il vit qu'elle souffrait, ce fut tout. Dans ce drame mystérieux où chaque acteur ignorait son rôle, c'était Odolin qui allait le plus à l'aveugle.

— Mais, reprit Roland qui frappa ses petites mains l'une contre l'autre, — le père revenait justement de la pêche, et au lieu d'aller au fond de l'eau, le sou d'or est tombé dans sa barque... Et le voilà!

Il levait la pièce d'or au-dessus de sa tête avec triomphe.

Gavaud s'était retourné parce qu'on parlait de lui. Son regard et celui du jeune guerrier se choquèrent, et il jaillit de ce choc un double éclair.

Une voix parla dans leurs consciences à tous deux et leur dit à la fois : Voilà ton ennemi mortel !

Dame Aloïse, elle, recueillie en elle-même, revenait à ce fait bizarre que le babil de son fils venait lui rappeler : la pièce d'or lancée dans le fleuve et tombant justement dans la barque de Gavaud.

N'y avait-il pas là plus que du hasard ?

Gavaud baissa les yeux. Il ne savait pas pourquoi son cœur se serrait. Cet homme ne lui avait rien fait : pourquoi avait-il une pensée de sang ?

Le vieux Hugues semblait à son aise comme s'il eût été l'hôte de la famille depuis dix ans. Il avait entamé la conversation avec frère Donat qui, revenant sur ses premières impressions, le trouvait assez bon diable. Gavaud se mêlait de temps en temps à l'entretien.

Godelle passait son temps à contempler Odolin et Roland.

Elle répétait sur tous les tons en *à parte:*

— Seigneur Jésus ! Seigneur Jésus !

— Allons ! dit frère Donat, le meunier du couvent de Saint-Germain, — la soupe bout dans la marmite et la venaison me paraît cuite à point... Ménagère, n'est-il pas l'heure de souper ?

— Bonne parole ! s'écria le vieux Hugues ; — le vent de Seine m'a donné de l'appétit.

Vous eussiez dit qu'Aloïse sortait d'un rêve. Confuse et tremblante comme on l'est après un brusque réveil, elle donna l'ordre à Godelle de poser la marmite sur la table. Les convives prirent place. Le hasard mit Odolin en face d'Aloïse. Aloïse ne put pas même feindre de manger.

Olodin la trouva plus belle encore que tout à l'heure. Aucune pensée d'amour ne lui vint, jusqu'au moment où il songea qu'elle était la mère de Roland.

Comment vous dire cela? Roland était hier pour Odolin un enfant inconnu. Aujourd'hui, si l'on avait dit au jeune guerrier : pour épargner une larme à Roland, il faut que tu meures, Odolin serait mort.

C'est invraisemblable, prétendra-t-on? Je ne sais. — Mais cela est.

Odolin aimait Roland mille fois plus qu'on n'aime un fils.

Et il l'avait aimé ainsi dès le premier coup d'œil.

Y avait-il au moins une cause à cela ? Oui certes, une cause ignorée de tous, une cause bien plus invraisemblable encore que le fait lui-même. Vous verrez.

En attendant, Roland était comme un lien, ou plutôt comme un principe puissant d'attraction entre Odolin et Aloïse.

Odolin n'eût point aimé Aloïse, si elle n'avait été la mère de Roland.

Et Odolin devait aimer Aloïse jusqu'à l'idolâtrie.

Au commencement du repas, quand Aloïse servit le petit Roland, qui était toujours auprès d'Odolin, l'enfant répondit :

— Merci, ma mère.

Odolin tressaillit. Cette parole si simple avait été remuer dans son âme une fibre inconnue et muette.

Ma mère! avait dit l'enfant. Que de beautés nouvelles Odolin vit sur le front pudique et pur de la jeune femme! Elle était la mère de Roland. Et il lui semblait que le

sourire charmant de l'enfant lui disait : Il faut aimer ma mère.

Odolin avait vingt ans. Son cœur n'avait pas encore parlé. Il n'aimait encore que la guerre.

— Nous sommes, disait le vieux Hugues à haute voix, tout en avalant d'énormes cuillerées de potage, — nous sommes de race Normande en effet, mon digne hôte, ou mieux de race suédoise, mais nous n'allons point en guerre avec nos compatriotes... Le père de ce beau garçon que vous voyez et moi nous avons établi un entrepôt de marchandises à l'embouchure de la Seine.

— Et que vendez-vous, s'il vous plaît ? demanda Gavaud.

— Tout ce qui se peut vendre, répliqua Hugues en souriant ; des fourrures et des vêtements, des toiles de lin et de chanvre, — du vin, des fromages piémontais, de la chair marinée, — des parures de femmes, des cottes de mailles... et tout cela, mon hôte, ajouta le vieillard en aiguisant son sourire, — nous ne le vendons pas cher.

— Vendez-vous des objets d'église ? interrompit le frère meunier.

— Oui bien, mon respectable compagnon... mais quand nous rencontrons un digne religieux tel que vous paraissez l'être, nous ne lui vendons rien.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous donnons tout.

Frère Donat fut manifestement très-flatté. Le vieux Hugues l'avait pris par son faible.

— Et tenez, reprit-il, j'ai là, dans ma barque, une pièce d'étoffe de laine, fabriquée du côté de Rouen. Vous en tirerez bien un froc et un manteau par-dessus le marché... si vous voulez accepter un présent fait de bon cœur, je vous l'apporterai au dessert.

Frère Donat lui tendit la main au travers de la table.

— Tope! tope! s'écria-t-il, j'aurai grand plaisir à porter tout cela, froc et manteau en souvenir de notre bonne connaissance.

— Quant à vous, mon cher hôte, poursuivit le vieillard, — je vous destine un beau filet tout neuf et un rang de perles pour les cheveux brillants de votre ménagère.

— Merci, dit Gavaud.

Puis il ajouta en regardant Aloïse en face :

— As-tu entendu, femme?

Sa voix, qui était pour la première fois dure et brusque, frappa du même coup Aloïse et Odolin.

Le frère meunier le regarda, étonné.

— Oh! voisin! fit-il avec reproche.

Car Aloïse pleurait.

Ces larmes tombèrent sur le cœur du jeune guerrier. Sans savoir, il pressa le petit Roland contre sa poitrine en murmurant :

— Je serai malheureux!

— Et maintenant, reprit Hugues, le prétendu marchand qui avait tant d'objets dans sa boutique, — donnez-moi, je vous prie, mes amis, quelques renseignements qui me

sont nécessaires pour mon commerce... Je voudrais écouler mes marchandises dans votre ville de Paris... y a-t-il des acheteurs ?

— Oh! s'écria Gavaud amèrement et comme s'il eût voulu blesser quelqu'un, — si vous avez des colifichets pour les femmes coquettes, vous aurez bon débit, mon compagnon... Paris ne manque pas de femmes... et partout où il y a des femmes, la vanité se gagne comme la peste.

— Toi seul n'as pas le droit de parler ainsi, voisin Gavaud, dit le moine, — car Dieu t'a donné le modèle des épouses...

— C'est la vérité, pensait Godelle, — et pourtant, Seigneur Jésus! comme notre petit maître ressemble à ce beau soldat!

Odolin avait fini de manger déjà. Il perçait avec la pointe de son poignard des pièces d'or larges et plates comme celle qu'il avait donnée la veille à Roland, et il les enfilait l'une à l'autre pour lui faire un collier.

Roland était fou de joie.

Gavaud avait courbé la tête sous le reproche du moine. Il pensait :

— C'est bien vrai! Dieu m'a donné le modèle des épouses!

Mais il avait un poids trop lourd sur le cœur.

— Eh bien! reprit le frère meunier en s'adressant au marchand, Gavaud a un peu raison tout de même. Nos femmes de Paris sont aussi mondaines que jolies et vous ferez de bonnes affaires avec elles... Quant aux armures, il y en a de reste.

— Et le vin ?

— Oh ! le vin ! fit Donat en souriant, — je ne réponds que de mon couvent pour la sobriété.

Il y avait bien une petite pointe, car la cruche arrivait au fond.

— Ah çà ! dit le vieux Hugues, on m'a parlé de droits de péages...

— Il y en a beaucoup et de beaucoup de sortes, interrompit le moine, enchanté cette fois de montrer son érudition ; — comptez-vous faire voyager vos denrées par terre ou par eau ?

— Par eau.

— Alors, vous êtes exempt du *rotaticus* pour les dommages que font les roues aux voies publiques entretenues par le comte, du *vultaticus* ou droit de barrière sur gonds, du *temonaticus* pour avoir la permission de débiter sa marchandise sur son propre timon, du *pulveraticus* pour compenser la gêne occasionnée par la poussière quand les chevaux trottent, du *saumaticus* qui regarde la charge des ânes, mulets, chevaux et autres bêtes de somme, du *chespitaticus* pour la réparation des levées, du *caudaticus*...

— Mon frère, interrompit Hugues, j'aimerais mieux connaître les droits dont je ne suis pas exempt.

— A la bonne heure... vous avez d'abord le *navigius* qui est d'un demi-sou pour chaque barque voguant en Seine, au delà du poteau planté devant Saint-Germain d'Auxerre ; le *portaticus*, droit de port ou de débarquement, un demi-sou ; le *pontaticus* que vous payerez soit que vous passiez sous le petit ou sous le grand pont ; le *rivaticus*,

que vous solderez s'il vous plaît d'amarrer vos navires à la rive ; le *foraticus* qui vous donnera la faculté de faire entrer vos denrées dans l'enceinte du commerce ; le *mestaticus* qui vous autorisera à frelater vos boissons ; le *laudaticus* dont vous avez besoin pour faire afficher et crier vos marchandises, et enfin le *salutaticus* pour l'agrément du comte, notre seigneur... voilà tout.

— Mais, dit le vieillard, — ça me paraît suffisant.

— Je ne vous parle pas du *passionaticus*, reprit le frère meunier, on ne le paye que si on veut traverser la cité de Paris pour se rendre ailleurs [1].

— Eh bien! s'écria le vieux Hugues, si Paris n'a pas de hautes murailles, il a du moins de bons péages... Mon frère, nous solderons le *navigius*, le *portaticus*, le *pontaticus*, et le *rivaticus*, sans négliger le *laudaticus*, le *foraticus*, le *mestaticus*, ni même le *salutaticus*...

— Peste ! fit Donat, — vous avez de la mémoire !...

Il but une bonne lampée avant de regagner son moulin.

— Mais mon voisin Gavaud s'écria-t-il tout à coup, en reposant son verre vide, — regardez donc comme votre petit Roland ressemble au plus jeune de vos hôtes !

A peine cette parole fut-elle prononcée que le pauvre frère eût donné beaucoup pour la pouvoir reprendre, mais il n'était plus temps.

Cela fit l'effet d'un coup de foudre. Tous les regards se tournèrent à la fois vers Odolin et l'enfant qui souriait,

[1] Ces divers droits sont énumérés au char ier de Saint-Denis, charte ou diplôme du roi Dagobert, p. 29. — Il y avait encore le *mutaticus*, droi de mouvement et le simple droit de passage du bac.

heureux de cette ressemblance. Heureux surtout et bien fier.

Le poing robuste de Gavaud frappa la table et toutes les assiettes dansèrent.

—Oh! maître s'écria Godelle, — ne tuez pas dame Aloïse! ne la tuez pas!

Aloïse s'était levée chancelante.

—Gavaud, dit-elle, mon mari et mon seigneur, ne me soupçonnez pas sur une apparence menteuse.

Mais la parole du moine avait fait une lumière terrible dans l'esprit du poissonnier. Depuis une heure, quelque chose le choquait énergiquement dans le jeune étranger qui s'était emparé de son fils et que son fils semblait déjà préférer à tous. Depuis une heure, il cherchait la raison de cette aversion violente et il ne la trouvait point. Car, dans les choses de l'intelligence comme dans l'ordre matériel, on ne distingue pas bien quand on voit de trop près.

Gavaud ne s'était pas rendu compte de cette ressemblance qui frappait tout le monde autour de lui.

A présent, elle lui sautait aux yeux comme une brutale insulte.

A son tour, il se leva. Sous son regard, dame Aloïse fléchit et s'affaissa, brisée. Si vous eussiez été les juges de cette femme, l'idée vous serait venue que le remords la poignait au cœur.

—Voisin! oh! voisin!... balbutia le moine, épouvanté du mal qu'il venait de faire.

—Tais-toi, prononça durement Gavaud; — tu as dit

vrai, mon frère... mon petit Roland est tout le portrait du plus jeune de mes hôtes ?

Il essaya de rire, mais l'écume lui venait à la bouche.

Dame Aloïse laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Mais ce qui était étrange, c'était l'attitude des deux étrangers.

Le vieux Hugues vidait son gobelet à petites gorgées, absolument comme si de rien n'eût été. Odolin, lui, ayant achevé de fabriquer son collier de pièces d'or, le passa autour du cou de l'enfant, rouge de plaisir, et se prit à l'admirer avec une tendresse naïve.

— Normands, dit Gavaud, vous êtes mes hôtes... je prie Dieu qu'il vous protége tant que vous serez sous mon toit... On va vous montrer votre appartement : Allez.

— J'aime assez causer tranquillement après souper, les coudes sur la table, répliqua le vieux Hugues, — mais si ce n'est pas la coutume ici, je m'en passerai.

— Mon hôte, ajouta-t-il en buvant debout sa dernière gorgée, je suis vieux; j'ai vu bien des contrées et bien des hommes... Juger trop vite, c'est mal juger.

Et comme il s'aperçut que le poissonnier fronçait le sourcil, il ajouta encore :

— Mais je fais tort à ma barbe grise en parlant de choses qui ne me regardent point... Viens mon fils... Ayez la bonne nuit, mes hôtes !

Il salua courtoisement et se retira, suivi d'Odolin le Rameur qui se retourna deux fois pour regarder le petit Roland.

Godelle les précédait, portant un flambeau.

— Fillette, lui dit Hugues dans le corridor, aimes-tu ta maîtresse ?

— Oh ! monseigneur, je l'aime de toute mon âme !... Elle est si douce et si bonne !

— Eh bien, fillette, tu peux lui sauver la vie...

— La vie ? Seigneur Jésus !... Croyez-vous donc qu'il va la tuer ?

— Je le crois.

Odolin qui marchait derrière, lui toucha l'épaule.

— Si tu crois cela, compagnon, dit-il, je vais retourner sur mes pas et fendre le crâne de ce rustre.

Le vieux Hugues haussa les épaules.

— Mon noble sire, murmura-t-il avec une nuance de dédain, belle besogne pour votre main royale !

— Écoute... pour que ce cher enfant fût à moi, je donnerais l'espoir de ma couronne !

Odolin prononça ces mots avec chaleur, et il avait la main sur son épée quand il ajouta :

— Elle est sa mère !

Hugues haussa les épaules de nouveau et tourna le dos avec cette irrévérence bourrue des vieux serviteurs que leur dévouement fait trop hardis.

De tout ce qu'ils venaient de dire, Godelle n'avait pu comprendre un mot, car ils parlaient ensemble le langage danois.

Et que faut-il faire, monseigneur, demanda-t-elle les larmes aux yeux, — pour empêcher que mon maître la tue ?

— Verser du vin dans le verre de ton maître, répliqua

le vieux Normand qui tira un petit flacon de son sein ; — et mettre dans le vin ce que voilà.

Godelle prit la fiole en tremblant, car elle pensait bien qu'il y avait là du maléfice.

Mais elle aimait tant dame Aloïse, sa chère maîtresse !

— Je le ferai, dit-elle, s'il faut cela pour la sauver.

Elle mit le flambeau sur une table, au pied du lit où les deux étrangers devaient dormir ensemble.

Le vieux Hugues se déshabilla tout de suite. Odolin garda ses vêtements.

— Mon sire, lui fit observer le vieillard, — nous avons de la besogne pour cette nuit.

— Dors, serviteur, répondit le jeune guerrier avec fierté, — les fils de Skold n'ont pas besoin de sommeil.

Pendant que le vieillard se couchait sans entamer une discussion inutile, Odolin le Rameur ouvrait la croisée qui donnait sur la Seine, et plongeait son regard dans les profondeurs étoilées du ciel.

VI

Gavaud le poissonnier était un bon mari, bien capable d'étrangler sa femme par tendresse. Jamais une idée jalouse n'avait traversé son esprit. Or, vous savez qu'en toute chose, le premier pas coûte.

En fait de jalousie, le premier pas ne coûte rien, dans le sens du proverbe, rien aux jaloux. — Mais gare !

Mieux vaut mille fois un malade de jalousie chronique,

un valétudinaire de jalousie, qu'un de ces bons hommes très-sains qui ont une attaque de soupçon foudroyant.

Le vieux Hugues l'avait bien jugé, ce Gavaud. Il eut tout uniment l'idée de tuer sa femme.

Il est bien vrai que, depuis trois ans, dame Aloïse vivait comme une sainte. Mais pourquoi avait-elle tremblé? tremblé et pâli à la vue de ce jeune étranger?

Pourquoi Roland avait-il les cheveux et le visage de cet homme?

Pourquoi ?... Enfin, voilà, Gavaud voulait tuer sa femme.

Un mauvais mari aurait balancé entre la porte et la fenêtre. Un bon mari n'y met point ce sans gêne. Gavaud se dit : — Je vais lui couper la tête.

Pauvre Gavaud ! Il faut que je n'aie guère de cœur pour vous raconter sur ce ton léger des choses si tristes ! Si vous saviez comme le pauvre Gavaud était désespéré d'être obligé de tuer sa femme !

Il alla décrocher sa hache d'armes, qui pendait dans un coin, et il pensa :

— Je n'aurais jamais cru que ma hache d'armes me dût servir un jour à pareil usage.

Frère Donat le regardait faire et demeurait comme frappé de stupeur.

Gavaud était un homme à fendre le crâne de quiconque l'eût contrarié en ce moment, et frère Donat le savait bien.

Pour comble de malheur, Aloïse, succombant aux émotions qui l'accablaient depuis une heure, s'était évanouie.

Comme Donat se mettait en devoir de la secourir, Gavaud lui dit :

— Voisin, ce n'est pas la peine.

En ce moment, Godelle entra.

Godelle aurait été plus brave que le pauvre frère meunier, mais elle n'eût pas pesé beaucoup, la bonne fille, sous la hache de Gavaud.

Heureusement, Gavaud aperçut le petit Roland qui tournait autour de sa mère pour lui montrer son beau collier. Roland croyait que sa mère était endormie.

— L'enfant n'est pas la cause de tout cela, se dit l'équitable Gavaud, — je vais le coucher pour qu'il ne voie rien de ce qui va se passer.

Il déposa sa hache et porta Roland sur son lit. — Roland voulut l'embrasser ; Gavaud le repoussa, mais ce fut en pleurant. — Et dans cet instant, Gavaud se demanda s'il ne valait pas mieux se tuer lui-même que de tuer la mère de Roland.

Il ferma les rideaux sur l'enfant qui lui dit :

— Bonsoir, père... Tu ne seras plus fâché contre moi demain matin ?

Et comme Gavaud s'éloignait, Roland entr'ouvrit les rideaux.

— Embrasse ma mère pour moi, dit-il encore.

Gavaud tenait à deux mains son cœur qui défaillait.

Puis il retourna vers le lit pour fermer les rideaux.

Pendant cela, Godelle versait du vin dans son verre et mettait dans le vin tout le contenu de la fiole du vieux Normand.

Frère Donat la vit et conçut un vague espoir.

Godelle se signa, demandant pardon à Dieu, et s'enfuit à l'autre bout de la chambre.

— Si je lui dis de boire, pensait-elle, il ne boira pas... Les hommes sont faits comme cela... Je vais guetter... S'il ne boit pas, je décrocherai l'arbalète où il y a toujours un carreau... Thierry le soldat m'a appris à viser... si je l'abats, le brave homme, j'en serai quitte pour faire pénitence!

Ma foi, si le frère meunier avait pu l'entendre raisonner ainsi, je crois qu'il l'aurait embrassée.

Car il ne lui manquait qu'un peu de courage, au pauvre bon Donat.

— A présent, dit Gavaud, retournez, s'il vous plaît, à votre moulin, mon frère... Je vous payera le prix qu'il faudra si vous voulez prier pour la défunte.

— La défunte!... répéta Donat horripilé.

Godelle se leva sur ses pointes et décrocha doucement l'arbalète.

Gavaud s'en vint reprendre sa hache.

Mais en passant auprès de la table, il vit son verre tout plein. Il avait grand besoin de se donner des forces. Il avala le gobelet rubis sur l'ongle.

Godelle poussa un cri de joie et laissa tomber l'arbalète désormais inutile.

En effet, il paraît qu'il y avait dans la fiole du vieux Normand de quoi terrasser un bœuf, car Gavaud tomba comme une masse, balbutiant et jurant.

Il était ivre-mort.

— Holà! fit-il, — j'aurais dû ne boire qu'après, car je

n'y vois plus et je ne peux guère remuer... Mais il faut pourtant bien que je tue ma femme!

Le croiriez-vous! Godelle et frère Donat ne purent s'empêcher de rire. Le danger était passé désormais, et Gavaud se lamentait de si bonne foi!

Godelle éteignit la lumière.

— Bon! dit Gavaud qui s'agitait sur le sol, — que je retrouve seulement ma coquine de hache et tout ira bien.

Il se traîna, renversant les escabelles sur son passage, et parvint à saisir sa hache.

Godelle et Donat avaient pris dame Aloïse dans leurs bras et l'avaient transportée dans un autre appartement.

— Où est-elle! grondait Gavaud; — où est ma pauvre femme!

Il se heurta contre un objet dans la nuit, et, rassemblant toutes ses forces, il déchargea au hasard un épouvantable coup de hache.

Puis, à demi dégrisé par l'idée qu'il avait réellement tué sa femme, il se mit à sangloter et à crier.

Godelle revint en toute hâte avec un flambeau.

— Éclaire-moi! gémissait l'infortuné Gavaud, bourrelé qu'il était de remords, — éclaire-moi, que je la voie encore une fois!

Godelle s'approcha.

Gavaud regarda avidement.

— Oh! dit-il en se rejetant en arrière, — c'est le brochet du Normand!

Godelle se tordait à force de rire. — Son maître avait tranché d'un seul coup l'énorme tête du poisson.

Gavaud s'endormit en murmurant:

— J'a i fait ce que j'ai pu...

Dans la chambre voisine, dame Aloïse reprenait ses sens par les soins du bon moine Donat.

— Ma fille, lui disait-il, je vous donne le conseil de vous retirer dans un monastère, car votre mari a fait serment de vous tuer.

— Ce n'est donc pas un rêve, tout ce qui s'est passé ce soir!... murmura dame Aloïse.

— Maître Gavaud est fou furieux...

— Quoi!... cet homme... qui ressemble à Roland... je l'ai donc bien vu?..

— Le fait est, ma fille, dit le moine avec une nuance d'embarras, que l'enfant ressemble terriblement à ce jeune étranger.

Aloïse le regarda en face.

— Avez-vous confiance en moi, mon père, demanda-t-elle.

— Comme en une sainte, ma fille, répondit sans hésiter le frère meunier.

— Eh bien! mon père, je ne me retirerai point dans un couvent, je ne fuirai point la colère de Gavaud, mon mari, parce que je suis innocente, et que jamais...

Elle s'interrompit.

— Non je ne puis pas dire cela! murmura-t-elle; il est certain que j'avais vu déjà son visage.

— Quand donc?

— Il y a quatre ans...

— Juste à l'époque où le petit Roland a été conçu, ma fille! ne put s'empêcher de faire observer le frère meunier.

— Cela est vrai, mon père.

— Et dans quel lieu le vîtes-vous?

Aloïse rougit.

— Je le vis étant couchée, répondit-elle pourtant.

— La nuit?

— La nuit.

— Mais comment?... dit le moine qui eut pudeur à son tour.

— En rêve.....

. . . . . .

— Mon père, reprit dame Aloïse, qui se mit à genoux et fit le signe de la croix, — s'il vous plaît, je vais vous faire ma confession.

Le moine s'assit et répliqua :

— Je vous écoute, ma fille.

VII

La chambre que l'on avait assignée aux deux étrangers, donnait, comme nous l'avons dit, sur la rivière de Seine. Elle était située immédiatement au-dessous de la pièce où se tenaient maintenant dame Aloïse et le moine.

Le vieux Normand Hugues dormait comme un bienheu-

reux. Odolin, au contraire, toujours appuyé contre la fenêtre, perdait son esprit dans ces contemplations étranges qui ont fait la religion du Nord. Religion inouïe, poésie malade, mais belle, qui transporte l'esprit dans le monde blanc des glaciers, des aurores boréales et des mirages.

La nuit claire rappelait au jeune guerrier ces splendides nuits du pôle, éclairées par la réverbération des neiges. — Les rayons de la lune glissaient parmi les arbres et mettaient un éclair au bout de chaque vague. — Le vent soufflait, seul et triste dans les feuilles de mai.

Là-bas, de l'autre côté de la rivière, les masses d'ombres confuses se mêlaient; l'œil fatigué leur prêtait des formes et des mouvements.

Odolin voyait au loin, dans la brume transparente qui couvrait les glaïeuls de l'autre rive, de longs voiles blancs qui flottaient à la brise.

C'étaient les *électrices des morts*, les belles et vaillantes Walkyries, courant dans les ténèbres sur leurs chevaux fougueux, avec leurs cheveux blonds dénoués et leurs lances d'or rougies par le sang des braves.

— O Dises! murmurait-il, ô déesses qui n'êtes filles ni de la terre ni filles du ciel! ô Walkyrie, fruit du mystère impénétrable, éclairez la nuit de mon cœur.

Son cœur battait : la fièvre montait à sa tête brûlante.

Et des rêves venaient visiter sa veille solitaire.

Était-ce Roland, l'enfant chéri qui jouait là-bas, souriant et heureux, dans ce rayon de lune, moins blond que sa chevelure? Était-ce Roland? — Et pourquoi sa mère

pleurait-elle, non loin de lui sur l'herbe mouillée? Car Aloïse pleurait.

Et combien ses larmes étaient belles!

Ce nom d'Aloïse était déjà dans le cœur du jeune homme.

Il y a un frêne qui est grand comme l'univers et qui s'appelle Ygdrasil, l'arbre du monde. Ses rameaux couvrent la terre entière. Sa cime dépasse les hauts sommets du ciel.

Pour arroser ses racines immenses, Odin a fait couler trois sources qui viennent: la première de chez les dieux, la seconde de chez les géants, la troisième du mont Hécla.

Dans celle-là se baignent les Nornes, Urd, Vavanda et Skuld: le Passé, le Présent, l'Avenir.

— O Nornes, pensait le jeune guerrier, ô belles vierges qui faites naître le sourire sur les lèvres des immortels; — je n'ai point de passé, puisque mon glaive est sans gloire... mon présent est triste et inquiet... ô Nornes! dites-moi mon avenir!...

Et la brume argentée ondulait sur les petites vagues du fleuve. Et le rêveur voyait comme une cohue d'ombres humaines qui se hâtaient, poussées par un invisible vainqueur.

Le sommeil ne pesait point sur ses paupières...

Une mélancolie suprême et que nulle force de volonté n'aurait pu secouer allanguissait son âme.

Et toutes ses pensées aboutissaient à cette plainte vaine:

— Il n'est pas mon fils!... Il est le fils d'un autre.

Était-ce, car l'amour a d'étranges perfidies, était-ce un détour pour arriver à cette autre plainte ? Elle n'est pas ma femme ! Elle est la femme d'un autre !

Peut-être ; mais en ce moment, l'enfant était tout, la femme presque rien : Odolin ne se doutait pas qu'il allait aimer.

Voilà comme l'amour vient.

Tout à coup, dans le silence nocturne, Odolin entendit une voix mélancolique et pleine de larmes qui partait de l'étage inférieur.

Les croisées étaient ouvertes en bas comme en haut. Odolin entendait aussi distinctement que si la voix eût parlé auprès de son oreille.

Il s'éveilla de son rêve et se prit à écouter malgré lui. La voix qui parlait, c'était celle de dame Aloïse, et son interlocuteur était Donat, le bon frère meunier.

Odolin ne comprit point d'abord. On parlait de monastère et de meurtre ; mais quand le nom du petit Roland fut prononcé, l'intelligence du jeune guerrier fut éveillée soudain. Il se pencha tout entier en dehors de la fenêtre pour entendre mieux.

Aloïse avait dit :

— Mon père, s'il vous plaît, je vais vous faire ma confession.

A ces paroles, un chrétien se fût retiré, car surprendre le secret de la pénitence, c'est le plus grand de tous les sacriléges.

Mais Odolin, l'adorateur d'Odin et de Frigga, ne savait même pas ce que c'était que la confession.

Il écouta, croyant continuer le plus délicieux de tous les

songes. — Et des deux auditeurs qui entendirent cette nuit les chastes aveux d'Aloïse, ce ne fut pas Donat, le frère meunier de l'abbaye, qui fut le plus attentif.

VIII

— Il y a quatre ans, mon père, répéta la jeune femme, — Gavaud, mon cher mari, me recherchait en mariage et venait chez mon père qui me disait toujours : Celui-là est un brave homme ; prends-le pour époux et tu seras heureuse.

« Moi, je trouvais que Gavaud avait un honnête visage et un digne cœur. Je l'aimais alors comme je l'aime aujourd'hui. Mes compagnes m'ont dit qu'on pouvait aimer davantage. Et depuis ce soir, je crois ce que m'ont dit mes compagnes. »

— Expliquez-vous, ma fille, interrompit ici le moine ; — celui qui lie et délie doit savoir au juste ce qu'il condamne et ce qu'il absout.

Odolin retenait son souffle, et comme les battements de son cœur l'empêchaient d'entendre, il pressa violemment sa poitrine à deux mains.

Aloïse baissa la voix.

— Je m'expliquerai si je le puis, mon père, répondit-elle ; — Dieu m'est témoin que je ne veux rien dissimuler devant son saint tribunal... Mais je ne vois pas bien clair en moi-même.

« Je crois que si j'eusse été la femme de ce jeune étran-

ger qui est venu ce soir manger à notre table, je l'aurais aimé autrement que Gavaud, mon époux.

» Je le crois; si c'est un péché, que le Seigneur me pardonne! Plutôt que de trahir la foi jurée à mon mari, je préférerais mille fois mourir. — Mais j'ai peur... »

Aloïse hésita.

— Peur de quoi? demanda encore le moine dont la voix se faisait plus sévère.

Un trouble inconnu remplissait l'âme du jeune guerrier. L'image d'Aloïse était là devant ses yeux. Il s'étonnait de la voir tout à coup si belle.

— J'ai peur... répéta Aloïse; — oh! c'est un cruel malheur... mais laissez-moi poursuivre, mon père.

« Je fus accordée avec Gavaud, qui me mit au doigt la bague d'alliance. J'en ressentis de la joie, car il était celui que j'aimais le mieux. Mais la veille du jour où je devais entrer dans sa couche, il arriva un événement singulier, que les événements d'aujourd'hui rendent inexplicable et presque surnaturel.

» J'eus un rêve. — Oh! ce fut bien un rêve, car mon père était jaloux à l'excès de l'honneur de sa fille, et ma retraite était close comme une forteresse.

» J'eus un rêve. Je vis un beau jeune homme qui semblait avoir seize ans à peine. Son visage pâle et fier avait comme une auréole de grands cheveux blonds. Il s'avança vers moi par un sentier tout jonché de fleurs. Il me dit: Je t'aime... »

— Oh oui! je t'aime! je t'aime! murmura le jeune guerrier du Nord.

Puis il ajouta, commençant à sentir l'écrasante bizarrerie de ce mystère :

— Il y a quatre ans j'avais seize ans !

Cette fois, le moine n'avait point interrompu.

Dame Aloïse poursuivait :

— Nous étions dans une vaste prairie où coulait un ruisseau couvert de lis flottants... Il me dit encore : Je t'apporte un fils qui s'appellera Roland comme mon aïeul...

— Oh ! fit Odolin, suffoqué par l'émotion ; — le nom du père de mon père.

— Il me prit dans ses bras, continua la jeune femme, — puis il se mit à genoux devant moi, afin de m'adorer comme si j'eusse était une sainte...

Odolin, sans savoir ce qu'il faisait, fléchit les genoux et joignit les mains dans une muette extase.

— En me quittant, poursuivit Aloïse, il me dit encore : L'enfant que tu portes dans ton sein est mon enfant...

— Mon enfant ! mon enfant ! répéta Odolin en un cri étouffé ; Roland est mon enfant !...

Puis il passa la main sur son front couvert de sueur.

— J'étais au delà de la mer ! murmura-t-il, — à huit cent milles de Paris... dans les forêts de la Suède, ma patrie... Oh ! démence ! démence !

— Le lendemain matin, continua dame Aloïse dont la voix émue tremblait de plus en plus, je racontai ce songe à mon père qui me dit : Les fillettes sont toutes folles ; il était temps de me marier. — Il ne voulut point que la noce fût retardée.

« J'épousai Gavaud. Je devins mère. Mon père, qui fut le parrain de notre enfant, me dit en riant : Eh bien! as-tu revu le beau jeune homme? Je répondis non. — Nous nommerons donc l'enfant Roland, dit mon père.

» L'enfant grandit. Il ne ressemblait point à mon époux et il ne me ressemblait point. C'était tout le portrait du jeune homme que j'ai vu en rêve. Et cela est si vrai, frère Donat, que vous l'avez déclaré vous-même... »

— Quoi! s'écria le moine stupéfait, — ce jeune homme du rêve c'était...

— Notre hôte de ce soir!

Odolin poussa un cri auquel répondit une exclamation de terreur de dame Aloïse. — La fenêtre de l'étage inférieur fut précipitamment fermée.

Il était bien temps.

A ce moment, le grand navire des deux Normands, doublant avec lenteur la pointe formée par le moulin de Donat, apparut aux rayons de la lune.

Odolin se leva.

— Debout, vieillard! s'écria-t-il en secouant son compagnon.

Hugues se mit sur son séant.

— Déjà! grommela-t-il; — eh quoi! mon sire, vous ne vous êtes pas couché, ce me semble?

— J'étais à huit cent milles de Paris, répliqua Odolin qui avait la tête haute et le regard ardent comme un homme en fièvre : — je n'avais jamais quitté ma patrie... jamais!... et pourtant l'enfant est bien à moi!...

— Quel enfant, mon cher sire? demanda Hugues ébahi.

— Sinon le fils de mon corps, poursuivit Odolin, du moins le fils de mon esprit qui avait traversé l'espace sur les ailes de Freya, la déesse de l'amour, afin de visiter celle que mon cœur devait choisir entre toutes les femmes!

Hugues se frottait les yeux et pensait dormir debout.

Odolin s'animait. Son front était pourpre; ses yeux rayonnaient.

— Lève-toi, ami, lève-toi, reprit-il; — cette nuit m'a fait époux et père; — lève-toi !... je te le dis, je te le jure: l'enfant sera roi!

Le vieillard sauta sur ses pieds. — Un cri faible partit du dehors. — Le vent poussa la flamme du navire qui vint caresser la fenêtre.

Hugues, qui avait jeté son manteau sur ses épaules, se dirigeait vers la porte. Odolin l'arrêta.

— La loi de nos pères, dit-il, défend d'aimer la femme de son hôte... as-tu vu la mère de Roland comme elle est belle?

— Je ne suis point venu de si loin, mon sire, pour voir si peu que cela, répondit Hugues sèchement.

— Tais-toi. Si tu veux vivre, ne parle jamais ainsi!... je l'aime.

— Vous! la femme d'un pêcheur!...

— Je te dis que je l'aime.

— Mais cet homme est votre hôte.

— La maison d'un hôte est celle dont on franchit deux fois le seuil: une fois pour entrer, une fois pour sortir... vois! cet homme n'est pas mon hôte.

Ses jarrets souples plièrent. Il sauta par-dessus l'ap-

pui de la croisée et s'accrocha aux cordages du navire qui oscilla sous son poids. Malgré sa barbe blanche, le vieux Hugues fit le saut à son tour, sans trop hésiter.

Mais il se dit :

— J'aurais mieux fait de laisser ce rustre assommer sa femme ou l'étrangler, suivant sa fantaisie.

Odolin, lui, jeta un long regard sur la maison, et pensa :

— Je reviendrai.

La théorie de ce bel Odolin le Rameur sur l'hospitalité pourra vous paraître un peu judaïque, dans sa naïve perfidie. Mais il était Normand.

On a beau être un héros et même un demi-dieu, neveu d'Odin, cousin de Thor, on n'en a pas moins dans les veines un peu de ce bon sang qui est de l'encre de la petite vertu.

Achille, normand, porte un casque d'or où il y a un trou pour passer une plume derrière l'oreille.

Il interprète, il épilogue, il biaise, il ergote, il chicane.

Il cessera de pleurer Briséis si vous lui donnez, sous sa tente, quelque bon diable de procureur.

Dans le Walhalla, ce paradis normand, il y a des arènes pour se battre, des cabarets pour boire et des études pour causer avec les huissiers.

Aussitôt que le jeune guerrier et son compagnon eurent touché le pont du navire, le navire, mu par une force in-

visible, vira de bord, quitta la rive et se dirigea vers le milieu du fleuve.

C'était une belle nuit de printemps. Par intervalles, des nuages floconneux couraient sur la lune et voilaient pour quelques minutes sa blanche et froide clarté.

En un de ces moments, Hugues prononça quelques mots en langue danoise, et comme par l'effet d'un coup de baguette, trente hommes de haute taille surgirent de l'ombre de la cale.

— A la sonde ! dit le vieillard.

On entendit le bruit du plomb qui tombait dans le courant.

Durant tout le reste de la nuit, Hugues et ses trente matelots explorèrent le cours de la rivière. Le navire voguait lentement, silencieux comme s'il n'eût porté que des fantômes.

Il s'avança ainsi jusqu'à l'éperon de la Cité.

Les sentinelles du château du comte crièrent : Qui vive ?

Le navire, tournant sur lui-même avec lenteur, se prit à redescendre le courant.

Le lendemain, Gavaud chercha en vain ses hôtes dans la chambre qu'il leur avait assignée. Il ne retrouva pas davantage cette grande nef qu'il avait rencontrée derrière les îles, au coucher du soleil.

Quant au brochet, décapité au lieu et place de dame Aloïse, Gavaud le porta de bon matin à la cuisine du comte Eudes, son seigneur.

IX

Vers neuf heures, ce jour-là, les convives du comte Eudes s'assirent autour de la grande table des festins.

On dînait alors à neuf heures et il paraît que l'on s'en trouvait bien ; car un poëte a fait ce tercet monorime :

Lever à six, dîner à neuf
Souper à six, coucher à neuf,
D'ans vous vivrez nonante-neuf.

Ce qui est un bel âge pour des personnes qui ne sont point patriarches.

Il y avait bien à la table du comte de Paris une quarantaine de convives, et littéralement, les planches de chêne épais fléchissaient sous le poids des abondantes victuailles dont le suzerain bourrait honorablement ses hôtes.

Eudes était un homme jeune encore, maigre et de moyenne taille. Il s'était fait un beau nom à la guerre ; on l'estimait également pour son prodigieux appétit.

Eudes était comte à manger huit ou dix livres de bœuf à un seul repas, sans compter le poisson et les pâtisseries. Cela ne l'engraissait point. Il est vrai de dire qu'il buvait de manière à rendre toujours ses huit livres de rôt par les fenêtres.

Et voyez quel bon temps ! Ce violent régime n'empêchait pas le comte Eudes de se porter parfaitement. Aldobrand,

son médecin, était trop ignorant pour que le comte pût connaître la gastrite.

Auprès du comte, à la place d'honneur, s'asseyait Gozlin, évêque de Paris, un grand homme d'armes.

Gozlin mesurait près de six pieds. Il avait une belle tête, sévère et pleine d'intelligence sur un corps véritablement athlétique. Deux hommes ordinaires avaient peine à soulever la hache dont il se servait dans les combats.

Son neveu, Ebbon ou Ebles, abbé de Saint-Germain, était assis de l'autre côté du comte. Ebbon était un abbé qui se chauffait du même bois que son oncle l'évêque. Il avait donné en sa vie de terribles coups d'épée.

Ricanez pour peu que cela vous divertisse, mais ces prêtres guerriers sauvèrent bien des fois le christianisme et la France. Les sermons, en ce temps, ne valaient pas moins qu'aujourd'hui, seulement il fallait encore autre chose.

Avec des lieutenants comme Eudes, Gozlin et même Ebbon, l'empereur aurait pu tenir haut sa couronne.

Mais ces descendants de Charlemagne étaient de lâches coquins!

Charlemagne avait pris pour lui tout le courage et tout le génie. Avec tous ses neveux mis ensemble et pilés dans un mortier, on n'aurait pas fait un homme.

Ils étaient là, ces empereurs, dormant sur leur trône et se bouchant les oreilles pour ne point entendre le cri sauvage des hommes du Nord.

Ils assassinaient bien un petit peu, quand ils osaient.

L'envie de montrer leurs griffes ne leur manquait point absolument. Mais ils n'avaient pas de griffes.

Hugues Capet, à proprement parler, n'eut pas besoin de leur prendre le sceptre : un coup de pied là-bas fit l'affaire. Encore, ce fut un coup de pied perdu.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce dîner du comte Eudes était un repas politique. On y parlait des affaires du temps, de la faiblesse du maître, de l'invasion menaçante des barbares du Nord qui, repoussés en Angleterre, allaient se rejeter sans doute sur le centre de la France.

Il y avait des dames, comme à tous les dîners politiques.

On buvait sincèrement et de tout cœur. Quant à décrire minutieusement cette fête, en vérité, c'est impossible. Le cuisinier du comte Eudes n'a point fait de livres comme l'illustre Carême.

Le dessert approchait déjà, et chacun avait la tête un peu échauffée, quand une fanfare éclata sous les fenêtres du palais.

Les convives se levèrent de table en tumulte et se précipitèrent aux balcons.

Il y avait à l'éperon de la Cité une barque pavoisée et deux chevaliers étaient debout à la proue; le plus jeune, qui avait de grands cheveux blonds couronnant un pâle visage, tenait un cor à la main. L'autre était un vieillard.

— Soyez les bienvenus, étrangers, s'écria Eudes du haut de son balcon, — quels que soient vos noms et votre patrie... entrez dans mon palais et prenez part à mon festin.

Les deux chevaliers sautèrent sur le rivage.

Quand ils entrèrent dans la salle du festin, les dames admirèrent fort la beauté du plus jeune et sa noble tournure. Mais lui semblait ne point les voir.

— Prenez place, dit Eudes.

— Non, répliqua le vieillard; — nous sommes des députés et non point des convives.

Gozlin et son neveu Ebbon échangèrent un regard.

— Qu'importe! s'écria le comte; — des députés apportent la paix ou la guerre... Si c'est la paix que vous apportez, buvons : la paix est bonne... Si c'est la guerre, buvons encore : la guerre est belle!

Le plus jeune des deux envoyés gardait un silence sévère.

Ce fut le vieillard qui répondit encore.

— Comte, dit-il, — nous sommes tes ennemis, écoute-nous.

— J'aimerais mieux écouter mes amis, répliqua Eudes gaiement, — mes amis ou ennemis, je ne vous écouterai qu'après les coupes vidées en l'honneur de nos dames.

Ce disant, il fit signe aux seigneurs qui l'entouraient, et tous tendirent leurs gobelets aux échansons. L'écume vermeille et souriante vint se jouer aux lèvres d'or des hanaps.

Eudes éleva la sienne au-dessus de sa tête.

— A la brune fille du vicaire Othon! cria-t-il.

Celle-ci baissa ses beaux yeux noirs et rougit d'orgueil.

Chevaliers et hommes d'armes imitèrent leur suzerain. L'évêque et l'abbé, son neveu, n'avaient nulle raison pour ne pas faire de même, puisqu'en ce temps-là, le sacerdoce n'excluait point le mariage. Chaque dame proclamée

dans cette longue kyrielle de toasts, montra naïvement son plaisir et sa fierté.

Mais pourquoi le cacher, puisque les Parisiennes sont connues pour cela depuis bientôt deux mille ans? Certes, c'était un grand honneur que d'être élue ainsi par le comte Eudes ou par l'un de ses nobles convives. Cependant, ce triomphe semblait ordinaire et mesquin à côté de cet autre triomphe qui eût consisté à être choisie par le bel étranger.

Les ÉTRANGERS! La folie chronique des charmantes Parisiennes!

Est-il beauté prude ou coquette que ne subjugue l'épaulette? a dit en haute poésie un très-spirituel académicien. — Un nom en stein, en off, en ief ou en heim, vaut trois ou quatre douzaines d'épaulettes.

Vous avez même vu, hélas! des Parisiennes ne point reculer devant un nom en ski!!!

Caliban moscovite, auprès de nos jolies déesses, rendrait des points à Ariel indigène; Thersite américain, se moquerait d'Achille picard ou berrichon; Phébus resterait dehors avec un pied de nez, là où milord Quasimodo passerait le chapeau sur la tête.

Telles sont nos mœurs amoureuses. Il est vrai que Caliban a des roubles, Thersite des dollars, Quasimodo des guinées; mais Ariel, fils dodu d'un banquier crochu; mais Achille, ancien maître des requêtes; mais Phébus, capitaine d'état-major, n'ont-ils pas des pièces de vingt francs?

Peut-être que le Kosak, le Cokney et le Yankée ont un goût de terroir que ne donne pas le boulevard de Gand.

Les dames qui avaient l'honneur de partager le repas du seigneur comte, jetaient des regards de convoitise sur le jeune Normand. Les plus modestes détachaient même au vieillard des œillades meurtrières.

Quelle gloire pour celle que le jeune chevalier allait sacrer la reine du festin!

Les deux étrangers, cependant, gardaient leur attitude impassible et froide.

Quand les échansons leur offrirent des coupes, tous les deux refusèrent du même geste méprisant.

— Eh quoi! s'écria Eudes en fronçant le sourcil, — ne savez-vous point ici, ou ailleurs, une dame qui vaille le salut d'une rasade?

Le jeune chevalier rougit à ces mots.

— Si fait, dit-il.

Et, saisissant la coupe des mains de l'échanson, il la porta à ses lèvres en prononçant de sa voix grave et douce à la fois.

— Pour Aloïse!

Ce nom d'Aloïse était fort répandu; il y avait là trois ou quatre belles qui se nommaient Aloïse. Elles tressaillirent, émues.

Mais il y eut une autre personne qui fut émue bien autrement.

Gavaud, le poissonnier, était là, parmi les officiers de service. Nous ne l'avions point dit. A quoi bon le dire? Gavaud ne faisait pas bien grande figure parmi ces illustres seigneurs.

Il n'avait reconnu d'abord ni le vieux Hugues, ni Odolin le Rameur, ses hôtes de la veille.

Le nom d'Aloïse fut pour lui un trait de lumière.

Seul, entre tous ceux qui étaient dans la salle, il eût pu dire à qui s'adressait le toast du jeune guerrier.

Ce qui s'était passé la nuit précédente restait un peu vague et confus dans la mémoire de Gavaud. Il n'avait même pas essayé d'interroger minutieusement ses souvenirs, parce qu'il craignait de voir trop clair au fond de sa conscience. Mais cet engourdissement où il se plongeait à plaisir était violemment secoué tout à coup. Il revoyait à l'improviste l'homme à qui son fils ressemblait d'une façon si étrange, et cet homme portait la santé de sa femme !

Un moins jaloux se fût à coup sûr irrité.

Gavaud serra convulsivement le manche de son poignard.

— Et quelle Aloïse ? demanda le comte Eudes, traduisant ainsi la curiosité commune.

Odolin parcourut du regard le cercle des femmes qui assistaient au festin.

— Est-ce Aloïse la Blonde qui est assise à la droite de mon connétable ? demanda encore le comte, — est-ce Aloïse au col de cygne, qui baisse les yeux à côté du seigneur abbé ?... Est-ce Aloïse aux yeux noirs, qui se cache et sourit derrière ses doigts roses ?...

Odolin secoua la tête et répondit :

— Elles sont belles... Aloïse n'est pas ici.

Gavaud s'appuya contre une colonne.

En vérité, le comte, les nobles seigneurs et toutes ces brillantes dames auraient bien ri, si elles avaient su que cette Aloïse adorée était la femme d'un pauvre poissonnier.

Où diable le jeune chevalier allait-il nicher son amour ?

— Maintenant qu'on a bu et que ta fantaisie est satisfaite, comte, reprit le vieux Hugues, — te plaît-il écouter mon message?

— Alions! répondit Eudes avec répugnance, — cela me plaît puisqu'il n'en peut être autrement... Parle, mais parle vite.

— Eudes, comte de Paris, prononça lentement le vieillard, — je viens à toi de la part de Siegfried, roi des guerriers du Nord, dont les mille vaisseaux sont à l'embouchure de la Seine.

— Et que me veut Siegfried, roi des guerriers du Nord? demanda Eudes avec hauteur.

— Siegfried a besoin de passer par ta ville pour mener ses guerriers en Champagne.

— C'est bien. — Que m'offre-t-il ?

— Il t'offre d'épargner tes murailles et tes sujets.

— En outre?...

Hugues garda le silence.

Gozlin l'évêque, et l'abbé Ebbon repoussèrent leurs coupes.

Eudes essayait de dompter sa colère.

— Est-ce tout? fit-il.

— Non, répliqua le vieillard. — Le roi Siegfried te mande par ma voix qu'il exigera de toi quarante mille marcs d'argent pour don de bienvenue, lors de son passage sous les ponts de ta cité.

— C'est le droit *ponticus*, dit l'évêque Gozlin avec un amer sourire ; — seulement, comte, au lieu de recevoir le péage, c'est toi qui le payeras.

— Admirable! admirable! s'écria l'abbé Ebbon; — j'aime beaucoup Siegfried, roi des guerriers du Nord, dont les milles coquilles de noix sont à l'embouchure de la Seine.

Un grand éclat de rire s'éleva autour de la table.

Mais le comte ne riait pas. Son front était pourpre et ses yeux s'injectaient de sang.

— Et tu es venu me porter ces paroles extravagantes, à moi! jusque dans mon palais! murmura-t-il entre ses dents serrées; — vieillard, tu n'as pourtant qu'une vie!

Hugues sourit avec fierté.

— Un pauvre reste de vie, seigneur comte, dit-il; — mais tu ne le prendras pas.

Eudes emplit sa coupe profonde et la vida d'un trait.

Pendant qu'il buvait, Gavaud s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

— Mon vénéré sire, ces hommes ne sont pas des ambassadeurs, ce sont des espions!

— Parlez tout haut, notre hôte! dit le vieux Normand sans perdre son sourire.

— Parle tout haut, répéta le comte de Paris.

— Je veux bien parler tout haut, répliqua le poissonnier, qui se redressa derrière son maître : — Je dis que vous n'êtes pas des messagers de la paix ou de la guerre; je dis que vous êtes des espions!

A la voix de Gavaud, Odolin qui, depuis la coupe vidée, était resté immobile et froid comme une belle statue de marbre, tressaillit faiblement.

Son regard farouche glissa jusqu'à l'époux d'Aloïse, puis se fixa de nouveau sur le sol.

Il ne parla point.

— Ils sont venus hier soir dans ma maison, poursuivit le poissonnier, — sous couleur de réclamer l'hospitalité qu'on ne refuse à personne... Ils m'ont interrogé sur le cours de la Seine et sur les droits de péage... ils se sont dits marchands, eux qui sont des guerriers... Et tenez ! la barque qui les a amenés et qui est là sous les fenêtres n'est point leur navire... Leur navire est une maison flottante qui contiendrait bien cinquante matelots.

— Est-ce possible ! s'écrièrent tous les convives.

— Je l'ai vu ! dit Gavaud.

— Et chacun de vous peut le voir à son tour, mes seigneurs, ajouta le vieillard avec calme ; — notre navire doit être à cette heure sous les balcons,

Sa main étendue montrait les fenêtres.

Gavaud s'y précipita et poussa un cri de surprise.

Tous les convives et le comte lui-même, attirés par cette exclamation, s'élancèrent vers les croisées.

Ils virent, devant la pointe de la Cité, se balançant à la brise molle, un navire qui dépassait tout ce que leur imagination avait pu rêver jusque-là. C'était bien, comme le disait Gavaud, une *maison flottante*, et il fallait certes que le pilote eût une connaissance bien minutieuse du lit de la Seine, pour avoir pu franchir les bas-fond et amener jusque-là cet énorme vaisseau.

Le pilote ? où était-il ce pilote ? Et les matelots ? Le navire avait l'air absolument désert.

Le comte, l'évêque et l'abbé restèrent plus d'une minute en contemplation vis-à-vis de ce colosse, auprès duquel

les barques de Seine faisaient le même effet qu'une chaumine auprès d'une forteresse.

La construction de ce navire était en outre magnifique. Des figures bizarres en ornaient la proue, qui s'élevait de quinze ou vingt pieds au-dessus de l'eau. — Deux rangées de boucliers d'airain couraient autour du plat-bord, et il y avait à la poupe une sorte de villa pavoisée.

Un mât, plus haut qu'un grand arbre, était planté au centre de la coque. — Un autre mât, terminé par un énorme harpon, était fiché transversalement dans l'avant.

Au mât principal flottait une longue flamme noire au milieu de laquelle était figuré un dragon rouge.

Les convives du comte s'entre-regardèrent.

Qui avait amené là ce navire ?

— Saint-Germain ! dit l'abbé Ebbon, il y a là-dessous quelque sortilége, — mais nous sommes bons pour battre le diable tout comme les païens, ses fils... Si tu m'en crois, seigneur comte, tu prendras ce vaisseau et tu pendras ces deux coquins par le cou à l'orme de justice.

— Le roi Siegfried a mille vaisseaux comme celui-là ! prononça le vieux Hugues avec emphase.

— Tant mieux pour nous ! s'écria Gozlin, l'évêque, — avec l'aide de Dieu, nous prendrons les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres comme nous prenons celui-là.

Gavaud se pencha encore à l'oreille du comte.

— Monseigneur, dit-il, — veux-tu que je les poignarde tous les deux ?

Eudes le repoussa du geste.

— Mille vaisseaux comme cela ! murmura-t-il ; — y aurait-il où les mettre sur la grande mer ?

Puis, secouant tout à coup sa stupéfaction et tirant son épée :

— Espions! s'écria-t-il en les touchant tous deux du plat; — je vous donne au gibet.

Odolin ne bougea pas.

Le vieux Hugues prit l'épée du comte par le tranchant de la lame et la brisa entre ses doigts comme si ses doigts eussent été plus durs que l'acier.

— Moi, je ne suis rien, dit-il, sans perdre son calme miraculeux, — mais celui-là, ajouta-t-il en montrant Odolin, — celui-là est le fils des Ases; il a du sang d'Odin dans le cœur et il est sorti de la couche du roi... Ne touche pas celui-là, comte de Paris, si tu veux vider encore une fois ta coupe dans le festin.

Tous ces hommes qui étaient rassemblés dans la salle du comte Eudes et le comte Eudes lui-même, étaient braves comme des lions. En outre, les dames les regardaient. Pourtant, toutes les épées restèrent dans le fourreau.

Une terreur superstitieuse était dans l'air.

Hugues et Odolin eussent pu se retirer en ce moment sans que personne songeât à les poursuivre. — Mais ni l'un ni l'autre ne fit un pas vers la porte.

Cela était téméraire, car le sentiment de vague épouvante qui glacait toutes les poitrines ne pouvait résister à la réflexion.

— Fermez les portes! dit l'évêque, retrouvant le premier la parole.

Les valets obéirent en tremblant. — Odolin et Hugues ne firent même pas mine de s'y opposer.

— Une épée! dit encore l'évêque.

Un homme d'arme lui donna la sienne.

L'évêque la bénit par trois fois, puis, la prenant par la poignée et rejetant son manteau en arrière, il s'avanca vers les deux Normands.

C'était un superbe chevalier. — Odolin et Hugues gardèrent leurs bras croisés sur leur poitrine.

— Défendez-vous si vous voulez, dit l'évêque.

— Le fer qui prendra le sang du fils d'Odin n'est pas forgé! dit Hugues.

En même temps, comme l'évêque guerrier levait son glaive, le vieillard porta rapidement à ses lèvres le petit cor qui pendait à son cou.

Il en tira une seule note aiguë et déchirante.

Puis il dégaîna enfin, — mais tout seul ; — Odolin ne l'imita pas.

Tout ceci n'était qu'une audacieuse comédie,dont les péripéties étaient admirablement préparées, mais elle ne devait pas réussir entièrement, parce que le vieux Hugues avait compté sans la terrible adresse de Gozlin, l'évêque de Paris.

Celui-ci éloigna du geste les hommes d'armes qui voulaient le secourir, et, feignant de porter un coup à la tête du Normand, il rabattit son épée, coupa de revers, et donnant à son fer l'élan du cercle tout entier, poussa un coup de taille épouvantable sous l'aisselle droite de Hugues, qui avait le bras levé pour parer le revers.

Le bras, tranché, tomba sur la terre avec le glaive.

Odolin poussa un grand cri. Hugues regarda son bras et reprit son épée de la main gauche.

En ce moment, le jour qui venait dans la salle par quatre croisées, s'obscurcit tout à coup. Par chaque fenêtre un flot d'hommes vêtus de fer s'élança dans la chambre.

En un clin d'œil, le comte, l'évêque, l'abbé et les hommes d'armes furent désarmés comme des enfants. — Ce qui prouve que, quand on fait tant que de fermer les portes, il ne faut point oublier les fenêtres. — Notre récit, à défaut d'autre morale, aura du moins celle-ci.

C'étaient les trente guerriers d'Odolin, trente mécréants choisis dans l'armée des rois Siegfried et Godefroid, trente hercules du Nord !

Hugues se fit amener l'évêque.

— Prêtre, dit-il, tu te bats bien... Ton bras droit m'appartient selon la loi, mais je te le donne.

— Comte, ajouta-t-il en se tournant vers Eudes, — Siegfried a cent mille soldats comme ceux-là!

Il montrait les trente gardes d'Odolin qui carraient leurs robustes poitrines.

— Enfoncez les portes commanda-t-il.

Les portes tombèrent fracassées.

— Adieu, comte, dit encore Hugues, — nous reviendrons te voir.

Quand les Parisiens et leurs chefs purent réagir un peu contre la stupeur où ils étaient plongés, le vaisseau du fils de Siegfred s'éloignait majestueusement, suivant le fil de l'eau.

La colère succéda comme de juste à l'engourdissement. On banda les arcs et les arbalètes. Flèches et carreaux al-

lèrent rebondir sur les boucliers sonores qui couvraient la poupe du navire normand.

On ne répondit pas à cette attaque inutile, et les convives du comte Eudes purent entendre les accords déjà lointains de la harpe d'Odolin.

— Achevons de dîner, mes seigneurs, dit l'évêque Gozlin, et dînons pour longtemps!... car, pour ce qui me regarde, je jure Dieu de ne point m'asseoir à une table, avant que notre chère ville de Paris ne soit en état de soutenir l'assaut de ces damnés.

— Aurons-nous le temps?... murmura le comte Eudes.

— Je me ferai charpentier, mon sire, répliqua l'évêque, — vous vous ferez maçon... Nos dames, s'il le faut, gâcheront la chaux et le sable... et quand ces coquins reviendront, ils trouveront une forteresse à la place de cette cité ouverte de toute part.

— Nous travaillerons tous de nos mains! s'écrièrent les chevaliers.

— Nous aussi! appuyèrent les belles.

Et pour entamer la besogne par un bout, on se reprit à manger et à boire.

X

Dans l'après-midi, Gavaud le poissonnier, ayant fini son service au palais du comte, monta dans son bateau pour regagner le manoir.

Il était bien triste, le pauvre Gavaud. Deux sentiments

se combattaient en lui : une confiance obstinée et un irrésistible soupçon.

Confiance, parce qu'il avait connu son Aloïse enfant, puis jeune fille, innocente et pure comme les anges, puis femme modeste, soumise et dévouée.

Soupçon, parce qu'il ne pouvait repousser le témoignage de ses yeux.

Il regardait la Seine qui roulait ses flots laiteux le long de son bateau. Il se disait : Là on ne souffre plus...

Car, par-dessus tout cela, il aimait sa femme, il l'aimait éperdument.

On n'aime jamais tant qu'à ces heures d'angoisse.

Quand il arriva au manoir, Aloïse était assise sur les marches.

Gavaud se souvenait bien qu'il avait voulu la tuer la veille. Il ne savait comment l'aborder.

Aloïse était pâle comme le lin de sa guimpe. Ses yeux, rouges encore, trahissaient les larmes récentes. Le petit Roland jouait au bord de l'eau avec son collier de pièces d'or.

— Père ! s'écria-t-il de plus loin qu'il aperçut Gavaud, — le grand bateau a passé ce matin... J'ai appelé mon ami Odolin qui n'a pas voulu venir... Mais il a envoyé deux baisers, un pour moi, un pour ma mère.

La barque de Gavaud touchait les marches.

Il repoussa son fils rudement.

— Va-t'en, Roland, dit Aloïse.

Et quand Roland eut obéi, elle regarda son mari en face.

Cette seule nuit l'avait bien changée.

— Vous n'aimez plus cet enfant, murmura-t-elle.

— Et pourquoi ne l'aimerais-je plus? demanda Gavaud.

Aloïse eut un sourire mélancolique.

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-elle doucement; — hélas! mon cher mari, le temps du repos est passé pour nous... Il faut souffrir maintenant et peut-être mourir.

Gavaud tressaillit à ce mot.

Aloïse lui tendit sa main blanche et froide.

— Assieds-toi, là, reprit-elle, — auprès de moi... Je suis innocente devant Dieu, mais je suis coupable envers toi, puisque je ne t'aime plus...

Gavaud s'assit, plutôt par l'effet de son abattement que par sa volonté.

— Tu aurais mieux fait de me tuer hier, Gavaud, mon pauvre mari, poursuivit-elle; — et si tu m'aimes encore, ce que tu n'as pas fait hier il faut le faire aujourd'hui.

Elle caressait les mains de Gavaud qui pleurait.

— Aujourd'hui, dit-elle, pendant que ses beaux yeux s'élevaient au ciel, je puis encore regarder dans mon âme... Mais le mal est autour de moi. Gavaud, Gavaud, mon mari !... Aie pitié de ta femme!

Le pauvre poissonnier se couvrit le visage de ses mains.

— Écoute, reprit Aloïse, — je me tuerais bien moi-même, mais j'irais en enfer... toi, si tu me tues, Dieu te laissera le temps de faire pénitence...

— Voilà ce que tu feras, ajouta-t-elle de ce ton que l'on peut prendre quand on a bien réfléchi sur un sujet : — l'enfant est à toi, je te le jure... car je le répète encore : Je suis innocente comme au jour où je me suis agenouillée

pour la première fois devant la table sainte... Mais si tu ne peux plus chérir, l'enfant, puisque tu as vu celui qui lui a donné son visage... quand tu m'auras mise à mort, donne-lui l'enfant...

— Oh!... fit Gavaud en se reculant.

Comment expliquer ces paroles autrement que par un aveu?

Aloïse, cependant, ne comprit même pas la colère de son mari.

— Tu es jeune encore, Gavaud, poursuivit-elle; — tu es beau, tu es bon... Tu prendras une autre femme qui te donnera d'autres enfants... Et je serai là-haut, moi, qui prierai Dieu pour votre bonheur à tous.

La colère de Gavaud tomba.

Il commençait à sentir que cette faible et belle créature n'avait plus la raison commune.

Elle n'était pas folle. — Mais elle ne vivait plus dans notre monde.

Il la baisa sur le front comme s'il eût été son père.

— Aloïse, ma pauvre Aloïse! dit-il, — que Dieu te guérisse, mais je t'aimerai toujours!

Le soir, Aloïse tremblait la fièvre dans son lit. Elle parlait d'Odolin dans son délire.

Gavaud était allé chercher son bon voisin, le frère meunier.

Pendant que Godelle veillait la malade, Donat et Gavaud tenaient conseil.

— Oui, oui, mon voisin, disait Donat, — oui, cette Godelle est la perle des filles!... hier, quand le démon vous a inspiré l'idée de commettre un meurtre détestable, Godelle a décroché votre arbalète... je l'ai vue, mon voisin, et je l'ai laissée faire.

Ici Gavaud lui serra chaudement la main.

— Bon, bon! fit Donat, — je sais que vous êtes un brave homme au fond... Je disais donc que j'ai laissé faire Godelle... d'autant mieux qu'elle vise comme un archer et qu'elle vous aurait cassé la tête tout net, mon voisin.

Nouvelle poignée de main reconnaissante.

— Je double ses gages, dit Gavaud.

Cette fois, frère Donat fut content. Il donna un grand coup de poing approbatif sur l'épaule du poissonnier.

— Ah! Gavaud, mon garçon, dit-il, — vous méritez presque d'avoir une femme comme la vôtre.

— Hélas! mon respecté voisin, répliqua le poissonnier, — je n'en suis pas plus heureux.

— C'est vrai! c'est vrai! soupira frère Donat; — le malin est en tout ceci... Dame Aloïse est une sainte, voyez-vous... je ne puis vous dire que cela; le reste est le secret de la confession... mais je ne demanderais qu'une seule chose, moi, ce serait de me présenter à Dieu, quand viendra ma dernière heure, avec une âme aussi blanche que la sienne.

— Vous me faites grand plaisir, mon frère Donat; cependant...

— Quoi! quoi! cependant!... Il n'y a pas de cependant... je vous dis que le malin est là..., et si vous faites comme il faut votre examen de conscience, voisin, vous

verrez bien que vous avez assez péché pour mériter toutes vos peines.

Gavaud se recueillit en lui-même.

— J'ai péché, c'est vrai, murmura-t-il ; — j'ai mangé l'an dernier... mais c'est que j'aime bien les prunes, voisin Donat !... j'ai mangé toutes les prunes du grand prunier de votre couvent.

— Ah ! triple scélérat ! s'écria le moine, — moi qui les avais toutes mangées l'an d'avant !... Pas vrai qu'elles sont bonnes ?

Gavaud passa sa langue sur ses lèvres, au cher souvenir des prunes du grand prunier.

— J'ai coupé une fois, poursuivit-il, — les filets du poissonnier de Saint-Germain d'Auxerre, parce qu'il prenait plus de brochets que moi.

— Saint-Germain d'Auxerre ne nous regarde pas, dit le frère meunier, — nous autres de Saint-Germain des Prés.

— J'ai couru après Simonne la Chantepie...

— Eh ! paillot ! interrompit le moine, — donne-nous la paix et parlons de ta femme !

— Croyez-vous, mon frère, demanda Gavaud, — qu'Aloïse pourrait m'aimer encore si je faisais cadeau de trois ou quatre marcs d'argent fin à votre seigneur abbé ?

— Donne ton argent fin aux pauvres, mon voisin, répondit le bon moine, et fais pénitence... ce sera bien... mais ça ne suffira pas, parce que la sagesse dit : Aide-toi, Dieu t'aidera... Ce blondin d'hier, le reconnaîtrais-tu bien ?

— Qui ça ? le Normand ? demanda Gavaud étonné ?

— Oui, le païen.

Frère Donat ignorait tout ce qui s'était passé au palais du comte.

— Si je reconnaîtrais Odolin, le fils du roi! s'écria Gavaud; oui, oui, dans cent ans comme aujourd'hui.

Ce mot fils du roi éveilla la curiosité de frère Donat, et croyez bien que cette curiosité avait le sommeil très-léger. Gavaud raconta l'étrange scène à laquelle il avait assisté dans la matinée.

— Ah! Seigneur mon Dieu! dit le moine, — dans quinze jours, nous aurons les Normands sur les bras... Je n'aime pas beaucoup la guerre, moi, mais j'aiderai volontiers à bâtir les murailles, sans parler du secours que j'apporterai à l'avitaillement de la ville... Mais, Gavaud, mon ami, concluons, puisque le Normand reviendra, tu n'auras pas besoin d'aller chercher le Normand... Aiguise ton épée, choisis bien tes carreaux... et quand tu auras abattu le Normand, dors sur les deux oreilles, ta pauvre femme redeviendra heureuse et belle...

— Elle ne l'aime donc pas?... demanda le prisonnier dont l'émotion faisait trembler la voix.

— Mets-le en terre, je te dis, mets-le en terre!

XI

Comme si tout, dans ce drame de famille, eût dû être mystérieux et bizarre, dame Aloïse ne fut malade qu'une nuit.

Le lendemain matin, elle se leva calme et forte. — Du-

rant cette nuit de fièvre, elle avait vu son fils Roland sur un trône avec un sceptre dans la main.

Pendant les jours qui suivirent, vous eussiez dit que rien ne s'était passé entre Gavaud et sa femme. Ni l'un ni l'autre ne fit jamais aucune allusion aux événements que nous avons racontés.

Gavaud, dans sa justice rigoureuse, cassa un bon échalas sur le dos de Godelle, pour avoir dit à sa femme qu'il avait voulu la tuer, et doubla les gages de la même Godelle pour la brave intention qu'elle avait eue de lui fracasser le crâne, à lui Gavaud.

Godelle, reconnaissante, lui dit:

— Mon maître, je vous suis bien attachée, et en pareille occasion, je recommencerais de bon cœur.

Mais figurez-vous quel branle-bas c'était dans la bonne ville de Paris, menacée officiellement d'une guerre à outrance. Le comte Eudes, qui savait bien que son empereur le défendrait couci-couci, avait fait publier à son de trompe un édit qui appelait au travail tous les Parisiens de tout âge et de tout sexe.

L'évêque avait fait prêcher la croisade.

Les monastères des environs, déménageant leurs effets précieux et surtout leurs corps saints, venaient, chargés de reliques, chercher asile dans la cité trop étroite.

Les nefs des églises étaient encombrées de châsses, contenant chacune le corps d'un bienheureux.

Au dehors, moines, prêtres, femmes, enfants, vieillards,

travaillaient à l'envi aux fortifications. C'était un enthousiasme universel. Les murailles s'élevaient au milieu des rires et des chants. Le Grand Châtelet sur le bras droit de la Seine, et le Petit Châtelet sur la rive gauche, durent leur origine à cette guerre.

Eudes, Gozlin et Ebbon avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de la cité parisienne. Ils étaient hommes tous les trois à tenir leur serment.

Par hasard, l'évêque et le comte, dont les pouvoirs étaient à peu près égaux, ne se disputaient point la prééminence. Ils restaient unis devant le péril commun et associaient loyalement leurs efforts.

Nous donnons le fait pour excessivement rare.

L'évêque et le comte faisaient venir de tous côtés des vivres et des armes. Au bout d'une semaine, la ville avait des munitions pour une année.

Le frère Donat, Gavaud et Aloïse travaillaient au même pan de muraille. Oui ! Aloïse avec ses belles mains blanches. Et il y en avait de bien plus nobles qu'elle, sinon de plus charmantes.

Le bon frère meunier trouvait moyen de parler encore plus qu'il ne besognait. Il raconta soixante et douze fois l'histoire des matrones romaines qui coupèrent leurs cheveux pour faire des cordes de balistes lors du siége de Rome par le Carthaginois Annibal, l'an 211 avant J-C.

— Ce même Annibal, ajoutait frère Donat, avait envoyé à Carthage, après la bataille de Cannes trois barriques, pleines de cinq mille six cent trente et un anneaux d'or, pris à autant de chevaliers romains, morts sur le champ de bataille.

— Or, demandait un écolier, — est-il vrai, mon frère, que ce grand Annibal, frère d'Asdrubal, fendit les montagnes alpines avec du vinaigre ?

— Oui bien, répondit le moine, — et il en fallut quatre-vingt mille tonneaux de soixante muids, le muid à douze pintes.

— Et que restait-il, mon frère, pour assaisonner la salade?

Le moine riait dans sa barbe et répondait :

— Je vois, ami, que tu connais l'histoire... On laissait les chicons aux ânes... Pleurons tous deux ce temps-là.

Et les tours arrondissaient leurs panses obèses ; les murailles avançaient leurs angles dans le fleuve, les créneaux surplombaient, les meurtrières traîtresses allongeaient leurs lèvres entr'ouvertes.

On bâtissait la nuit, et le jour.

Eudes, Gozlin et Ebbon étaient là sans cesse, mettant la main à l'œuvre et toujours en train.

Un soir, du haut de la tour du Grand Châtelet, achevée depuis une heure, l'évêque Gozlin vit les vaisseaux des Normands qui tournaient vers le coude de Passy.

— *Te Deum laudamus !* s'écria-t-il, — voici de quoi étrenner nos moellons !

Une ville fortifiée en une semaine, c'est un prodige assurément.

On allait voir quelque chose de plus prodigieux encore : une forteresse élevée en une nuit.

Comme l'évêque Gozlin descendait du Grand Châtelet pour regagner son palais épiscopal, il s'arrêta tout à coup, l'œil soucieux et le front pâle devant la pointe de la Cité,

regardant cette place même où le vaisseau normand avait abordé quelques jours auparavant.

Il manquait un ouvrage de défense en ce lieu. Et, vraiment, quand on n'a que huit jours pour improviser une place de guerre, pareille omission est bien excusable.

Mais l'évêque Gozlin, qui était un véritable et très-grand capitaine, comprit d'un coup d'œil ce que cet oubli pouvait avoir de fatal.

C'était en quelque manière une porte toute grande ouverte, et placée justement à l'endroit que l'ennemi connaissait le mieux.

Le soleil se couchait. Les Normands avaient amarré leurs navires entre Saint-Germain d'Auxerre et le manoir du poissonnier Gavaud. On ne voyait plus l'eau de la Seine, tant cette cohue de barques et de vaisseaux la couvrait exactement.

L'évêque Gozlin entra dans la chapelle Saint-Landry et mit lui-même la cloche en branle. Les Parisiens s'étaient retirés chez eux, harassés de fatigue, car, depuis huit jours ils ne fermaient pas l'œil.

A l'appel de la cloche, une douzaine de curieux ou de zélés se montra sur la place. Gozlin en envoya un près du comte Eudes et un près de son neveu Ebbon.

Il dit aux autres :

— Faites comme moi, mes chers fils, et criez : Au feu ! au feu !

Les dix braves badauds ne demandèrent point pourquoi. Quand il s'agit de braire, nous autres de Paris, nous ne sommes jamais en reste.

— Au feu ! au feu ! crièrent-ils à pleins poumons.

Les bonnes gens qui étaient au lit dans les maisons voisines s'éveillèrent en sursaut, coururent à leurs fenêtres et de confiance hurlèrent :

— Au feu ! au feu !

Le cri se propagea de rue en rue avec la rapidité de l'éclair. Au bout de dix minutes, Paris tout entier cria ; mais Paris peut crier comme cela sans bouger. Pour faire descendre les braillards, il fallut insinuer à chacun que le feu gagnait par les caves.

Moyennant ce petit stratagème, on eut sur la place deux ou trois mille Parisiens en déshabillé de nuit.

Et tous mugissaient à l'envi, pour s'entretenir :

— Au feu ! au feu ! au feu !

L'évêque monta sur un tonneau :

— Mes chers fils, dit-il, ce n'est pas *au feu* qu'il faut crier, c'est *au bois !*... Il n'y a pas plus de feu que dans le creux de ma main... Mais si, dans douze heures d'horloge, il n'y a pas une bonne tour devant le palais du comte Eude, demain, vous irez tous en terre.

Un long murmure accueillit ces paroles. Les Parisiens trouvaient la plaisanterie détestable.

On les avait troublés dans leur premier sommeil, eux qui avaient passé tant de nuits blanches !

— Allons, mes chers fils, reprit l'évêque Gozlin, — prenez des poutres où vous en pourrez trouver et venez avec moi.

L'idée de recommencer à bâtir une tour rencontra bien peu de sympathie.

Les rangs s'éclaircirent. Il y eut un bourgeois qui dit :

— C'est trop lourd, les poutres !

— Vous vous mettrez huit bons chrétiens sur chaque poutre, insista l'évêque.

Mais la réponse était trouvée et mille voix répétèrent :

— C'est trop lourd !

En ce moment, le comte Eudes et l'abbé Ebbon débouchaient sur la place.

— Approchez ! approchez ! s'écria Gozlin rouge d'indignation.

Il avait sauté à bas de son tonneau et courait vers une poutre énorme qui s'appuyait à la muraille de l'église Saint-Landry.

— Ah ! coquins ! c'est trop lourd ! grommelait-il.

La chronique prétend qu'il jura un peu par la mort-Dieu dans cette circonstance mémorable.

D'un coup de pied, il étendit la poutre par terre.

— Mets-toi à cheval dessus ! dit-il à son neveu Ebbon, qui obéit.

— Seigneur comte, poursuivit-il en s'adressant à Eudes, — prenez la poutre par un bout, tandis que je la prendrai par l'autre... nous montrerons ainsi à ces croquants que ce n'est pas *trop lourd !*

Eudes n'eut garde de se faire prier. La poutre fut soulevée comme une plume par ces deux hommes qui avaient des muscles d'acier. Ils la chargèrent sur leurs épaules, et l'abbé Ebbon, à califourchon sur la pièce de bois, se balança bientôt au-dessus des têtes de la foule.

Ce sont là de ces tours de force qui ne manquent jamais leur effet. Une acclamation unanime fit trembler les vitraux de l'église, et les Normands durent l'entendre dans leurs vaisseaux. Hommes, femmes, enfants, s'élancèrent

sur les traces de l'évêque et du comte. On battait des mains, on riait à gorge déployée; on n'avait plus envie de dormir.

— Vrai Dieu! disait un membre de la respectable société des *marchands par eau*, — quelles épaules!... Le seigneur Milon le Crotoniate ne portait qu'un bœuf!

— Messire Samson, fils de Massué, répliqua un clerc, vers l'an 1130 avant J.-C., souleva et porta les portes de la cité de Gaza... mais il n'y avait pas d'abbé dessus.

— Saint Martin ! quelles épaules ! quelles épaules !

Et, chemin faisant, chacun s'attelait à quelque pièce de bois pour ne point arriver les mains vides.

En un clin d'œil, on fut à l'ouvrage. Tout le monde était un peu maçon depuis quelques jours. On creusa les fondements, on enfonça les pilotis. Deux mille hommes, dit l'histoire, trouvèrent moyen de prendre part à cette besogne, qui se faisait dans un espace de quelques toises carrées.

Eudes, Gozlin et son neveu Ebbon maniaient tour à tour la hache et la truelle. Leur présence donnait aux travaux un entrain merveilleux.

A l'entour, ceux qui ne travaillaient pas chantaient et dansaient pour se reposer.

Dès que Paris s'y met, il fait bien des choses. Vous savez, quand un chenapan se mêle de devenir un héros. il passe de la tête François Ier ou Bayard.

Paris, le glorieux pilier de tavernes, Paris, le roi des ribauds, ne coiffe pas tous les jours son chapeau de travers; mais dès qu'il a chaud aux oreilles, gare!

Il y a des heures où ses bourgeois eux-mêmes ont du

sang de soldat dans les veines ; il y a des heures où ses marchands larrons, ses usuriers pointus, ses pédants, ses beaux-fils et ses Madeleines s'éveillent en un grand cri et font un peuple.

Alors, le monde stupéfait regarde cette montagne de fange qui a des entrailles de volcan.

Paris, malgré les hontes de son histoire, reste la ville magnifique : maudite comme Ninive, mais prédestinée comme Rome.

La première entre toutes les villes de l'univers.

Et Londres, sa rivale apoplectique, a beau grandir, grossir, rougir, manger des catholiques, piller des Indiens, jeter des boulettes aux Chinois. Fi d'un peuple qu'on mène à coups de bâton !

Londres ne sera jamais qu'une immense échoppe, tandis que Paris, au moins, porte une épée.

Mauvaise tête, cœur hautain. Soyez sûrs que Paris ne mourra pas dans son lit.

Elle aime ces heures de danger, la ville guerrière, presque autant que les heures de fête : c'est sa double vie.

Aussi, ce fut une joyeuse nuit : on sentait la bataille du lendemain. On était en fièvre. Ces poutres trop lourdes, on les maniait comme des baguettes de jonc.

Et la tour avançait. Littéralement, elle sortait de terre comme un champignon.

Justement, les chefs des hommes du Nord, en atteignant

leur mouillage, avaient jeté sur Paris un avide regard. Hugues, placé entre les-deux rois, Siegfried et Gotfried, remplissait le rôle de cicerone. Il leur montra l'enceinte achevée et les forteresses commandant les deux ponts.

— Voilà ce qu'ils ont fait, dit-il.

Mais son œil perçant avait vu la pointe de la Cité toute nue, et il avait ajouté :

— Demain nous passerons par là.

Hugues avait les joues un peu creuses et quelques rides de plus au front. Le moignon de son bras tranché par l'épée de l'évêque de Paris était dans un étui d'acier. — Parfois il devenait plus pâle qu'un mort aux atroces élancements de sa blessure.

Mais il restait debout.

Et, pas plus que les Parisiens, cette nuit, Hugues ne se coucha. Son sang n'était pas refroidi, malgré sa barbe blanche. Il resta sur le devant de sa tente et donna ordre à un soldat de lui apporter son épée d'exercice. C'était une arme massive, deux fois lourde comme celle dont le vieux Hugues avait coutume de se servir dans les combats. Le soldat se mit en face de lui et ils commencèrent à s'escrimer terriblement.

Hugues voulait *faire* sa main gauche pour remplacer sa main droite, restée dans la salle à manger du comte Eudes.

Le pauvre soldat, qui n'en pouvait mais, avait là une rude besogne. Hugues y allait bon jeu bon argent. Il pointait, il taillait de tout son cœur, suant et criant :

— Ah ! scélérat d'évêque ! Je suis parent du roi ! et je

n'ai plus qu'un bras... encore est-ce le plus faible... Mais prêtre maudit, tu m'as pris à une botte qu'un enfant aurait parée !... Laisse faire : je veux dès demain matin te montrer que je ne suis point ingrat... Pare celle-là, Gozlin, vieux diable !... et celle-ci !... et cette autre !...

Et le pauvre soldat avait le corps tout meurtri.

Gozlin, lui, ne s'en portait pas plus mal.

— Welf, dit Hugues en un moment où il était obligé de s'arrêter pour essuyer la sueur de son front, porte-moi le *coup de l'évêque*.

Il paraît que Welf était au fait, car il n'eut pas besoin d'autre explication. Sans doute Hugues lui avait montré dès longtemps cette terrible botte qui lui avait coûté le bras droit.

Welf se mit en garde, l'épée haute, comme avait fait Gozlin lui-même. Il laissa tomber son glaive, comme pour offrir le coup de tête, rabattit, coupa de revers et menaça l'aisselle en dessous, avec l'élan du moulinet tout entier.

Hugues figura les trois parades nécessaires, et l'épée du soldat vola par-dessus le bord du navire.

— Hein ! vieux Gozlin ! s'écria Hugues enchanté ; — que dis-tu de cela ?

Son fer était sur la poitrine du soldat.

— Mon cher sire, dit Welf, — le prêtre vous en donnera d'une autre !

— Je lui demanderai la même ! répliqua le vieillard, — et entre chevaliers, on ne se refuse pas cela !

Quand Welf et son maître cessèrent cette lutte préparatoire, ils entendirent, dans le silence de la nuit, comme

un écho des longues acclamations poussées par les Parisiens.

Ils virent des torches s'agiter sur le rivage.

— Je crois qu'ils dansent! s'écria Hugues.

— Ils dansent et ils chantent! répondit le soldat émerveillé.

— Ce sera notre tour demain, ami Welf; — encore un *coup de l'évêque,* et puis tu iras te coucher!...

Le lendemain, au point du jour, les Normands furent éveillés par une clameur immense qui venait du côté de la ville. Les vaisseaux se garnirent de curieux. Les chefs montèrent dans les hunes pour voir mieux ce qui se passait chez l'ennemi.

Ils virent, — mais d'abord ils n'en voulaient point croire leurs yeux, — ils virent, à cette place même qu'ils avaient choisie d'avance pour leur débarquement, à cette place vide que le vieux Hugues avait montrée aux deux rois avec tant de satisfaction, ils virent une haute tour, élevée comme par enchantement.

Non point, je vous le dis, une plaisanterie de tour, un jouet, un brimborion, une tour à la douzaine, mais une belle et bonne tour, large et ventrue, haute et fièrement campée, portant créneaux sur quatre étages de meurtrières, le tout construit en grosses poutres, revêtues de torchis mouillé pour éviter l'incendie.

Ne reconnaissait-on point ici la verge d'un magicien?

Les chefs normands restèrent abasourdis. Ils voyaient

là le fruit de ces chants et de ces danses dont ils s'étaient moqués la veille.

Ce miracle de la gaieté parisienne avait surgi parmi les gambades et les rires.

C'était la Tour de Bois, si fameuse dans ce siége de Paris, bien autrement héroïque que le siége de Troie. Seulement, le siége de Troie fit Homère, tandis que le siége de Paris fut radoté en latin de cuisine par le pauvre bonhomme Abbon, moine de Saint-Germain, ami intime et compère du frère meunier Donat.

C'était la Tour de Bois qui soutint vingt assauts, et dont la base servit de tombeau à des milliers de Normands.

Heureux Normands qui, de cette sépulture, peuvent entendre maintenant discuter, tout le jour durant, hypothèques, servitudes, prescription et mur mitoyen ; car leurs os sont dans les caves du Palais de Justice.

Heureux Normands, qui s'enivrent de procédure dans ce méphytique paradis !

Heureux Normands, dont les cendres ne sont foulées que par des avocats, des voleurs et des gendarmes !

C'était la Tour de Bois, qui fut brûlée et non pas conquise, et qui éclaira, aux lueurs de son incendie, le départ des ennemis vaincus.

Oui, vaincus, malgré les quatre cent mille marcs d'argent de l'empereur imbécile. Paris, la vaillante ville, qui avait arrêté les Normands pendant deux ans, les aurait chassés à la fin sans le secours d'aucun fils idiot de Charlemagne.

XII

Nous n'avons point parlé de frère Donat, pendant cette nuit où la Tour de Bois fut bâtie, parce que le brave homme n'y prit point de part. Il fut employé à une autre tâche.

Chaque jour, Aloïse et son époux Gavaud venaient du manoir à la ville pour travailler aux fortifications ; car, nous l'avons dit déjà, nul n'était exempt de ce labeur.

Ils laissaient au manoir le petit Roland avec Godelle, qui avait les fièvres riveraines.

Et le soir, après la fatigue, c'était une grande joie pour la pauvre Aloïse d'embrasser l'enfant, son trésor adoré.

Car l'amour qu'elle portait au petit Roland était désormais sa seule passion en ce monde.

Il était si beau !

Le nom d'Odolin n'avait plus été prononcé jamais, pas même par l'enfant à qui on avait fait la leçon ; mais personne n'avait oublié le jeune guerrier.

Personne !

Le jour où les Normands se montrèrent, leur arrivée fut si subite, que les rares habitants de la campagne, demeurés dans leurs fermes ou dans leurs manoirs, n'eurent pas le temps de gagner la ville.

Le manoir de Gavaud se trouvait le premier coupé par sa proximité des mouillages. Ce fut comme un coup de foudre. Aloïse, qui n'avait plus de parole, montra de loin

l'humble toit d'où s'échappait la fumée du dernier repas :

— Mon fils ! mon fils ! dit-elle.

Donat était en train de penser avec allégresse :

— Ils ne trouveront plus un grain de blé au moulin !

Mais la douleur de la pauvre mère le toucha. C'était une bonne âme, et il aimait Aloïse comme si elle eût été sa fille.

Bien qu'il fût un peu poltron de sa nature, et qu'il ne s'en cachât point, il se proposa sur-le-champ pour aller chercher l'enfant.

Gavaud lui dit :

— Merci, voisin, nous irons tous les deux : vous, par le pont et la rive ; moi, avec mon bateau, s'il plaît à Dieu... comme cela, nous aurons deux chances.

Ils partirent, et la pauvre Aloïse resta toute seule, en proie à son angoisse.

Pendant que les gens de Paris travaillaient, dansaient et chantaient, Aloïse était là, les pieds dans le flot, interrogeant de l'œil à travers ses larmes la nuit du fleuve et la nuit de la rive.

Hélas ! les heures passaient et rien ne venait.

Aloïse voyait un pauvre petit fantôme : un visage rose dans des cheveux blonds. — L'enfant lui tendait les bras et l'appelait.

— Roland ! mon petit Roland ! criait-elle d'une voix que les sanglots étouffaient.

Devant elle, le silence et les ténèbres ; derrière elle, la joie enthousiaste, la grande fête du peuple travaillant pour son indépendance.

Les heures passaient.

Aloïse avait été folle, le jour où elle avait vu Odolin le Rameur. Elle le savait bien. Cette nuit, elle sentait que sa tête se perdait encore.

— Roland ! Roland! mon petit Roland!...

Ses pieds se glaçaient dans l'eau froide et sa tête brûlait.

Enfin, une ombre glissa devant elle sur le fleuve. Elle poussa un grand cri d'angoisse et d'espoir. L'ombre toucha le rivage; Gavaud sortit de son bateau. — En même temps, le moine Donat accourait du côté du pont.

Gavaud et le moine étaient seuls.

Gavaud se taisait sombre et morne. — Le frère meunier dit : — Il n'y a plus personne au manoir.

Aloïse tomba sur le sable comme une morte.

XIII

Toute Iliade a son Achille, qui resté plus ou moins de temps sous sa tente.

L'Achille du siége de Paris était Odolin le Rameur, fils du roi Siegfried. Sa renommée avait devancé dès longtemps la venue de la flotte. On savait qu'il était le plus beau des Normands comme il en était le plus brave. Les autres héros barbares marchaient, séparés de lui par un long intervalle. Le bras d'Odolin valait une armée.

Les skaldes chantaient ses exploits comme ceux d'Odin, roi des dieux.

Tout jeune encore, il avait au front la glorieuse auréole des vainqueurs.

Or, il y avait déjà trois jours que Paris était tenu en échec par la flotte barbare; deux assauts avaient été donnés à la Tour de Bois, et personne n'avait vu Odolin, ce beau foudre de guerre.

Les chevaliers parisiens le cherchaient; Eudes, Gozlin et Ebbon l'appelaient : c'était en vain.

Odolin ne paraissait point.

Et comme l'intérêt qui s'attachait à son nom piquait la curiosité de tous, on s'informa.

Comment s'informer, quand on ne se parle qu'à coups de lance ou d'épée? C'est là un petit mystère de guerrier. La chose peut sembler malaisée au premier abord, mais il est certain, cependant, que deux armées en présence sont en communauté parfaite de bavardages et de cancans.

Pour en revenir encore à l'Iliade, Cassandre, fille de de Priam, somnambule très-forte, mais peu accréditée, ne racontait-elle pas à Hector tous les désordres de la tente d'Agamemnon? Et dans le camp des Grecs, Ulysse, ce finaud dont les modernes ont fait Gribouille, ne donna-t-il pas à Sinon l'idée du cheval de bois, pour pénétrer les secrets d'alcôve des filles d'Hécube?

Que de cancans en Aulide! que de cancans en Phrygie! Que de cancans autour de la belle et fâcheuse Hélène, autour de la plaintive Iphigénie, autour de l'Olympe! autour du Ténare!

Le cancan est de sa nature une chose qui passe partout. De même que, de nos jours, les troupes du Czar gagnent la colique avec les soldats de Schamyl, de même assiégés et assiégeants font échange de gazettes inédites, de médisances, de gloses, de *cancans*.

Le cancan va et vient, sans trompette ni drapeau de parlementaire. Il raconte ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Il épilogue, il juge, il invente.

Le troubadour était un cancan vivant, avec accompagnement de guitare.

Voilà donc bien établie, moralement et historiquement, la possibilité de cancaner entre ennemis.

Ceci admis, les Parisiens curieux prirent leurs informations aux meilleures sources.

Ils apprirent qu'Odolin n'avait pas revêtu ses armes une seule fois depuis le commencement du siége.

C'était un héros très-fainéant ou très-bizarre. Tant que durait le jour, il restait couché sur une peau d'ours dans la cabine de son navire. Il promenait ses doigts paresseux sur les cordes de sa harpe. Il jouait avec un petit enfant beau comme l'amour, et lui chantait la cosmogonie des dieux du Nord.

Il avait presque toujours cet enfant sur ses genoux, un enfant rose avec de grands cheveux blonds; il le dévorait de baisers et l'appelait son fils.

L'enfant semblait heureux, bien qu'il pleurât parfois en parlant de sa mère...

Le soleil se levait dans des flocons de vapeurs empourprées.

La Tour de Bois venait de soutenir un assaut nocturne et les Normands repoussés regagnaient leurs vaisseaux. — Un seul d'entre eux restait sur le gazon au pied de la tour.

Gavaud était en train de bander son arbalète pour lui envoyer un carreau, lorsque l'évêque en personne le retint.

— Il me semble que je le reconnais ! murmura l'évêque.

Le Normand qui était au bas de la tour, le remercia du geste, car il avait vu son mouvement.

— Eh ! fit l'évêque en souriant,— c'est mon vieux compagnon Hugues qui me fit cadeau de son bras droit l'autre jour.

— Prêtre ! dit le Normand, — tu me dois une revanche : veux-tu me la donner ?

— C'est que je suis bien las, mon frère, répondit l'évêque Gozlin.

— Ai-je donc passé une meilleure nuit que toi ?

L'évêque rougit.

— Tu as raison, mon frère, dit-il, — et ta revanche, tu vas l'avoir.

— Jette-moi une corde, reprit le vieux Hugues, — je vais monter sur ta plate-forme.

— Du tout, mon frère, répliqua l'évêque qui n'avait garde d'être vaincu dans cet assaut de courtoisie, — c'est moi qui vais descendre sur la grève.

— Soit... viens donc ; je t'attends.

Gozlin hésitait.

— Eh bien !... fit le Normand.

— C'est que tu n'as plus qu'un bras, mon frère, dit l'évêque.

— A cela ne tienne !

— Point, point !... Patiente un petit peu ; je vais égaliser la partie.

Il se tourna vers Gavaud qui regrettait grandement son coup d'arbalète.

— Prends une corde, dit-il, et lie-moi le bras droit autour du corps.

Gavaud le regarda stupéfait. Gozlin répéta son ordre. Gavaud prit un lien de cuir.

— Bah! fit l'évêque, ce n'est pas assez fort cela!... Si je le rompais en tombant, je pourrais avoir tentation de me servir de mon bras droit, et je ne veux pas.

Pendant que le poissonnier cherchait un autre lien, Gozlin se pencha aux créneaux.

— Patience, sire Normand, dit-il, — je suis à vous.

Gavaud lui attacha solidement le bras droit derrière le dos.

— Bon! murmura l'évêque, — j'aurai le poignet meurtri, le nœud est très-bien fait, mon homme... A présent, guindé le câble qui sert à tirer de l'eau, et engage le crochet dans ma ceinture.

— Je ne ferai pas cela! dit Gavaud.

— Ah! coquin! s'écria l'évêque, — tu as attendu que je n'aie plus qu'un bras pour me désobéir!...

— Mais, mon respecté seigneur... voulut dire le poissonnier.

Gozlin le prit par la barbe, moitié riant, moitié irrité.

Gavaud mit le crochet du câble dans la ceinture de l'évêque.

— Et maintenant, s'écria ce dernier en mordant son épée qu'il venait de dégaîner, pends-toi à l'autre bout du câble, et ne me romps pas le cou!

Ce disant, il sauta par-dessus le parapet, et se trouva suspendu entre ciel et terre. — Gavaud filait le câble.

Le Normand regardait tout cela. Quand Gozlin toucha terre, il ôta son gantelet et lui tendit la main.

— Sire prêtre, dit-il, je ne vous en demandais pas tant. Vous êtes un parfait chevalier.

Gozlin secoua rudement la main qu'on lui donnait.

— Sire Normand, répliqua-t-il, — pour peu que cela vous soit égal, nous nous dépêcherons, car je n'ai pas déjeuné encore, et l'heure avance.

Hugues mit l'épée à la main.

A son tour, il sembla éprouver un mouvement d'hésitation et comme un scrupule.

— C'est que... murmura-t-il, — voilà huit jours que j'exerce ma main gauche.

Voire ! les Normands de ce temps-là valaient mieux que les Normands d'aujourd'hui.

Gozlin lui secoua la main derechef.

— Mon frère, répondit-il en riant, nous autres clercs-soldats, nous sommes gens à deux mains comme à deux fins... Ayez l'âme en repos et ne me ménagez point !

Il prit son épée et fit une demi-douzaine de passes courtoises qui prouvaient bien la vérité de son dire.

— Eh bien ! dit le vieux Hugues en levant le fer, — soit fait comme il vous plaît, sire prêtre.

Le combat commença.

Il n'avait d'autres spectateurs que Gavaud et l'écuyer de Hugues. Les guerriers des deux camps, harassés de fatigue, mettaient à profit la trêve forcée qui suivait l'assaut.

Pendant une ou deux minutes, Hugues et Gozlin ferraillèrent honnêtement, échangeant de beaux horions et parant comme des anges.

— Sire prêtre, dit enfin le Normand, — donnez-moi, je vous prie, votre beau coup de taille qui m'a coupé le bras droit.

— Ho ! oh ! mon frère ! fit l'évêque, — tu ne veux donc plus de ton bras gauche !

— Donnez toujours ! insista le vieux Hugues qui souriait dans sa barbe grise.

— A ta volonté, mon frère !

Gozlin, avec une exactitude mathématique, porta les deux feintes et le coup. Hugues para ce dernier de façon à briser le fer dans la main de l'évêque. — Mais il ne rencontra que le vide.

Un demi-cercle, décrit avec la rapidité de la foudre, ramena l'épée de Gozlin au lieu même où le Normand venait de la chercher.

Seulement, chemin faisant, l'épée de Gozlin avait tranché le bras du Normand.

Celui-ci n'était plus qu'un tronc sans bras.

— Si j'avais une troisième main, balbutia-t-il entre ses lèvres déjà blémies, — je voudrais apprendre la parade.

Il chancela. L'évêque le soutint.

— Mon frère, dit-il, — veux-tu que je te baptise ?

— Holà ! Welf ! cria le vieux Normand, — approche ici.

Le soldat fit avancer la barque.

— Vous, sire évêque, reprit Hugues, — merci et adieu... retournez chez vous.

— Hèle! commanda Gozlin, qui venait de remettre le crochet à sa ceinture.

Gavaud fit jouer la poulie. — Il ne put s'empêcher de remarquer, le bonhomme, qu'il n'avait jamais tiré pareil poisson au bout de sa ligne.

Gozlin s'en alla déjeuner.

Le vieux Hugues perdait tout son sang et ses joues devenaient livides.

— Y a-t-ici quelque grosse roche? demanda-t-il à Welf.

Et comme le soldat lui en montrait plusieurs, Hugues reprit :

— Tu donneras mon épée à Odolin... attache-moi une de ces pierres au cou et jette-moi dans le fleuve.

Welf ne se fit pas même répéter l'ordre.

Une minute après le cadavre mutilé du vieux Hugues était au fond de l'eau.

Gavaud pensait :

— Cet homme-là était pourtant un fier pêcheur de brochets!

Quand le soldat Welf apporta l'épée du vieux Hugues à Odolin, Odolin dit :

— Les dieux lui ont donné la mort d'un guerrier... Il nous attend au Walhalla.

Ce fut tout.

La sensibilité comme l'ardeur semblaient s'être émoussées dans cette âme engourdie.

Hugues avait été son meilleur ami, son second père.

— Roi, murmura le soldat, — il comptait que tu le vengerais.

Et Welf jetait un regard de reproche vers ces armes oisives que le jeune chef n'avait pas revêtues une seule fois depuis le commencement du siége.

Odolin passa ses doigts dans les cheveux blonds de l'enfant qui dormait sur ses genoux. Il ne répondit point, le soldat sortit. — Dans l'armée des Normands on commença de dire :

— Le fils du roi Siegfried a perdu son cœur.

XIV

Cela était vrai : le fils du roi Siegfried avait perdu son cœur.

Le jour où les vaisseaux normands étaient arrivés devant Paris, les trente gardes d'Odolin qui étaient des guerriers choisis et dévoués à leur maître jusqu'au fanatisme, avaient pris terre sous le moulin de frère Donat et s'étaient rendus au manoir de Gavaud.

Là, ils avaient enlevé le petit Roland et Godelle.

Godelle ne pouvait pardonner à Gavaud d'avoir voulu tuer dame Aloïse qu'elle aimait de toute son âme. Elle ne comprenait pas parfaitement, la bonne fille, l'état moral de sa maîtresse. Et qui l'eût compris mieux qu'elle, sans avoir la confidence expresse d'Aloïse? Il y a des mystères qui assurément ne se devinent pas.

Elle avait remarqué, comme tout le monde, la ressem-

101506

blance extraordinaire qui existait entre l'enfant et le jeune chef. Ce n'était pas une vestale que cette Godelle. Elle avait bâti là-dessus tout un roman où l'honneur de dame Aloïse n'était pas entièrement sauf.

Mais Godelle avait sur l'amour des idées si libérales qu'elle ne sentait pas même le besoin d'excuser sa maîtresse.

— Quoi donc! se disait Godelle qui avait pressenti les doctrines aimables de nos bas-bleus, — parce qu'on est une *pauvre femme,* ne peut-on se passer une fantaisie?

Cette philosophie un peu relâchée n'empêchait point Godelle d'être une belle fille et un excellent cœur. Elle se fût jetée dans le feu dix fois pour sa maîtresse et vingt fois pour le petit Roland.

Vous sentez qu'Odolin et Godelle devaient s'entendre.

La pauvre servante et le fils du roi se touchaient par les mêmes amours.

Odolin mit le berceau du petit Roland auprès de son lit, et depuis ce jour, il ne sortit plus de sa tente.

Les trentes gardes restèrent oisifs sur son vaisseau. — Odolin écoutait Godelle qui lui parlait d'Aloïse. — Odolin baisait les cheveux blonds de l'enfant.

— Quand vous passâtes pour la première fois le seuil du manoir, disait Godelle, — oh ! monseigneur, je vis bien qu'elle vous aimait... ses yeux humides se détournèrent de vous et son front devint tout pâle... Et vous souvenez-vous comme l'enfant s'élança dans vos bras !

— L'enfant sera roi ! murmurait Odolin; — je l'ai juré.

— Roi ! mon petit Roland ! s'écriait Godelle affolée; — oh! prenez donc bien vite cette ville de Paris et soyez maître du monde!

Cependant il y eut une chose qui bouleversa positivement toutes les idées de Godelle; ce fut lorsque le jeune chef lui affirma qu'il avait vu Aloïse pour la première fois lors de sa récente visite au manoir.

Il n'était donc pas le père du petit Roland.

Cela contrariait le roman de Godelle, qui avait imaginé une rencontre dans les bois, au temps où Aloïse n'était que la fiancée de Gavaud, une rencontre fortuite, quelques heures enchantées, puis la séparation, puis le retour du jeune guerrier après quatre années.

Et Odolin disait qu'à cette époque, il était à huit cent milles de Paris, dans les mers glacées de la Norwége!

Godelle hésita longtemps avant de franchir le seuil de ces espaces merveilleux où le jeune Normand vivait en rêve. La pensée de cet hymen mystique, de ce contact prodigieux entre deux âmes séparées par l'immensité, ne pouvait pas entrer tout de suite dans son esprit simple et positif. Odolin avait beau lui dire que Freya, déesse du printemps et des amours, les avait transportés tous deux, Aloïse et lui, dans les bosquets divins d'Asgard et que Roland était le fruit de ce charmant mystère; Godelle restait un peu incrédule.

Mais pourquoi ce jeune chef l'aurait-il trompée? quel intérêt à ce mensonge?

Odolin n'avait quitté les mers du Nord que depuis une année à peine, et certes Aloïse n'avait jamais été en Norwége. C'étaient là deux faits constants.

Le plus raisonnable aurait été de conclure que le hasard seul avait produit cette ressemblance extraordinaire et que le petit Roland était bien le fils du bon Gavaud.

Mais plutôt que d'en venir là, Godelle aima mieux vaincre sa répugnance pour le merveilleux et croire fermement à l'union miraculeuse d'Aloïs et d'Odolin dans les célestes jardins d'Asgard.

Et une fois engagée dans cette voie poétique, Godelle fit du chemin, je vous le jure !

Chaque soir, en s'endormant, elle pria son patron de lui accorder, à elle aussi, un petit voyage dans ces agréables bosquets, où elle entrevoyait des guerriers de belle taille, pleins de prévenances pour les dames.

Bien qu'elle fût chrétienne ou peu s'en faut, elle rêvait avec acharnement, trois ou quatre fois par nuit, qu'elle épousait le dieu Thor et même le géant Hymer.

Godelle était une transfuge. Désormais, elle avait le cœur normand, parce qu'on lui avait prómis que son petit Roland régnerait sur les Normands. Dans toute la ville de Paris, elle n'aimait plus qu'Aloïse.

Néanmoins, elle disait qu'il serait juste de ne pas faire de chagrin au frère Donat, qui était un brave moine.

Elle partait en éclaireur de temps en temps pour savoir ce qui se passait de l'autre côté des murailles, pour savoir surtout des nouvelles d'Aloïse.

Gavaud avait été nommé gardien de la Tour de Bois. Aloïse demeurait dans la tour même, et de sa fenêtre, elle pouvait voir le fleuve. Elle était bien faible et bien changée. Depuis le commencement du siége, pas une seule parole n'était tombée de ses lèvres, si ce n'est le nom de son fils.

Tantôt son regard était morne et sans vie; tantôt ses yeux s'allumaient tout à coup et brûlaient du sombre feu de la fièvre.

Ceux qui l'approchaient disaient tout bas qu'elle était folle.

Un matin, Godelle se précipita dans la tente d'Odolin. Elle pleurait. Quand elle voulut parler, les sanglots étouffèrent sa voix dans sa gorge.

Elle saisit le petit Roland entre ses bras et le baisa passionnément.

— Oh! pauvre enfant! dit-elle enfin, — tu ne reverras plus ta mère!

Odolin tressaillit et sortit cette fois de son éternelle indolence.

— Que dis-tu, jeune fille? s'écria-t-il.

— Je dis que je viens de la ville, monseigneur, répliqua Godelle; — Aloïse appelle son fils Roland nuit et jour, et comme Dieu ne veut point lui rendre son enfant chéri, Aloïse se laisse mourir.

Odolin se leva.

— Mets à l'enfant ses plus beaux habits, dit-il, — peigne ses cheveux blonds... Attache-lui au cou son collier de pièces d'or.

Godelle interrogea du regard le jeune guerrier, mais elle n'eut pour réponse qu'un geste impérieux.

Elle obéit.

— Mes armes! cria Odolin d'une voix retentissante.

Ce cri sonna dans tout le vaisseau comme l'appel belliqueux du cor.

Et vous eussiez vu aussitôt ce magnifique navire, qui seul restait immobile et oisif depuis la première heure du siége, vous l'eussiez vu s'animer en quelque sorte à la voix de son maître et retrouver tout à coup la fière vaillance de son équipage.

Les trente gardes d'Odolin le Rameur se rangèrent devant le grand mât, orgueilleux et joyeux, les narines gonflées à l'odeur de la bataille prochaine.

Nous ne vous avons pas dit pourquoi le fils de Siegfried avait reçu ce surnom : le Rameur ? Il est bien tard pour vous raconter en détail cette anecdote, qui fait cependant le fond de la chronique de Gueswyl où ce récit est puisé presque entier.

On appelait Odolin « le Rameur » parce que, sur la côte de Gravesend, vers l'embouchure de la Tamise, il avait soutenu un combat contre deux princes saxons, tout seul et n'ayant d'autre arme que l'aviron de sa barque.

Les princes étaient munis de lances et d'épées. Odolin leur fendit le crâne à tous deux à coups de rame.

Cela valait bien le nom de *Rameur*

Quoiqu'il fût tout jeune encore, Odolin avait déjà plus d'une action pareille dans son histoire.

Aussi les Normands regardaient-ils comme une punition des dieux l'éloignement nouveau qu'il montrait pour les combats.

XV

Le soleil de midi se jouait sur l'eau tranquille de la Seine, lorsque le navire d'Odolin s'ébranla.

La flotte entière assistait à ce spectacle et une acclamation salua le réveil du jeune lion.

Il était debout à la proue de son vaisseau. Son armure d'acier, semée d'étoiles d'or, éblouissait la vue. Son glaive nu, qu'il tenait à la main, renvoyait en gerbes étincelantes les rayons du soleil.

Il était beau comme le dieu des combats lui-même.

Les autres navires voulurent lever l'ancre pour suivre le sien, mais il dit :

— Je veux attaquer seul.

La flotte resta sur ses amares.

Les soldats d'Odolin agitèrent leurs épees en poussant un grand cri de joie. Ils allaient attaquer seuls. La gloire du triomphe, leur jeune chef ne voulait la partager avec personne.

Ceux de la flotte disaient :

— Voilà Odolin le Rameur qui va venger son compagnon Hugues.

Tous les vaisseaux se garnirent de spectateurs avides.

Dans la ville de Paris, le comte Eudes, Gozlin, Ebbon et les autres chefs regardaient ce navire qui s'avançait solitaire.

— Mes sires, s'écria Eudes, — je reconnais les boucliers

qui brillent à la poupe de ce navire... Ce n'est pas la première fois qu'il vient nous visiter.

— C'est le vaisseau du fils du roi, ajouta Gozlin; — allons, mes seigneurs, tâchons de le bien recevoir.

Comme il parlait, les cors d'Odolin sonnèrent leur fanfare.

— Aux murailles ! aux murailles ! commanda le comte.

Le navire avançait majestueusement, poussé par une brise insensible.

Dès qu'il fut à portée, les assiégeants firent pleuvoir sur lui une grêle de traits. Les gardes d'Odolin levèrent leurs boucliers. Odolin, lui, resta debout et découvert, les bras croisés sur sa poitrine. Pas un trait ne le toucha.

— Or çà, voisin, dit cependant le bon moine Donat à l'oreille de Gavaud dont l'arbalète ne chômait guère, — voici venue l'occasion, ne la perdons pas... mettez à votre corde ce carreau sur lequel j'ai prononcé toutes les paroles magiques qui ne sont pas précisément en désaccorc avec la foi d'un chrétien... visez juste... et que Dieu nous aide!

Gavaud prit le carreau et le posa avec un soin tout particulier dans la chambre de son arbalète.

— Mettez-vous à genoux, mon frère, dit-il, — j'appuierai mon arme sur votre épaule, car je sens que je tremble.

Le moine s'agenouilla.

Gavaud assura son arbalète contre l'épaule de son excellent ami, visa longuement et lâcha la détente.

Le trait partit en sifflant.

L'épée que le fils du roi tenait à la main vola en éclats.

Odolin jeta loin de lui le tronçon, et, tandis que ses gardes chuchotaient, car c'était là un accident de mauvais augure, il dit :

— Mon casse-tête !

Son écuyer lui apporta une courte massue, composée d'une tige de fer à laquelle une boule d'acier se rattachait par une forte chaîne.

Odolin la brandit, et, traversant les rangs de ses gardes, il rentra un instant sous sa tente.

Il en ressortit au bout d'une minute. Ses épaules étaient maintenant couvertes d'un manteau agrafé au cou et sous lequel disparaissait sa main gauche. Sa main droite tenait toujours la massue.

D'un saut, il franchit la faible distance qui le séparait encore du rivage.

Ses gardes l'imitèrent et débarquèrent des échelles.

Dans le silence profond et solennel qui précéda le premier effort de l'assaut, chacun put entendre dans les appartements intérieurs de la tour une voix plaintive et bien faible qui disait :

— Mon fils !... Seigneur Dieu ! rendez-moi mon enfant !...

La Tour de Bois était vierge. Aucun pied normand n'en avait encore touché le sommet. Les chefs de l'armée parisienne faisaient sonner bien haut cet honneur, et comme tout moyen est bon pour relever le courage du soldat

défendant ses foyers, le comte Eudes affirmait que la Tour de Bois, revêtue d'une sorte d'armure invisible et magique, était inexpugnable.

C'était bien réellement la force de la ville.

Tout Parisien était disposé à se faire tuer derrière les remparts de la Tour de Bois.

Elle avait soutenu déjà victorieusement une foule de terribles assauts. Ni le fer ni le feu n'avaient pu l'entamer, et par deux fois l'effort de l'armée barbare tout entière était venu se briser contre ses flancs en apparence si frêles.

Quand donc les gens de Paris virent que cette poignée d'assiégeants s'apprêtait à leur donner l'assaut, ils furent aussi égayés que surpris.

— Ah çà! dit le comte Eudes, ils ont dû déjeuner trop bien ce matin, ces bons drilles!

— C'est une gageure! ajouta l'abbé Ebbon.

— Je propose, s'écria Gozlin, le vaillant évêque, de les laisser monter et de ne les point laisser redescendre.

Odolin faisait planter la première échelle au pied des murailles.

— Point, messire! répondit le comte Eudes; notre bonne tour perdra les trois quarts de sa vertu si un brodequin normand se pose sur les créneaux... Souvenez-vous que vous-même avez affirmé que c'était là chose impossible.

— Bornons-nous donc à les jeter en bas, répliqua l'évêque, qui renonçait avec chagrin à son idée.

Odolin commençait à monter.

Son manteau fermé cachait toujours sa main gauche.

Seul, parmi tous ses compagnons, il n'avait point de

bouclier pour protéger sa tête. A chaque instant, une grêle de pierres et de traits rebondissait sur son casque, mais il montait toujours.

Le fait d'un homme qui grimpe péniblement le long d'une échelle tremblante, qui ne garde point la liberté de ses mouvements, et qui s'en va pourtant attaquer d'autres hommes aussi braves que lui, placés derrière de massifs parapets, et possédant sur lui tous les avantages, ce fait, qui se représente dans tous les siéges, ne laisse pas que d'avoir en soi quelque chose d'incroyable.

L'histoire en offre des milliers d'exemple, mais l'esprit hésite devant l'énorme inégalité du combat,

Et pourtant, les gens de guerre prétendent que les meilleures chances sont du côté de l'assaillant.

La chose certaine, c'est qu'on voit à chaque instant l'homme qui est derrière le parapet, vaincu par l'homme qui se balance entre ciel et terre, au bout d'une pauvre échelle.

Bien plus, on cite des vainqueurs qui ont escaladé des forteresses sans cordes ni échelles, en grimpant comme des lézards, collés aux flancs d'un vieux mur. Les chroniqueurs racontent ces prodiges à chaque page. Il y a un dieu spécial pour les audacieux.

Mais la Tour de Bois était vierge. Elle aussi avait son dieu : les rois normands, qui étaient les plus vaillants aventuriers du monde, s'étaient rués vingt fois contre ses flancs et vingt fois avaient été repoussés. Elle était haute, elle était à pic, et le pied des échelles n'avait guère où se poser d'aplomb sur l'étroite bande de terre qui séparait sa base du fleuve.

Odolin montait.

Ebbon, de sa propre main, versa sur lui, quand il fut à moitié route, une chaudière d'huile bouillante. Le flot ardent passa auprès d'Odolin et alla rôtir cinq ou six soldats qui étaient au-dessous de lui.

Les soldats hurlèrent et tombèrent : Odolin continua de monter.

Le comte Eudes, saisissant à deux mains une pierre énorme, la mit en équilibre sur le parapet et la poussa au moment où Odolin atteignait les deux tiers de l'échelle.

La pierre effleura le casque d'Odolin qui chancela, puis, balayant tout ce qui restait derrière lui, elle disparut dans un gouffre d'écume.

Odolin montait, mais il était seul désormais sur l'échelle. Ses soldats faisaient des efforts inouïs pour dresser d'autres échelles et le rejoindre. A peine posées, les fragiles pièces de bois volaient en éclats.

De loin, les deux rois de la flotte contemplaient cet étrange et poignant spectacle. Ils pensaient que les assiégés laissaient approcher à dessein le jeune chef, afin de l'accabler sous leur nombre.

Et ils criaient :

— Reviens, Odolin, reviens! tu as assez fait pour ta gloire!

Leurs clameurs arrivaient comme un murmure.

Au moment où Odolin, qui montait toujours, passait devant la plus haute fenêtre de la tour, il vit une forme blanche, dans les demi-ténèbres de l'intérieur. Un faible cri, un cri de femme vint frapper ses oreilles; puis la forme disparut.

Il n'aurait point eu d'ailleurs le temps de suivre ses mouvements ou de chercher à la reconnaître, car il atteignait les derniers degrés de l'échelle, et l'évêque Gozlin, qui s'était ménagé pour cet instant, se penchait déjà au-dessus du parapet, brandissant à deux mains un énorme maillet.

— Je t'ai laissé arriver jusqu'ici, beau seigneur, dit-il, pour que le saut soit plus digne de toi !

Son maillet siffla dans l'air, et les deux appuis de l'échelle furent brisée comme deux brins de paille.

Mais Odolin ne tomba pas.

Il prit entre ses dents la chaîne de son casse-tête, afin d'avoir le bras droit libre, car son bras gauche semblait rivé à son flanc sous les plis de son manteau. Au moment où l'échelle broyée manquait sous ses pieds, sa main droite s'accrocha aux saillies du parapet.

En bas, les gardes, sur la flotte, les deux rois et l'armée retenaient leur souffle. Un silence de mort enveloppait la scène, car il semblait désormais impossible qu'Odolin sortît vivant de cette épreuve.

L'évêque Gozlin relevait son maillet.

Il n'eut pas le temps de le laisser retomber cette fois. Le bras du jeune chef se roidit. Son pied toucha la saillie à son tour, et l'acier de son casque vint heurter à l'improviste la poitrine de l'évêque qui recula.

Le temps pour la nuée qui passe d'allumer et d'éteindre un éclair, Odolin, qui avait maintenant le sol ferme sous les pieds, fit jouer son casse-tête. Le comte Eudes et l'abbé Ebbon roulèrent, assommés, sur la plate-forme. Un cercle se fit autour d'Odolin.

C'était son bras droit seulement qui maniait la terrible massue. Le bras gauche, toujours caché, restait sous le manteau.

Un long cri d'admiration et de joie s'était élevé sur les vaisseaux normands. Les gardes d'Odolin avaient replanté des échelles et montaient à leur tour.

Mais la première surprise passait. L'évêque Gozlin, tenant à la main la terrible épée qui avait coupé les deux bras du vieux Hugues, ralliait déjà ses compagnons et criait: Sus! sus!

A ce moment, et comme il s'apprêtait à soutenir le combat, Odolin vit apparaître, derrière l'évêque, cette forme blanche qu'il avait entrevue en montant.

Cette fois, il la reconnut bien. C'était dame Aloïse. Hélas! si pâle et si changée! — mais toujours si belle!

La vue d'Aloïse sembla réveiller tout à coup en lui un souvenir oublié. Il se rappela soudain que ce n'était pas pour casser des têter de comtes ou des têtes d'abbés, qu'il avait accompli ce foudroyant fait d'armes.

Il jeta sa massue, et ouvrant vivement les plis de son manteau, il découvrit l'or et l'acier de sa splendide armure. Mais il découvrit encore autre chose, et Aloïse jeta vers le ciel un cri de joie folle en apercevant le petit Roland.

L'enfant se mit à sourire, en secouant ses grands cheveux affaissés par le poids du manteau.

Odolin l'avait apporté ainsi, et ses efforts surhumains

n'avaient même pas blessé Roland qui tendait ses bras à sa mère.

C'était pour cela qu'Odolin avait mis si longtemps à gravir les degrés de l'échelle. Il était un peu dans la position que le brave évêque Gozlin avait prise dans son deuxième combat contre le Normand : il avait un bras garrotté. En outre, il ne craignait rien pour lui-même, il se sentait pris de frissons inconnus, dès qu'il songeait à l'enfant.

Si une flèche, perçant le manteau, eût trouvé ce pauvre petit cœur ! Si une pierre eût écrasé cette chère tête blonde sur la poitrine même d'Odolin !

Tout lecteur de bonne foi, conviendra que bien rarement, à un assaut, on se trouve dans une situation aussi délicate. En conséquence, nous osons compter sur l'indulgence éclairée du public, pour le cas où l'on trouverait qu'Odolin le Rameur n'opéra pas son escalade assez gaillardement.

— Mon fils ! mon fils ! disait Aloïse ivre de joie.

Odolin leva l'enfant au-dessus de sa tête, et s'écria, d'une voix qui retentit jusqu'aux vaisseaux :

— Pour Aloïse !

— Ah ! dit Gozlin l'évêque, qui se souvenait du toast, — c'était celle-là.

— Merci !... murmura la jeune mère en recevant son fils dans ses bras.

— Sus ! sus ! cria Gozlin.

Odolin ramassa son casse-tête, le fit tourner deux fois et le lança dans la poitrine de l'évêque qui roula auprès du comte Eudes et de l'abbé Ebbon, son neveu.

Puis, comme il restait sans armes et que les ennemis le pressaient de toutes parts, se rejetant en arrière d'un bond prodigieux, il franchit le parapet, traversa l'espace, et s'en alla tomber tout armé dans le fleuve.

XVI

La tour de Bois n'était plus vierge. Un pied normand en avait touché les créneaux.

Croyez bien cependant que Gozlin, Ebbon et Eudes étaient en trop bonnes étoffes de comte, d'abbé et d'évêque, pour ne point se relever de leur chute. Seulement, ils se relevèrent meurtris et de méchante humeur.

On parla un peu de brûler vive dame Aloïse, pour ses accointances avec les païens.

En bonne conscience, il n'est pas prudent d'avoir dans une place assiégée une jolie femme qui provoque des visites comme celle d'Odolin le Rameur.

Heureusement, le frère Donat parvint jusqu'à l'évêque. L'évêque aimait assez les histoires surprenantes. Le frère Donat lui conta peut-être celle d'Aloïse, et l'évêque, qui était vraiment un vaillant cœur, prit sous sa protection Aloïse et le petit Roland.

On dit même qu'il défendit à Gavaud de la battre.

Ceci n'était pas inutile. Gavaud avait regardé la venue d'Odolin comme la plus cruelle de toutes les insultes. Tout le monde cette fois avait pu voir cette odieuse ressem-

blance qui existait entre le fils de Gavaud et le jeune chef normand.

Quand ce pauvre Gavaud passait, les mauvais plaisants répétaient entre haut et bas :

— Pour Aloïse!

Gavaud enrageait. Nous n'osons pas dire qu'il n'y avait pas de quoi. Seulement, la pauvre Aloïse n'y pouvait mais.

A moins que quelque rigoriste, et nous concevons encore cela, ne s'avise de dire qu'une honnête fiancée ne fait jamais de rêves comme le fameux rêve de dame Aloïse.

Mais, à cette observation honorable et raisonnable, nous répondrons que les Walkyries, servantes d'Odin, y étaient bien un peu pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, Gavaud passait à l'état de tigre larmoyant, qui est la plus féroce espèce de tigre.

Pour comble, depuis tous ces événements, il était dix fois plus amoureux de sa femme.

Frère Donat avait toutes les peines du monde à le calmer. Il lui fabriquait des flèches enchantées ; il prononçait des paroles savantes sur son arbalète. Cela ne suffisait plus. — Gavaud regardait parfois le petit Roland d'un air qui ne voulait rien dire de bon.

Quant à dame Aloïse, elle avait retrouvé ses beaux sourires. Son enfant ne la quittait plus. Et son enfant, hélas! lui parlait du bel Odolin, fils du roi!...

L'évêque, le comte et l'abbé portaient tous les trois de trop profondes marques de la vigueur du jeune chef pour oublier jamais sa visite. Ils ne lui gardaient pas précisé-

ment rancune, car un horion de plus ou de moins ne tire pas à conséquence, mais l'idée que ce Normand avait escaladé tout seul la Tour de Bois les humiliait.

La Tour-Pucelle, comme on l'appelait, ne méritait plus son nom.

— Mes sires, dit un soir l'évêque Gozlin, — j'ai fait dessein de provoquer en combat singulier ce langoureux et taciturne héros... que vous en semble?

— J'ai eu eu la même idée, répliqua l'abbé Ebbon.

— Moi aussi, appuya le comte; — et comme après tout je suis votre suzerain, mes sires, je vous prie de ne point me contester cet honneur.

Gozlin fit la grimace. Ebbon prit un visage chagrin.

— Les priviléges de l'Église... dirent-ils tous deux à la fois.

— Quant à vous, mon neveu, ajouta Gozlin, — j'espère que vous cédérez le pas à votre évêque!

— Mon oncle, répliqua Ebbon, — l'abbaye de Saint-Germain est franche de tout hommage, et je soutiens...

Le comte, qui d'abord avait froncé le sourcil, éclata de rire. — L'évêque et l'abbé l'imitèrent au bout de trois secondes.

— Allons, dit Eudes en comptant sur ses doigts, — conflit entre moi et vous deux, cela fait un; conflit entre chacun de vous et moi, cela fait trois; conflit entre vous deux, cela fait quatre... Il y a là de quoi ruiner Paris huit fois, mes sires... Sommes-nous des fous?

L'évêque lui tendit une de ses mains et tendit l'autre à son neveu.

— Qui peut se flatter d'être sage? murmura-t-il un peu confus; sire comte, je vous cède le pas.

— Moi, je le cède à vous deux, dit Ebbon.

— Et moi, je dis: Partageons ! s'écria le comte gaiement

— Nous ne pouvons pas le combattre tous les trois...

— Donnons-lui à choisir.

— Bien trouvé ! sire comte, bien trouvé !

— Faisons mieux: pour réchauffer le cœur de nos compagnons, n'excluons personne... nous sommes toujours bien sûrs que le Normand choisira l'un de nous trois!

— Sans doute, dirent l'évêque et l'abbé, que l'excès de modestie ne gênait guères.

— Envoyons-lui, ajouta le comte de Paris, un héraut qui l'appelle au nom de toute l'armée et qui lui laisse le choix entre tous les hommes d'armes, depuis vous ou moi, mes sires, jusqu'au pauvre Gavaud, gardien de la Tour de Bois.

— Soit, répliqua Gozlin, — et qui sait s'il ne choisira pas Gavaud?...

— Pour Aloïse?... interrompit Ebbon en riant.

Une fois rentré dans sa tente, Odolin n'en était plus sorti. Après le brillant fait d'armes qu'il avait accompli en face de tous, les deux rois et l'armée avaient espéré que le charme était rompu et que le jeune chef ne laisserait plus reposer son glaive.

Il n'en fut rien. Odolin se replongea comme à plaisir dans la solitude et dans l'inaction. Naguère, seulement, sa solitude était doucement animée par la présence de l'enfant chéri. Maintenant, Odolin était morne et triste.

Il ne voulait voir que Godelle, parce que Godelle lui parlait d'Aloïse et de Roland.

— Vous ne savez pas, monseigneur, lui dit un jour Godelle, — vous ne savez pas la grande nouvelle qui arrive de la ville?

Odolin ne voulait même pas savoir la grande nouvelle.

— Aloïse... murmura-t-il, — est-elle heureuse à présent ?

— Oh! bien heureuse ! et bien reconnaissante, allez!... Mais laissez-moi vous dire...

— Et Roland ?

— Roland aime sa mère et pense à vous... Mais que je vous dise, mon seigneur...

— Comme elle était pâle! interrompit encore Odolin,— comme ses joues étaient amaigries quand je l'ai vue sur cette plate-forme!

– C'est qu'elle avait bien souffert, monseigneur, et bien pleuré... Maintenant qu'elle ne pleure plus, ses belles couleurs reviennent:..

— Si elle ne pleure plus, murmura le jeune chef — c'est qu'elle m'a oublié.

— Vous oublier ! s'écria Godelle ; — oh! si ce Gavaud n'était pas son mari!... Mais si j'aimais une femme, moi, et que je fusse guerrier, cette femme ne serait pas longtemps à être libre.

Godelle avait, vous le voyez, des *idées pratiques*, comme on dit en style parlementaire,

Odolin eut un hautain sourire.

— Ce n'est pas tout cela! reprit Godelle avec volubilité, bien résolue qu'elle était à ne pas se laisser interrompre ;

— les chefs des Parisiens vont vous provoquer au combat.

— Ah!... fit Odolin avec fatigue.

— Au combat mortel et sans merci!

Odolin bâilla et ne daigna même pas répondre.

Il se fit justement à cet instant un grand bruit sur le pont de son vaisseau.

— Seigneur, lui dit un garde en entrant, — c'est un héraut du comte de Paris qui apporte un cartel.

— Donne-lui à boire et à manger amplement, Harold... et dis-moi, n'y a-t-il pas un âne sur le vaisseau?

— Oui, mon seigneur.

— Eh bien, Harold, attache le cartel à la queue de l'âne.

Le garde sortit.

Presque aussitôt après, il rentra.

— Encore! s'écria Odolin en fronçant le sourcil.

— Monseigneur, dit Harold, — le héraut n'a voulu ni manger, ni boire... Il a seulement insisté pour que je vinsse vous dire qu'il s'appelle Gavaud, poissonnier fieffé du comte Eudes.

Odolin changea de visage.

— Qu'il entre, dit-il après un silence.

Il fit signe à Godelle de se retirer.

Presque aussitôt après, Gavaud franchit le seuil de la tente.

C'était un beau et fort soldat, bien qu'il ne pût être comparé au jeune chef. La passion qui était en lui mettait à son front une sorte de noblesse.

Il s'avança vers Odolin et déplia son cartel.

— Homme, lui dit ce dernier, je t'ai reçu pour toi, non pour ceux qui t'envoient... Parle tes propres pensées et ne me lis pas leurs rodomontades vaines!

— Je m'acquitterai de mon message, s'il vous plaît, seigneur, répondit Gavaud avec fermeté, — parce que c'est mon devoir ... Après quoi je vous dirai en effet quelque chose qui nous regarde tous les deux.

— Fais donc comme tu l'entendras, dit Odolin.

Gavaud éleva son cartel à la pointe de son épée, au nom de haut et puissant seigneur Eudes, comte de Paris. Odolin prit le parchemin et le jeta loin de lui.

— Ceci n'est point par mépris, mon compagnon, prononça-t-il avec une certaine douceur dans la voix; tu leur diras que je ne sais pas lire.

Le comte Eudes aurait probablement pu lui rendre la pareille. Gavaud reprit :

— Odolin, fils de Siegfried, roi, Eudes, mon seigneur, comte de Paris et de France, t'ajourne et appelle au combat singulier, soit à cheval, avec la lance et la hache, soi à pied avec le glaive, la masse ou toute autre arme usitée entre chevaliers... Et comme mon dit seigneur ne veut te laisser aucun motif de refus, il te donne à choisir entre lui et ses pairs : l'évêque Gozlin; Ebbon, abbé de Saint-Germain; Thierry, comte d'Évreux; le seigneur de Beauvais; Lothaire, abbé de Corbie; Lutward de Verdun, et généralement tous les chevaliers armés pour la défense de Paris... En foi de quoi, moi, Gavaud, homme d'armes et capitaine gardien de la Tour de Bois, je t'ai signifié, à toi parlant, ce cartel de mon dit seigneur... Dis que tu n'en ignores.

— Je n'en ignore, répondit complaisamment le jeune chef.

Puis il ajouta en baissant la voix :

— Maintenant, que veux-tu pour toi, Gavaud, mon hôte d'une nuit?

— Je veux que tu acceptes le défi du seigneur comte.

— A cela ne tienne, répliqua Odolin en souriant, — j'accepte le défi... Est-ce tout ce que tu veux?

— Non... je veux que tu choisisses ton adversaire, dans ce combat mortel, en dehors de ceux que le comte Eudes offre à ton élection... Il ne te propose que des chevaliers, et je ne suis pas chevalier, mon sire!

Odolin secoua la tête lentement et d'un air triste. Puis ses grands yeux bleus se baissèrent.

— Tu ne crois donc pas en ta femme? murmura-t-il.

— Je n'y crois plus, et je te défends de prononcer son nom!

Odolin ne s'irrita point.

— Et tu veux te venger de moi? reprit-il.

— Je le veux! répondit Gavaud qui le dévorait du regard.

Odolin appuya sa tête sur sa main. — Quand il se redressa, il y avait dans ses yeux une si royale fierté, que Gavaud baissa le front à son tour.

— Va-t'en, dit le jeune chef, — que ferais-je de ta vie?

— Tu me refuses!... s'écria Gavaud.

— Vassal, mon épée n'est pas un couperet!

Gavaud écumait de rage.

— Ah! tu ne daignes pas, mon sire! prononça-t-il entre ses dents serrées; — tu es trop et je suis trop peu, n'est-ce pas!... Mais tu sais bien pourtant que tu m'as volé mon honneur et mon bonheur... mais tu sais bien que

mon fils a ton visage, et que ma femme murmure ton nom dans son sommeil...

— Dis-tu vrai?... s'écria Odolin dont les yeux brillèrent.

— Mon sire, en venant dans ma maison porter le malheur et l'opprobre, si tu ne m'as pas élevé jusqu'à toi, tu t'es du moins rabaissé jusqu'à moi... Et puisque tu me dis : Va-t'en, quand je te demande justice par le glaive, Odolin, fils de roi, je prends la justice du poignard!

Ce disant, Gavaud, qui avait glissé sa main sous les plis de sa livrée de héraut, brandit tout à coup une courte dague et se rua sur le jeune chef sans défiance. Il le frappa de toute sa force en pleine poitrine.

Mais la dague, au lieu de pénétrer dans la chair, se brisa au ras du manche. Et Gavaud laissa retomber ses deux bras le long de ses flancs, bien certain que son arme avait rencontré un talisman.

Dieu sait pourtant que le bon frère Donat avait prononcé sur cette arme des paroles bien savantes!

Le talisman qui avait arrêté la dague, le talisman qui avait préservé Odolin, c'était la première pièce d'or qu'il avait donnée jadis au petit Roland, cette pièce d'or que dame Aloïse avait voulu jeter dans le fleuve, et que Gavaud lui-même avait rapportée.

En se séparant de l'enfant, Odolin avait gardé ce souvenir; il portait cette pièce d'or suspendue à son col, sous ses vêtements.

Les gardes d'Odolin se précipitèrent dans la tente, et Gavaud, terrassé, attendit la mort.

— Vassal, dit le jeune chef dont le beau visage ne trahissait aucune émotion, — je n'ai rien fait pour t'élever jusqu'à moi ou pour m'abaisser jusqu'à toi... Mais le Hasard est en tout ceci, et j'adore le Hasard, dieu plus puissant qu'Odin lui-même... L'homme qui se venge est dans son droit : je ne t'en veux point... Retire-toi et va dire à ton maître que j'accepte le combat contre toi.

— Contre moi !... balbutia Gavaud qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Contre toi, d'abord, poursuivit Odolin, — ensuite contre tous les chevaliers de l'armée de Paris, depuis le pauvre Lutward de Verdun, jusqu'au comte Eudes lui-même, en passant par Ebbon et par Gozlin, l'évêque.

Gavaud resta un instant comme interdit.

— Mon sire, murmura-t-il ensuite en se relevant, — tu as un cœur de roi... Merci.

XVII

Quand Gavaud revint dire à son seigneur que le fils du roi Siegfried le choisissait, lui Gavaud, pour adversaire, le comte n'en voulut point croire ses oreilles. L'évêque Gozlin, l'abbé Ebbon et tous les autres chefs de l'armée de Paris, convoqués pour recevoir cette réponse extraordinaire, en conclurent à l'unanimité que le héros normand était fou.

Puis on chercha naturellement le motif de ce choix étrange. A la question ainsi posée, la réponse unanime fut : Pour Aloïse !

Et le nom du pauvre Gavaud devint tout à fait synonyme de ce substantif masculin, admis par l'académie, mais repoussé par l'usage, et qui signifie un mari persécuté.

Pour trouver une comparaison dans le métier même de ce poissonnier malheureux, nous dirons qu'il était dans la position fâcheuse d'une truite qui a mordu l'hameçon. La blessure est d'abord bien légère, mais la truite imprudente se démène, soubresaute, fait le diable à ce point que le dard recourbé lui entre tout à fait dans la chair.

Et c'est une truite perdue !

De même, le triste Gavaud, à chaque effort qu'il faisait pour venger son honneur, demeurait de plus en plus atteint et convaincu d'accidents conjugaux.

A Paris, on n'eut jamais de pitié pour ce genre d'infortune. Aloïse était belle. On se dit : Odolin aurait pu choisir une plus noble, mais non point une plus jolie.

Nous ne surprendrons personne en ajoutant qu'il n'y eut pas une âme dans toute la bonne ville de Paris pour se reporter à la vie passée d'Aloïse, si pure et si sainte, pas une âme pour douter de cette accusation qui écrasait une femme et son enfant.

Une femme qui se meurt sous l'amer fardeau de la calomnie, mon Dieu ! Paris, patrie du vaudeville et de la chanson, a toujours trouvé cela très-divertissant.

A moins que la femme ne soit décidément une audacieuse coquine, auquel cas Paris dispose en sa faveur

d'une de ces larmes qu'il verse à torrents, le dimanche, sur le vilain velours de ses théâtres.

En somme, il fallait se conformer à la fantaisie d'Odolin le Rameur. Le cartel proposé était accepté bien et dûment. Il ne restait plus qu'à préparer la lice.

Du reste, les chevaliers pensaient : Odolin ne fera de ce pauvre Gavaud qu'une seule bouchée. Notre tour viendra tout de même.

Ceci, nous en convenons, était plus que vraisemblable. L'homme qui avait terrassé sur la plate-forme Gozlin, Ebbon et Eudes ne pouvait pas s'arrêter bien longtemps avec le pauvre Gavaud.

A l'effet d'aplanir et régler le champ clos, une trêve de trois jours fut conclue entre les deux armées. Siegfried et Godefroy furent juges du camp pour les Normands; pour les Parisiens, ce furent Thierry d'Évreux et Thibaut de Beauvais.

La lice fut tracée dans la grande prairie qui allait de Saint-Germain d'Auxerre au Châtelet. On fit les estrades sur le bord de l'eau.

Le mardi, 24 juillet 883, les portes de la ville s'ouvrirent, et les Parisiens, enfermés depuis deux longs mois dans leurs murailles, purent humer un peu le bon air du dehors. Dès le matin, les abords de la lice furent envahis par une foule serrée. Il n'y eut pas trop de horions échangés entre les sans-gêne des deux nations. C'était jour de spectacle : on était de belle humeur.

Les dames se placèrent en grand apparat sur les gra-

dins d'honneur. Il y avait peu de Normandes, et les Parisiennes n'eurent pas de peine à éclipser totalement ces provinciales par l'éclat de leurs toilettes. Plus de cent chevaliers normands tombèrent amoureux en cette occasion mémorable.

Le combat devait avoir lieu à pied et par le glaive, parce que Gavaud n'était point chevalier.

Quand les deux champions entrèrent, escortés de leurs parrains, il y eut un long murmure. Gavaud eut peu de succès; mais les Parisiennes envoyèrent au blond Odolin des fleurs avec des baisers. Chacune d'elles eût voulu être Aloïse.

Et pouvait-on comprendre cette passion d'un fils de roi si beau pour une simple vassale !

C'était un spectacle étrange que de voir cette plaine encombrée entre la ville déserte et les vaisseaux abandonnés. A peine découvrait-on quelques rares sentinelles sur les murailles, et pas un soldat ne se montrait sur la plate-forme de la Tour de Bois, d'ordinaire si bien gardée.

Au moment où l'horloge de Saint-Germain l'Auxerrois sonnait midi, les juges du camp donnèrent le signal.

Odolin et Gavaud se placèrent en face l'un de l'autre, armés du glaive et de la dague, ayant en outre la hache d'armes au croc et le bouclier.

Aussitôt que les juges eurent levé le bâton, Gavaud, qui était pâle de colère, s'élança sur le jeune chef et lui porta un terrible coup d'épée. Odolin para et ne riposta

point. Gavaud redoubla, cherchant un passage pour sa lame, et trouvant toujours au-devant de ses coups le glaive d'Odolin, qui ne daignait même pas se servir de son bouclier.

La lutte parut dès l'abord si complétement inégale que la conduite d'Odolin sembla un jeu cruel et inutile.

— Frappez, seigneur! dit le comte Eudes; — vous trouverez derrière celui-ci de plus dignes adversaires.

— Gavaud... murmura Odolin, — retire-toi... tu vois bien que je ne pourrai pas t'épargner jusqu'au bout

— Tu me tueras donc, Normand! répliqua le poissonnier, — ce sera ton châtiment!

Et il faisait des efforts inouis, mais toujours inutiles.

On glosait sur les estrades.

On disait que le jeune chef s'était préparé à loisir ce triomphe sans gloire. C'était lui-même qui, repoussant les chevaliers, avait choisi Gavaud pour adversaire.

Les mots de lâche et de fanfaron couraient dans les rangs des Parisiens.

Lâche! Odolin le Rameur!

— Gavaud! Gavaud!... murmurait Odolin, — retire-toi!

Le sang s'échauffait dans ses veines et l'enivrement de la lutte commençait à le prendre.

Gavaud frappait comme un fou, de taille, de pointe; au bout de quelques minutes, il jeta son épée pour prendre sa hache.

Godelle, qui était parmi les Normands, s'agitait; les paroles voulaient jaillir de sa poitrine.

— Mon sire! s'écria-t-elle enfin, il a essayé de la tuer!...

Odolin tressaillit.

— Est-ce vrai, cela ? prononça-t-il à voix basse.

— C'est vrai, Normand, répliqua Gavaud, livide de lassitude et de fureur, — et si tu ne me frappes pas, je la frapperai...

Odolin fit un geste d'horreur.

— Elle et l'enfant ! ajouta Gavaud en précipitant ses coups.

Odolin recula d'un pas et leva sa hache.

Un long murmure alla de bouche en bouche tout autour des gradins.

Mais au moment où Odolin allait frapper à son tour et frapper une seule fois, suivant toute apparence, son regard se porta par hasard vers la Tour de Bois qui était là tout près, de l'autre côté de la Seine.

Il vit, sur la plate-forme, cette blanche vision que son cœur connaissait.

Aloïse était là, tenant son enfant dans ses bras.

Elle tendit l'enfant vers lui, comme pour l'implorer, et se mit à genoux. Odolin crut entendre sa douce voix qui traversait l'espace et qui murmurait :

— Pitié pour le père de Roland !

Alors, au lieu de frapper, Odolin écarta sa hache et découvrit sa poitrine. Gavaud se rua comme un tigre. Sa hache fendit la cuirasse du jeune héros, dont le sang rougit aussitôt l'herbe desséchée.

Odolin joignit ses mains, envoya un baiser vers la Tour et tomba.

— Pour Aloïse !

Les gardes se précipitèrent dans la lice, pendant que la foule emplissait l'air de ses clameurs. Tandis que les soldats emportaient leur jeune chef mourant, on le vit encore désigner la Tour de sa main défaillante, et ses lèvres prononcèrent quelques paroles suprêmes.

On entendit ses gardes qui répondaient :

— Nous le jurons !

Sur la plate-forme de la Tour, Aloïse gisait inanimée.

XVIII

Le soir de ce jour, dans une des salles de la Tour de Bois, Gavaud, muet et sombre, était assis au chevet de sa femme. Sa femme souffrait son agonie.

Sur ce lit de douleur elle était belle encore, et son visage serein gardait comme un sourire céleste.

— Mon mari, disait-elle, — à l'heure dernière on ne ment point, — écoute-moi et crois-moi... Je n'ai jamais fait de mal... l'enfant est le tien... qu'il soit heureux sur la terre et dans le ciel !

Une larme tremblait aux cils de Gavaud.

— Mon mari, reprit dame Aloïse, j'ai vécu bien malheureuse, mais Dieu a pitié de moi enfin, et sa colère est apaisée puisqu'il permet que je meure... Il me semble que j'avais deux cœurs...

Le dernier râle commençait à soulever sa poitrine.

— Adieu, mon mari, dit-elle encore ; — c'est moi qui l'ai tué... Il fallait bien que ce crime, qui n'est pas le nôtre, fût expié... Il est mort et je meurs... Adieu !

Gavaud la prit dans ses bras en sanglotant. Elle n'était plus.

Maintenant, voici ce qui advint du petit Roland, le héros historique de ce récit.

Plus d'une année après les événements que nous avons racontés, vers la fin du siége de Paris, alors que le vaillant évêque Gozlin était mort déjà, la Tour de Bois fut incendiée par les Normands.

Gavaud avait pénétré dant la Tour en flammes, afin de sauver Roland qu'il avait laissé dans son berceau. Il trouva la chambre pleine. Tout ce qui restait des gardes d'Odolin était là.

— Que voulez-vous faire de ce pauvre enfant? demanda Gavaud.

— Nous voulons en faire un roi, répondirent les gardes.

Prières et menaces, tout fut inutile. Les gardes emportèrent le petit Roland en disant :

— Tel fut le dernier vœu d'Odolin le Rameur !

Dès qu'ils eurent l'enfant en leur possession, ils quittèrent le siége et s'embarquèrent pour le Nord. Gavaud n'entendit plus parler de son fils.

L'enfant, arrivé à l'âge d'homme, fut proclamé roi et repassa la mer à la tête d'une innombrable armée.

La chronique de Gueswyl donne cette origine romanesque au chef Harroul, Rollon ou *Rollan*, qui fut le premier duc régnant des Normands en Neustrie. Cette légende bizarre ne dément du reste en aucune façon l'histoire, puisque le jeune Rollan ou Roland de Gueswyl aurait été élevé

dans le nord par les anciens compagnons de son père.

Seulement, si ce chef terrible avait réellement du sang français dans les veines, on peut dire qu'il traita rudement sa patrie.

Quant au siége de Paris, on sait quelle en fut la fin.

C'est la fin de tous les procès engagés contre les Normands : on plaide, on s'efforce, on sue et l'on paye, non pas une fois, mais dix fois.

Après deux années d'une défense héroïque, l'empereur Charles *accourut* avec une magnifique armée. Les Normands, harassés et découragés, étaient tout disposés à s'enfuir au premier choc. Mais l'excellent empereur Charles les pria d'accepter quatre cent mille marcs d'argent.

Dans l'origine, ils n'en avaient demandé que quarante mille.

Ayant ainsi montré ce qu'il savait faire, l'empereur Charles se rendit au sommet de Montmartre et se fit proclamer le vainqueur des vainqueurs.

Ce digne monarque ne l'avait pas volé.

Les Normands touchèrent l'argent, transportèrent leurs barques à dos d'hommes au delà de Paris et s'en allèrent piller la Champagne, à la barbe de l'empereur Charles, qui l'alla dire à Rome.

FIN D'ODOLIN LE RAMEUR

LE

PALAIS DES THERMES

I

C'était vers la fin de l'hiver, en l'an 360 de notre ère.

Le soleil était couché depuis deux heures, et l'on voyait des lumières s'agiter en tous sens dans le camp gallo-romain qui touchait au palais des Thermes.

Ce palais, bâti selon les opinions les plus raisonnables, par l'empereur Constance Chlore, père de Constantin, occupait une immense étendue de terrain entre la Seine et le Luxembourg moderne, sur le revers de la colline lucotitienne.

Le camp était situé sur l'emplacement tenu de nos jours par la place Saint-Michel et les rues qui s'y croisent.

Il y avait en ce moment peu de Romains et beaucoup de Gaulois dans l'armée du césar Julien. Son beau-frère, l'empereur Constance, second fils de Constantin, faisait la guerre en Orient et avait besoin de toutes les légions du

centre. — Il avait même besoin des légions gauloises, comme nous le verrons plus tard.

Tous les peuples de la Gaule conquise se mêlaient sous les tentes. On voyait là les Bituriges, naïfs comme sont restés en tous temps les naturels du Berry, les Lémonices du Limousin, les Vélaunes, les Gabaliens du Gévaudan, les Ruténiens, les Cadurciens, — les Sanctons des bords de la Garonne, qui avaient prêté leurs vaisseaux à Jules César, pour faire la guerre aux vaillants peuples de l'Armorique, — les Vibisques du Médoc, les Nitiobriges de l'Agénois, les Pétrocoriens du Périgord et les Agésinates d'Angoulême, — les *neuf peuples* du cercle de Béarn, nommé la Novempopulanie, — les Belges fidèles, quoique Germains d'origine : Vangions, Némètes, Triboces, Leuces, Viroduniens et Trévires, Ubiens de la seconde Belgique, Éburons, Norins, Atrébates, etc.

On y voyait les Éduens de la Lyonnaise, les Ségusiens et les Mandubiens, — les Véliocasses de Rouen, déjà marchands et menteurs déjà : Normands; les Éburovices d'Évreux, les Lexoviens de Lisieux;

Les Turones de Tours, les Cénomans du Maine, — puis les peuples de la petite Bretagne : Curiosolites, Occismiens, Rhédons et Vénètes;

Enfin, les Gaulois du midi, les Narbonnais, les restes des Allobroges, les Commones, les Helviens, — les Tectosages de Toulouse, les Albiciens d'Aix, les Ébroduniens d'Embrun, et d'autres qu'il faudrait de longues pages pour dénombrer.

Les cinq grandes divisions du camp étaient : les Romains, les Hérules, les Bataves, les Celtes et les Pétulants.

Autour de l'enceinte, dans sa partie opposée au palais des Thermes, c'est-à-dire du côté du midi et de l'ouest, une sorte de ville s'était élevee. Des tentes, des baraques, des maisons en torchis ou en branchages tressés, abritaient les familles des soldats; car les troupes gallo-romaines marchaient avec leurs familles, tout comme les hordes barbares des Alamans et des Germains, qui leur faisaient une guerre si cruelle.

Entre cette cité improvisée, qui débordait le camp et la rive gauche du fleuve, il n'y avait rien que des sépultures et des guérèts confinant aux murs du jardin de César.

A l'opposé, jusqu'au versant méridional du mont Cétard, les Arènes, autre dépendance du palais, s'étendaient, closes de murailles et environnées de gradins.

Quant au Paris gaulois, quant à Lutèce, la ville proprement dite, elle était toujours enserrée dans les limites de sa petite île, trop grande encore pour les rares cabanes qui la parsemaient.

Il y avait pourtant un palais romain à la place de la forteresse de troncs d'arbres. C'était là qu'habitait le préfet du prétoire.

Du côté du nord, le jardin des Thermes n'avait point de clôture. Le bras de la Seine seul séparait le palais des habitations parisiennes.

On pouvait remarquer dans le camp une animation inaccoutumée. Dans l'après-midi, les Bataves et les Hérules étaient revenus du pays de Vannes, où ils avaient fait la guerre, et ils rapportaient d'étranges nouvelles.

L'empereur Constance, du fond de sa cour de Milan, foyer de l'hérésie arienne, prétendait précipiter la Gaule sur l'Orient et envoyer les légions de Julien contre les Perses.

Il s'ennuyait, cet empereur, des défaites répétées de ses légions italiennes, grecques, carthaginoises, macédoniennes; il voulait mettre d'un même coup les Perses à la raison et le césar Julien dans l'impossibilité de remporter de ces grandes victoires qui le faisaient mourir de jalousie, lui, l'empereur Constance.

Car Julien, tout rhéteur qu'il était, tout empoisonné de lettres grecques et de mystères égyptiens, avait de belles qualités militaires. Sa guerre contre les rois germains n'était qu'une suite de triomphes achetés chèrement et de batailles vaillamment gagnées.

Constance, l'empereur, n'aimait pas, de sa personne, ces sortes de jeux. Il préférait persécuter les évêques catholiques et forcer les officiers de son palais à déclarer que Jésus-Christ n'était pas Dieu,

Mais bien l'émanation de Dieu.

Quand il avait contraint une douzaine de pauvres diables à renier le mystère de la Trinité, il était bien aise, l'empereur Constance, — et il assassinait quelqu'un de ses neveux pour passer le reste de sa soirée.

C'était un hérétique d'agréables mœurs. La preuve, c'est que, quand les parents lui manquaient, il étranglait des gens qui n'étaient même pas de sa famille.

Les mœurs du temps se prêtaient à ces délassements. Le grand Constantin avait achevé son règne dans une mare de fange ensanglantée.

Mais le christianisme, vainqueur des hérésies folles et des empereurs misérables, s'élançait d'un mouvement si beau vers la domination universelle, qu'on pouvait regarder ces tragédies comme la suprême convulsion d'une société morte dans son infamie. C'était l'alliance adultère des mœurs païennes et d'un semblant de foi viciée.

La vraie foi grandissait. La croix brillait au labarum. Encore quelques jours, et le baptême allait purifier le monde.

Les deux tiers de l'empire étaient chrétiens. Les hérésies elles-mêmes prouvaient la force de la religion nouvelle, qui soutenait à la fois, victorieuse, le choc du paganisme en fureur et l'attaque perfide de ses propres enfants révoltés.

Les soldats gallo-romains, à qui le césar avait fait faire, ce soir même, une distribution extraordinaire de vivres et de vin, ne causaient point doctrine, assurément; mais ils faisaient de la politique à leur manière.

Et il n'était pas très-difficile de voir que cette politique ne sortait pas tout armée de leur cerveau épais. Quelqu'un avait dû en suggérer la première idée. — Peut-être que le césar avait fait distribuer avec les vivres et le vin un petit peu de politique.

Vous savez que c'est assez l'usage chez les césars de tous les temps.

Jamais ils ne sont d'humeur à perdre leurs frais.

On avait vu dans l'après-midi quelques-uns de ces hommes étranges que Julien traînait partout à sa suite, des caricatures d'anciens sages, des hommes à barbes piquantes et à besaces sales, parcourir le camp, serrer la

main du soldat, et réciter même quelques rhapsodies, pour l'agrément des Gauloises qui aimaient la poésie épique.

Les nouveaux arrivants avaient rencontré bon nombre de ces philosophes de carnaval qui avaient engagé l'entretien avec les décurions et même avec les soldats.

C'étaient eux qui avaient apporté, en fin de compte, ces nouvelles de Milan, où se tenait la cour de l'empereur Constance.

Longtemps après le coucher du soleil, il y avait encore des soldats autour des tables dressées sous les tentes. Les uns buvaient, les autres causaient. Quelques-uns s'entretenaient avec leurs femmes par-dessus les murs de l'enceinte.

D'ordinaire, la discipline était sévère dans le camp de Julien; mais ce soir-là, les tribuns et les manipulaires se relâchaient singulièrement.

Il y a comme cela des circonstances où les chefs intelligents savent doubler le prix de la piquette distribuée, en donnant largement le temps de la boire.

— Par Bacchus et sa femme! dit Léon le scutaire, dans un groupe de Celtes et de Pétulants qui avaient bu comme des soldats d'élite, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Bacchus n'est pas un dieu comme un autre... Par Bacchus et sa femme! si l'on m'envoie en Assyrie, en Hyrcanie, en Médie, ou en tout autre pays de scélérats mariés à des troupeaux de femmes qu'ils font garder par des eunuques, je m'en prends à Constance Auguste, et je vais brûler ses thermes de Milan!

— Bien parlé! s'écrièrent vingt voix.

Car le vin de César a cette qualité reconnue, d'exciter les soudards contre Auguste.

— L'empereur d'Italie, reprit Léon le scutaire, — n'est pas l'empereur des Gaules... Et comment diable voulez-vous que j'emmène ma femme au bout du monde, moi ?

— Ajoutez, dit un mendiant à besace et à barbe pointue, à qui le césar Julien serrait volontiers la main devant tout le monde (car ce gueux parlait grec et citait Zénon), — ajoutez que Constance Auguste a fait trancher la tête de Gallus, le frère de notre bien-aimé César !

Cela fit peu d'effet. Trancher la tête d'un homme, c'était la moindre des choses.

— Et ajoutez, reprit un décurion du nom de Turnion, — que ce Constance Auguste appelle notre général le *petit vainqueur* (Victorinus), sans doute pour rabaisser nos exploits, à nous autres, Romains de la Celtique.

Pour le coup, un grand murmure s'éleva.

Le décurion avait touché juste. Les légionnaires se sentaient attaqués dans la personne de leur chef. Tous les visages s'empourprèrent.

— Par Minerve ! s'écria Léon, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Minerve n'est pas une déesse comme une autre, puisqu'elle a inventé la friture à l'huile... Par Minerve ! ce Constance Auguste n'est qu'un méchant diacre arien !... Le *petit vainqueur*, comme il l'appelle, ne ferait de lui qu'une bouchée.

D'autres philosophes et d'autres soldats s'étaient rapprochés de cette table véritablement importante par la lucidité de ses discussions politiques.

— César est un grand esprit ! dit le péripatéticien Chrisidès.

— César est un grand cœur ! ajouta le stoïcien Carondas.

Euphorbe le cyrénaïque, Harmodius le platonicien, Agathon le cynique, Cléon le pythagoricien, Thalaris l'épicurien et les autres mendiants ornés de barbes pointues qui descendaient dans leurs besaces, firent chorus et entonnèrent l'antienne de César.

Car c'était César qui nourrissait leurs vices pédants et leur paresse effrontée.

— Je saurais bien, moi, reprit Turnion, le chef de décurie, — un moyen de faire rentrer les paroles dans la gorge de l'empereur de Milan !...

— Quel moyen ? quel moyen? s'écria-t-on de toutes parts.

— Et mon moyen, poursuivit Turnion au lieu de répondre, servirait encore par-dessus le marché à nous faire rester bien tranquillement dans les Gaules avec nos femmes et nos enfants.

Ceci touchait principalement les Gaulois de l'armée.

On entendit cent voix rudes qui criaient en chœur :

— Quel moyen ? quel moyen?

Il y avait foule maintenant autour de la table.

Turnion but un coup de ce bon vin qui sortait des pressoirs du mont Cétard et passa, en véritable amateur, sa langue sur ses lèvres.

Hélas ! notre mont Cétard, au lieu de raisins généreux, ne produit plus que du poussier de mottes et des pommes de terre frites.

Mais à sa base, les marchands de vins de Paris, connus par leur proverbiale loyauté, ont creusé des caves monumentales.

Et quand la police descend au fond de ces celliers su-

perbes, les ruisseaux des alentours se changent en source d'ambroisie.

Turnion, qui était amateur, après avoir bu cette ambroisie sincère de notre commerce honnête, n'eût point passé sa langue sur ses lèvres.

Mais la Halle aux vins n'existait pas dans le Paris du Bas-Empire.

La foule regardait Turnion qui en prenait à sonaise, sûr désormais de son effet.

Il avait échangé un regard avec les philosophes et quelques officiers subalternes disséminés parmi les soldats.

— Quel moyen ? quel moyen ? répétait la foule.

— Sans compter, poursuivit encore le décurion, que mon moyen procurerait à chaque soldat du camp de Lutèce quelque chose comme cinq ou six pièces d'or...

La foule ondula tout émue.

— Et pour le moins une livre d'argent ! acheva Turnion.

— Quel moyen ? quel moyen? hurla la cohue en fièvre.

Turnion se versa une rasade et répondit négligemment, tout en portant la coupe pleine à ses lèvres :

— Eh! pardieu mes enfants, ne valons-nous pas les prétoriens de Rome ou les ennuques de Constantinople ?... Sommes-nous plus petits garçons que les goupillonniers de Milan?... Ces gens-là font des empereurs... pourquoi resterions-nous en arrière?

Un moment de silence suivit ces paroles.

— Par Mercure! dit Léon le scutaire, — car je suis chrétien, mais Mercure n'est pas un dieu à la douzaine, puisqu'il préside au pillage régulier, — ton moyen mérite qu'on y réfléchisse, décurion...

— L'empire est entre les mains des vaillants légionnaires, insinua Chrisidès le péripatéticien

Le stoïcien, le cyrénaïque, le platonicien, le cynique, le pythagoricien, l'épicurien, auxquels s'étaient joints un homœomérien, disciple d'Anaxagore, deux rieurs atomophages, fils des œuvres de Démocrite, trois pleureurs, maigres partisans d'Héraclite, et plusieurs pyrrhoniens applaudirent à cette belle sentence.

Tous les historiens s'accordent à dire qu'ils n'étaient pas payés pour cela. Nous ne nous permettrons certainement pas de contrarier les historiens. Seulement, nous demanderons à quelle époque, en quel lieu, dans quelle circonstance les philosophes en haillons ou les philosophes bien couverts ont fait quelque chose gratis.

Nous promettons avec une grande solennité un lingot d'or de quatre cent mille francs, un service en vermeil de cinq cents louis, trois billets de concert et trente sous en argent monnayé à quiconque nous apportera un philosophe capable de ne pas vendre son âme au rabais.

Cependant les légionnaires s'agitaient confusément. Les Celtes aux longs cheveux, les Pétulants, dont le casque se terminait en fer de pique, se montraient les plus disposés à brusquer l'aventure.

Et vraiment ce n'était pas chose difficile que de porter les soldats de ce temps à improviser un Auguste.

Pour le prix d'une cinquantaine de nos charges de notaires, on se faisait maître du monde.

Tel de nos banquiers israélites aurait pu acheter quinze ou seize fois l'empire et garder encore de quoi soumissionner quelque bon petit aqueduc.

Une émotion sourde gagnait de proche en proche dans le camp. Les femmes entourant l'enceinte criaient et excitaient leurs maris.

Mille bras s'élevaient déjà et montraient les hautes et sombres murailles du palais des Thermes, derrière lesquelles était le César.

Un son de clairon retentit tout à coup devant le tabernacle de Libanius, maître de l'infanterie. — Du côté de la tente de Decentius, général de cavalerie, une fanfare répondit.

C'était le signal de la retraite.

Hérules et Bataves, Celtes et Pétulants hésitèrent.

— Jusques à quand enfin, disait déjà quelque coquin à besace, nourri de réminiscences ciceronnienes, — jusques à quand enfin, vous laisserez-vous conduire comme un troupeau d'esclaves !...

Il n'acheva pas, parce qu'un mouvement se fit dans la foule des légionnaires.

Des acclamations éclatèrent en même temps de toutes parts.

A la lueur des torches portées par les esclaves, deux beaux jeunes gens, sortant du prétoire, s'avançaient la tête nue et les bras entrelacés.

C'étaient le tribun des soldats Valentinien et le comte Maldio, maître de la cavalerie indigène.

L'un officier de fortune, fils d'un corroyeur de l'annonie, l'autre descendant des rois barbares.

Les cheveux noirs et courts de Valentinien se frisaient sur son front bombé où déjà les soucis du commandement avaient creusé des rides précoces. La chevelure blonde

du prince germain tombait en boucles gracieuses sur sa chlamyde d'azur.

Ils étaient jeunes tous deux, tous deux plus braves que des lions, tous deux adorés des soldats, savoir : Valentinien le tribun pour sa rigoureuse équité, le comte Maldio pour sa chevaleresque vaillance et sa générosité.

Quand ils approchèrent, fantassins et cavaliers, Hérules et Pétulants s'écartèrent avec un affectueux respect.

Les deux chefs s'arrêtèrent devant la table couverte de coupes humides encore.

— Amis, dit le beau Maldio, vous avez fêté comme il faut le vin de César !

— Il en reste encore assez, répliqua Léon, le scutaire, pour que vous buviez dans nos coupes à la santé de César.

Maldio garda son sourire, mais il devint un peu pâle.

Valentinien prit une coupe et l'emplit :

— A César ! dit-il de sa voix rude et retentissante, — puisse le Dieu des chrétiens lui donner une belle vie et une bonne mort.

Maldio et lui choquèrent leurs coupes, tandis que Maldio répétait :

— A César !

Les soldats applaudirent.

— Et maintenant, amis, reprit Valentinien, — l'heure du festin est passée... à vos tentes !

Le scutaire Léon ouvrait la bouche pour répondre et peut-être allait-il dire quelque chose du sujet de la récente conversation, mais Turnion lui serra le bras.

— Ils n'en sont pas !... murmura-t-il.

Le scutaire se tut.

Et comme les soldats se dispersaient pour regagner leurs quartiers, les hommes à besace, qui s'étaient cachés derrière eux à l'approche des deux jeunes chefs, se trouvèrent tout à coup en vue.

— Qu'est cela ? s'écria le tribun en fronçant le sourcil : — la loi militaire défend l'entrée du camp aux histrions et aux mendiants.

Péripatéticiens, stoïciens, sceptiques et autres n'ouvrirent pas la bouche.

Valentinien était connu pour ne pas aimer ces industriels à barbes sales.

— Tribun, dit le décurion avec respect ; ce sont des philosophes et César les protége.

— Que César leur ouvre donc son palais ! répliqua rudement Valentinien ; — César est notre maître et mon ami, mais la discipline militaire est le salut de l'empire.

— Hors d'ici ! s'écria-t-il en levant la javeline dorée et sans dard qu'il portait à la main.

Les philosophes épouvantés s'enfuirent comme une troupe d'oies.

Maldio se tenait les côtes en les voyant se pousser et tomber les uns sur les autres dans leur retraite précipitée.

Chrisidès eut cependant le temps de glisser à l'oreille de Turnion :

— Demain, la lettre de Constance arrivera... Tenez-vous prêts.

— Par Jupiter! s'écria Léon le scutaire en riant, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Jupiter était un dieu joyeux qui choisissait ses maîtresses parmi les femmes amoureuses des cygnes et des taureaux... C'est tout de

même divertissant de voir détaler un troupeau de syllogismes!

Valentinien lança son javelot sans dard qui alla rebondir sur le dos voûté de Chrisidès.

Le dernier des philosophes disparut dans la nuit en hurant.

II

Les feux s'éteignirent peu à peu dans le camp et dans la ville improvisée qui entourait ses murailles. Ces armées gallo-romaines, vaillantes, mais turbulentes, avaient cela de bon qu'elles adoraient leurs chefs. L'élément gaulois réchauffait un peu le sang abâtardi des Romains. Il y avait là de l'enthousiasme, et dès qu'un chef aimé avait parlé à ces mutins, les plus incorrigibles d'entre eux s'inclinaient, obéissants.

Valentinien, le rude héros, Maldio, l'hercule au visage de jeune fille avaient l'amour du camp tout entier.

Les tentes étaient fermées; le silence le plus profond régnait dans l'enceinte; les sentinelles immobiles veillaient.

C'était une nuit étoilée, mais sans lune. C'est à peine si l'on distinguait sur le ciel sombre la noire silhouette du palais des Césars.

Dans le palais comme au camp tout dormait. Sur toute la surface des hautes murailles, on ne voyait briller que deux lumières, à travers les épaisses draperies.

L'une de ces lueurs apparaissait au sommet de l'édifice principal; l'autre se montrait à un étage inférieur sur la face du bâtiment qui regardait la Seine.

Nous irons d'abord à la première qui était une lampe d'airain, dont le pied représentait deux sirènes accouplées et qui éclairait une énorme salle voûtée, portant à son milieu une large ouverture.

Cette ouverture laissait voir les étoiles scintillant sur l'azur sombre du ciel.

Il y avait dans cette salle un lit à fleur de terre et au-dessus du lit un trophée composé d'un glaive court, d'un bouclier romain et de plusieurs javelots.

La lampe d'airain, haute comme un homme, était à quelques pas de là, près d'une manière d'autel païen où le buste de Jupiter, surmonté des emblèmes du dieu égyptien Mithra, s'entourait d'une multitude de figurines en marbre et en bronze, représentant tous les dieux sortis du cerveau de l'homme.

Les dieux grecs, les dieux romains, y compris même ces dieux-empereurs qui faisaient de si laides grimaces au moment de gagner l'Olympe, — les dieux gaulois, les dieux germains, — les dieux d'Afrique et les dieux d'Asie.

Saturne, le vieux vorace, qui mangeait ses enfants, comme font encore de nos jours les lapins qui ont mauvais cœur, Neptune, qui est retombé en enfance pour devenir élève de l'école polytechnique, — Mars et Vulcain avec Vénus entre eux deux, — Pluton, Mercure, dieu des boutiques et des bagnes, — Apollon, inventeur de la guitare, — et Junon la grosse jalouse, et Cérès, et Pallas l'ennuyeuse, et Iris, la vieillote enfant;

Et l'Amour, malade de son ophthalmie chronique, l'Amour avec son petit arc, ses petites flèches, ses petits mollets trop gras, tout son petit embonpoint que l'affreux Priape, maigre comme un clou, regarde avec des yeux de chèvre;

Et Bacchus, le beau jeune homme, et Silène son maître d'études, et l'âne, professeur de Silène,

Et tout ce fretin des dieux sans prétention : les fleuves, les faunes, les silvains, les satyres, Pan avec son flageolet, les muses avec leurs outils divers, les grâces, les nymphes, les naïades.

Puis Odin le sanglant, les walkiries glissant sur la tempête.

Puis Bel, et le veau d'or, et Jehova, et Satan.

Puis Teutatès et Tarran, les Jupiter des Gaules.

Hésus, Tarv, Cernunnos, Jou, le dieu voilé des neuf prêtresses.

Puis encore Osiris, fils de Mithra, Isis, Apis, Anubis.

Et d'autres.

Un cabinet complet de curiosités mythologiques.

Autour de la salle, dont les murailles figuraient une suite d'arceaux surbaissés, un rang de piédestaux en forme de colonnes doriques supportait les bustes des philosophes célèbres.

Il n'y avait pas plus d'exclusion pour les philosophes que pour les dieux.

Socrate coudoyait Épicure; Diogène regardait la courtisane de lettres Leontium, qui faisait les yeux doux à Empédocle, lequel contemplait Démocrite tirant la langue à Héraclite.

Aristippe jetait à Zénon ses regards superbes; Pyrrhon se moquait de Pythagore, le tendre ami des fèves.

Et, le croiriez-vous? Érostrate était là, le destructeur du temple d'Éphèse.

Et aussi Jésus-Christ!

L'homme qui avait orné ce grenier solennel était évidemment le plus effréné des éclectiques.

A part le trophée d'armes, les figurines, les statues, une clepsydre ou horloge d'eau, un large bassin d'airain placé au chevet du lit et trois ou quatre siéges de bois grossier, la salle était complétement nue.

On montait à l'ouverture de la voûte par des degrés placés derrière l'autel. Le vent s'engouffrait par cette voie béante. Il faisait un froid glacial.

Pourtant il y avait dans le lit un homme qui dormait. Cet homme, habillé légèrement, à la grecque, n'avait pour couverture qu'un voile de laine, dérangé par les mouvements de son sommeil.

Et Dieu sait s'il s'agitait assez pour déranger la couverture la mieux drapée.

Il gémissait à ses rêves, il soubresautait; ses mains étendues convulsivement semblaient vouloir saisir une vision qui fuyait. De grosses gouttes de sueur tombaient de son front le long de ses tempes.

Parfois, des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres. On en pouvait distinguer un surtout qui revenait bien souvent :

— Empereur!... empereur!...

La salle était carrée sur trois de ses faces. Sa paroi orientale se recourbait en rotonde.

Sur cette espèce de grande niche s'ouvraient trois portes également espacées et qui rappelaient assez bien les vomitoires par où les bêtes étaient introduites dans l'arène circulaire, quand il s'agissait de manger un chrétien.

La clepsydre marqua la douzième heure de la nuit.

Aussitôt une boule d'ivoire se détacha de la voûte et vint tomber au milieu du bassin d'airain, qui rendit un son vibrant et prolongé.

Le dormeur s'éveilla en sursaut.

Les trois portes de la rotonde s'ouvrirent en même temps et trois hommes parurent à la fois.

L'un de ces hommes, vêtu à l'égyptienne, avait un cercle d'or pour retenir en arrière les flots de sa chevelure grisonnante; vous eussiez dit une tête de sphinx sur un corps d'athlète. Il portait à la main un rouleau de papyrus, un compas et deux pinnules, montées sur leur alidade.

C'était le principal instrument astronomique du temps.

Le second avait les cheveux roux et hirsutes. On n'avait qu'à le voir pour reconnaître en lui le type germain. Sa tête ressemblait à un paquet de broussailles. Il avait un livre à la main et une faucille d'or.

Il s'appelait Harmixius Nevita.

Le troisième était un Gaulois aux cheveux blancs, qui amenait en laisse deux brebis et qui portait des oiseaux dans une cage. — A sa ceinture pendaient les couteaux recourbés des sacrificateurs aruspices.

Son nom était Arunculus.

L'Égyptien astronome se nommait Héliodore.

Le dormeur avait passé sa main sur ses yeux enflammés. Il toucha son oreiller baigné de sueur, secoua la tête et se leva d'un bond.

Celui-là était un jeune homme. Il paraissait avoir tout au plus vingt-huit ans. Il avait le front blanc, mais osseux et bombé ; sa chevelure flexible et d'une finesse extrême, ondulait en anneaux mobiles sur ses oreilles et sur ses tempes. Sa tête s'inclinait de côté comme si elle eût fléchi déjà sous le poids d'une pensée trop lourde. Ses traits assez réguliers avaient une sécheresse austère et ses yeux, brillants ou plutôt brûlants, blessaient le regard comme la pointe d'un couteau.

Quand il fut sur ses jambes trop courtes, on put remarquer dans sa démarche un balancement bizarre et presque incessant ; vous eussiez dit que ses muscles révoltés voulaient diriger son corps d'un côté, tandis que sa volonté le menait de l'autre. C'était un pas tressaillant et heurté. On s'attendait presque à entendre ses jointures craquer comme celles des bêtes fauves.

Il était fort, cependant, et ses larges épaules, disproportionnées à l'exiguïté de sa taille, annonçaient une vigueur peu commune.

Je ne sais pas pourquoi la petitesse physique m'effraye et me repousse. Est-ce parce que la dent venimeuse du reptile est toujours tout près de la terre ? J'aimerais mieux me battre à mort contre un géant que de jouer seulement avec un nain.

En somme, il était laid, ce jeune homme, mais d'une

laideur qu'il fallait remarquer et qu'il n'eût pas donnée, je vous assure, pour la beauté du premier venu.

Quand il parla, sa voix de tête, qu'il enflait jusqu'à la rendre grave, éclata et vibra sous la voûte.

Ce devait être un terrible orateur !

Et il nous souvient d'avoir entendu comme cela un petit homme au regard diamanté, qui enflait grotesquement sa voix de tête et vomissait des mots quinze fois plus grands que lui. Eh bien ! ce petit homme remuait les pavés de nos rues et faisait trembler les murs de nos palais.

Les trois nouveaux venus saluèrent respectueusement le petit homme qui leur répondit par un simple signe de tête.

C'était un petit homme d'importance.

Il se nommait Julius Claudius Julianus, et il était fils de Julius Constantin, deuxième frère de l'empereur Constantin le Grand.

L'histoire populaire ne lui connaît pas cette kyrielle de noms et l'appelle tout uniment JULIEN L'APOSTAT.

— Que Mithra, père du soleil-roi, protége mon fils César ! dit Héliodore, l'Égyptien ; j'ai passé les heures de la nuit à tirer ton horoscope... Il me plaît de veiller ainsi pour toi !

Il sentait pourtant beaucoup le vin, cet Héliodore ; il avait dû arroser fièrement son horoscope !

— César ! dit Harminius Névita, le Germain, j'ai dressé mes tables théurgiques, résolvant la loi des mages dans la loi des génies... Quand je veille pour toi, je suis heureux.

Ses paupières étaient encore chargées de sommeil.

— César, dit le Gaulois Aprunculus, j'ai veillé pour toi et je m'en applaudis... le sang des victimes parle d'or, les entrailles chantent victoire... Heureux César ! je te salue.

— Merci, mes pères, répliqua Julien qui leur tendit la main à tous les trois.

— Alors, ajouta-t-il en s'adressant à Aprunculus, les auspices du jour ont dit : Bonheur ?

— Bonheur ! répéta l'augure.

— Et les aruspices ?

— Bonheur !

— Et le ciel, savant Héliodore ?

— Bonheur !

— Et la voix des songes, Herminius Névita ?

— Bonheur !

Et les trois graves marauds de répéter d'une seule voix :

— Bonheur ! bonheur ! bonheur !

La figure de Julien s'éclaira. Il courba le front devant la statue barbue de Jupiter, père des dieux et roi des hommes. Il était très-dévot à sa manière, et quelque chose en lui rappelle la nature superstitieuse et à la fois hardie de notre roi Louis XI.

— O mes maîtres bien-aimés ! reprit Julien quand il eut achevé sa prière, — vous me rendez le souvenir de tous ceux que j'ai chéris... Héliodore, tu as fouillé tous les mystères comme Maximus le trois fois sage, mon initiateur, comme Iamblique le très-haut, qui conversait avec le ciel... Névita, tu es naïf et bon dans ta science sublime comme mon cher Sallustius, qu'Auguste a éloigné

de moi... Et toi, Aprunculus, malgré l'immense profondeur de ton génie, tu me rappelles les douces tendresses de mon second père, l'eunuque Mardonius.

Les trois philosophes versèrent des larmes d'attendrissement.

Mais ils avaient affaire à un homme qui pleurait encore mieux qu'eux.

Julien était comédien jusqu'au bout des ongles.

Voltaire, qui partageait l'avis du bon M. Dulaure, dit, quelque part, que Julien l'Apostat était le SECOND DES HOMMES. Vertudieu ! ceci est bien trouvé. Les efforts que fit Julien l'Apostat pour *écraser l'infâme* devaient lui être comptés par Voltaire.

Et vraiment, si Voltaire eût vécu au v^e^ siècle et qu'il n'eût pas été poltron jusqu'à faire honte aux poules mouillées, il aurait joué le rôle de Julien en perfection.

Quant à Julien, il faut lui rendre justice; il avait les mains trop propres pour écrire *la Pucelle.*

Regrettons, regrettons amèrement que ce vilain petit bonhomme n'ait pas pu rédiger son petit bout d'Encyclodédie, pleurer sur le malheureux Calas et danser enfin une diatribe ou une tragédie sur la corde phylosophique du XVIII^e^ siècle.

Le *grand siècle*, comme l'appelle M. Michelet dans l'orgie de son enseignement.

Les yeux humides et les regards au ciel, Julien et ses trois sages poursuivaient leur entretien attendrissant.

— Qu'elles sont douces et belles, disait Julien, les affections que fait naître l'amour de la vertu !... O Névita ! combien j'admire ta force stoïque et tes veilles solitaires...

Moi, je suis obligé de sacrifier au sommeil jusqu'à minuit, et j'en ai honte... Ta sobriété, savant Héliodore, égale la continence de notre Névita, et ton désintéressement, ô mon cher Aprunculus, n'a rien qui lui soit comparable en ce monde !

Les trois sages se regardèrent en dessous.

Ils répondirent à l'unisson :

— Les vertus de César sont autant au-dessus des vertus des mortels que Mithra, le premier et le dernier, est au-dessus des dieux vulgaires !

Par le fait, Julien ne buvait que de l'eau et sa continence était telle qu'il fut accusé, comme le tendre Jean-Jacques, de sacrifier en secret au solitaire Anubis? Oribase, son médecin, lui avait composé un traité sur les dangers que présente le culte de ce dieu maussade. Mais quand on est philosophe, il faut bien faire quelque chose en faveur de la *vertu !*

Le sommeil de César, demanda Névita, le Germain, a-t-il été tranquille?

— Des rêves... toujours des rêves, répliqua Julien.

— Des rêves fortunés, je suppose?

— Les dieux, dirent Aprunculus et Héliodore, peuvent-ils en envoyer d'autres à César!

— Des rêves laborieux et pleins de fièvre, répondit Julien en passant la main dans ses cheveux humides encore; — des rêves qui effrayent cruellement ma tranquille modestie... car les dieux me sont témoins, ô mes amis! ajouta-t-il en prenant tout à coup une pose d'orateur, — que la *mediocrité modérée* est mon vœu le plus cher... Que d'autres désirent avec passion la puissance souveraine...

moi, je la redoute à l'égal du plus grand malheur... Une cabane, ô mes chers maîtres, sur les bords bien-aimés de l'Illysus ou de l'Eurotas... un jardin riant... les livres de nos philosophes... voilà mon vrai, mon seul rêve.

— Mais celui de cette nuit? interrompit Névita.

Julien poussa un énorme soupir.

— Veux-tu renouveler ma tristesse, ô Névita? dit-il.

— Je veux expliquer ton rêve.

Les deux autres charlatans devinrent attentifs, car chacun d'eux passait la rhubarbe à son compagnon en échange du séné.

Julien poussa un second et plus énorme soupir.

« — J'étais dans une belle campagne, commença-t-il, et je voyais les rayons du soleil jouer dans la moisson jaunie. Un grand fleuve, aux ondes pures et limpides, coulait devant moi. L'air était doux comme si j'eusse été dans un jardin d'Athènes.

» J'ai vu tout à coup deux arbres, dont l'un était gigantesque et dressait jusqu'au ciel ses rameaux chargés de feuillages.

» L'autre était petit et paraissait faible.

» Ses deux arbres sortaient d'une souche commune. Tous deux, ils n'avaient qu'une racine.

» Une tempête a obscurci le ciel, le soleil s'est caché sous les nuages sillonnés par la foudre, et j'ai vu l'aquilon furieux frapper la tête du grand arbre qui s'est couché, vaincu, sur la terre.

» Moi, je me disais: Hélas! que va devenir à présent le petit arbre?

» Une voix éclatante est sortie de la tempête et m'a répondu :

» — Il n'en grandira que mieux...

» Cependant, la boule de marbre est tombée dans le bassin et je me suis éveillé. — J'ai dit [1]. »

Harminius Névita leva ses deux mains vers ciel.

— O César, s'écria-t-il, — la science est inutile pour expliquer les songes que Jupiter t'envoie... Un enfant te servirait mieux que moi d'interprète... Le grand arbre, dont les rameaux chargés de feuillages s'élèvent jusqu'au firmament, c'est Constance-Auguste qui descend, comme toi, de Constance-Chlore... Le petit arbre, c'est toi.

Héliodore et Apruńculus applaudirent.

— Que les dieux immortels déracinent le grand arbre, s'écrièrent-ils, — afin que le jeune arbre prospère !

Julien secoua la tête avec tristesse.

— Que les dieux immortels me donnent une chaumière et la tranquilité ! murmura-t-il.

Oh ! l'honnête petit César !

— Et les choses d'ici-bas, reprit Héliodore, concordent avec les avertissements d'en haut; — j'ai vu ce soir Chrysidès, Euphorbe, Harmodius, Argaton, Cléon, Thalaris, tous nos sages, ennemis du Galiléen, tous nos vertueux philosophes... L'armée sait déjà que Constance veut expatrier les cohortes gauloises...

— Mais si Constance ne le voulait pas?... interrompit

[1] Songe de Julien raconté par lui-même à son médecin Oribase. (*Julian., epist.* 17.)

Julien dont la physionomie changea et dont le regard pointu exprima toute l'ambition désordonnée qui dévorait son cœur.

— C'est impossible! s'écria Aprunculus, l'augure.

— Tout est possible! répliqua sèchement Julien, excepté le règne du Christ imposteur!

— Chacun de nous à écrit une lettre à Auguste, reprit Névita, et Auguste a confiance en nous.

— Sa réponse, objecta Julien, d'un air soucieux, devrait être déjà ici.

— Je lui ai dit, moi, poursuivit Névita, que le césar Julien voulait conquérir Milan et l'Italie entière.

— Je lui ai dit, moi, fit Héliodore, que le césar Julien n'avait qu'un mot à prononcer pour le jeter bas de son trône.

— Moi, ajouta Aprunculus, je lui ai dit la même chose, et j'ai terminé mon message par le conseil pressant de retirer au césar Julien ses légions dévouées.

— Moi aussi!

— Moi aussi!

— Comment donc conclut l'augure gaulois, — comment donc Auguste, qui ne voit que par nos yeux, aurait-il hésité à porter l'édit que nous désirons tous?

— Qui sait!... murmura encore Julien; — la lettre n'arrive pas!

Ainsi cet ordre qui soulevait par avance la colère des légions gallo-romaines, cet ordre de départ, c'étaient les affidés de Julien qui l'avaient suggéré à l'empereur Constance.

Le bienfaiteur de Julien, après tout, l'homme qui l'avait

pris obscur, au gymnase d'Athènes, pour faire de lui l'héritier du trône et le second pouvoir de l'empire, le mari de la noble Eusébie, qui protégeait Julien depuis son berceau, le frère d'Hélène qui était la femme de Julien!

Et sa seule crainte, à Julien, était que cet ordre provoqué perfidement n'arrivât pas!

Et sur la foi de coquins stipendiés tels que les panégyristes Eunapes, Mamertin, Libanius, rhéteurs, c'est-à-dire menteurs, voilà que quatorze siècles ont regardé Julien comme un cœur simple, austère et dépourvu d'ambition!

Voilà que les sots et les sophistes l'ont comparé à Marc-Aurèle!

Voilà que les honnêtes historiens ont hésité à flétrir la mémoire de cet historien couronné! voilà que les bonnes gens surnaïfs, de la force de M. Dulaure, ouvrent une bouche immense et s'écrient: celui-là était un sage!

Malheureux que nous sommes! l'histoire entière du genre humain, nous l'avons apprise ainsi dans les colléges de l'université. Nous avons bu sans savoir le vin falsifié de l'enseignement athée, et il nous a fallu de longs jours pour nous guérir de cette lèpre, gagnée dans les écoles!

— Oh! n'envoyez pas! n'envoyez pas vos fils étudier chez les disciples de Julien l'Apostat!

III

Il faut bien dire enfin quel métier faisaient auprès du césar ces trois vertueux personnages, Héliodore le sobre, Névita le continent et Aprunculus le désintéressé.

Ils étaient espions de Constance-Auguste.

Julien, ce tartufe quadruple, avait eu l'art de se faire espionner !

Tartufe qu'on espionne devient tout à coup invincible, car il gagne les espions et fait croire à Orgon tout ce qu'il veut.

Orgon, c'était Constance-Auguste.

Héliodore, Aprunculus et Névita faisaient à Constance des rapports qui étaient dictés par Julien lui-même.

Et tandis que Julien écrivait à son empereur des missives modestes, Névita, Héliodore et Aprunculus disaient à ce même empereur : Auguste ! prends garde.

Tout cela pour arriver à lui arracher l'édit qui exilait les cohortes gauloises.

Ce que devait produire cet édit, Julien et ses âmes damnées le savaient.

Mais on n'était pas là pour causer seulement. Il fallait faire un peu d'aruspicine, car Julien était aussi franchement superstitieux que nos portières, clientes des somnambules et des devineresses.

Aprunculus prit un oiseau dans la cage, l'éventra selon l'art, de manière que son sang tombât dans l'auge de pierre qui était au-dessous de l'autel de Jupiter. Julien et ses trois acolytes se penchèrent avidement sur les entrailles fumantes.

Ce premier poulet ne dit rien.

On exécuta une nouvelle volaille dont le gésier se tut également.

Ædepol! *Verum enim vero!* Aprunculus plongea son couteau de cuisine dans l'estomac d'un mouton de présalé, qui bèla, la pauvre bête. — Julien s'agenouilla pour mieux voir.

Ammien Marcellin, Sozime et Julien s'accordent à dire qu'Aprunculus était sans rival pour interroger l'autopsie d'un mouton de présalé.

A la seule inspection des entrailles, il s'écria :

— Victoire!

Et Julien et les autres, de répéter avec dévotion :

— Victoire!

Savez-vous? il y avait dans le foie du malheureux Robin-mouton une tache constellée, et sa rate portait deux raies transversales, ô bonheur!

O fortune! le même mouton avait un petit caillou dans l'intestin grêle, ce qui prouvait non-seulement que ce quadrupède avait pu souffrir de la gravelle, mais encore que les dieux favorables protégeaient le césar Julien!

Mais ce que nous ne vous disions pas, ce que vous nous reprochiez éternellement de vous avoir dissimulé, c'est que l'os pectoral fléchissait à gauche.

Oui, lecteur, à gauche et non pas à droite.

O fortune! ô victoire! ô César très-heureux!

L'os du mouton fléchissait à gauche.

Si l'os eût fléchi à droite, vous comprenez que tout aurait été perdu.

Mais non! oh! grâce aux dieux immortels, l'os fléchissait à gauche.

César heureux trois et quatre fois!

Aprunculus, l'augure, se promit bien de faire un hari-

cot de ce mouton. Et c'était le moindre honneur qu'on pût rendre à une bête si recommandable par ses infirmités.

Il ne restait plus qu'à consulter les astres, mais vous sentez, après l'affaire du mouton, c'était une formalité pure.

Le mouton est innocent. Son ingénuité ne sait pas altérer la simple vérité. Ne vous défiez jamais que du veau!

— Si les dieux me protégent, s'écria Julien avec émotion, qu'ils éloignent de moi cette coupe amère qu'on appelle le pouvoir souverain... qu'ils me donnent la félicité obscure et la pauvreté des sages!

— Julien disait cela, — Julien!...

Mais seigneur Dieu! pourquoi se priver de ces momeries puisque l'univers s'y laisse prendre toujours!

On monta processionnellement l'escalier qui conduisait à l'ouverture supérieure. Julien et ses acolytes se trouvèrent en plein air sur une espèce de terrasse qui dominait tout le palais et qui servait d'observatoire.

C'était au tour d'Héliodore, l'astrologue, qui prépara soigneusement ses outils.

Le ciel était magnifique pour une opération de ce genre; une nuit noire où les étoiles scintillaient comme autant de diamants.

Comme les deux autres philosophes s'entretenaient à voix basse, Héliodore leur imposa silence, et dit:

— Implorez Mithra, le Dieu-Tout!

Et il ajouta en dressant sa mécanique:

— C'est à nous que les galiléens voleurs ont emprunté

leur mystère de l'Incarnation !... Mithra est l'absolu-Dieu, qui engendre sans contact avec la femme, le Soleil-Roi, son fils unique, régulateur de l'intelligence, maître de la matière, prototype des formes, archétype des idées...

Les pinnules présentaient leurs petits trous ronds selon la ligne de l'alidade ou règle tournante.

Héliodore commença ses observations.

Ce qu'il dit, chacun le devine. Les astres condescendaient à confirmer le témoignage de la poitrine du mouton.

Toutes les constellations, mises en demeure d'exprimer leur opinion, répondirent : ça va bien.

Du moins Héliodore traduisit ainsi leur profond silence.

Mais Julien était devenu tout à coup distrait.

Il s'occupait médiocrement des étoiles du ciel, et son attention était accaparée par une lueur terrestre qui brillait au premier étage du palais des Thermes.

Cette lueur, dont nous avons parlé déjà, qui partait des appartements situés du côté de la Seine.

Il était plus de deux heures après minuit.

Pourquoi cette lueur ?

Les philosophes qui avaient suivi le regard de Julien échangèrent un petit signe de tête moqueur.

— La noble Hélène, dit Aprunculus, s'endort bien tard cette nuit... Sans doute, elle s'entretient avec sa compagne Sévéra de la gloire de César et du bonheur de sa couche...

— Ou peut-être, interrompit Héliodore, — interroge-t-elle aussi l'avenir pour saluer d'avance les grandeurs promises à son époux...

Le front de Julien était devenu tout à coup soucieux.

— L'oracle a parlé de bonheur, murmura-t-il, continuant par habitude de jouer la comédie, même vis-à-vis de ses complices ; et le bonheur, ô mes amis, est loin de la grandeur...

Il s'arrêta avant d'avoir chanté son inévitable refrain : *Que les dieux me donnent une chaumière*, etc.

Cela dénotait chez lui une puissante préoccupation.

Malgré lui, son regard revenait toujours à cette lueur faible qui vacillait derrière les draperies du premier étage.

— Tirerons-nous cette nuit les sorts virgiliens ? demanda Névita.

Le césar secoua la tête.

— Le cours des astres, répliqua-t-il, marque la deuxième heure écoulée... Livrez-vous, ô mes amis, à l'étude chère et bénie des immortels... moi, j'ai d'autres soins, et la destinée jalouse n'a point voulu me laisser ces studieux loisirs... Le reste de ma nuit appartient à mes devoirs de césar.

Il redescendit l'escalier.

— Au revoir donc, reprit-il; — soyez en santé... mon cœur reste au milieu de vous.

Les trois philosophes s'inclinèrent.

Julien sortit en disant :

— Priez les dieux de m'épargner le fardeau de la puissance souveraine.

Par Jupiter assembleur de nuages! ce n'étaient pas du moins ces trois augures-là qui se regardaient sans rire.

Dès que les pas de Julien se furent étouffés par les degrés de granit, le sublime Héliodore, Névita le divin, Aprunculus, qui valait un oracle, tant il était profondément versé dans les sciences auspicinale et aruspicinale, tous les trois, *me Hercle!* l'Égyptien, le Germain, le Gaulois, se prirent les côtes et se livrèrent à un convulsif accès d'hilarité.

— Oh! oh! oh! fit Aprunculus, — priez les dieux de m'épargner la souveraine puissance!

— Le bonheur, ô mes amis, dit Héliodore, est loin de la grandeur!...

— Que les dieux, ajouta Névita, — me fassent cadeau seulement d'une chaumière entourée de choux et de navets...

— J'y ferai pondre des poules, reprit le Gaulois.

— J'y multiplierai les lapins domestiques, enchérit l'Égyptien.

— J'y encouragerai, appuya le Germain, — les jeux candides des jeunes veaux!...

Et tous les trois de serrer leurs ceintures, et de se tordre en faisant un crescendo de gorges-chaudes.

Ils imitaient la voix claire et emphatique du césar; ils prenaient ses poses d'académie; enfin, ils s'amusaient comme des bienheureux, ces philosophes.

Quand ils eurent bien ri, Névita dit en coupant un des gigots du mouton divinateur :

— Quelle belle nature! je suis certain que quand il est tout seul, il se ment à lui-même.

— Je suis certain, répondit Aprunculus, — que sa main droite ne sait jamais où est sa main gauche, sous la couverture de son lit.

— En attendant, s'écria Héliodore, — pourquoi nous a-til quitté si brusquement?

— Parce qu'il est jaloux de sa femme, Hélène, répondit Névita.

— Parce que, répliqua l'augure gaulois, — il est amoureux de sa cousine Sévéra.

— Jaloux, je ne dis pas... mais amoureux!...

— Amoureux à sa manière... Comme le chien de Phèdre, assis sur sa botte de foin... Il ne veut pas toucher Sévéra, mais il ne veut pas non plus qu'un autre la touche!

— Et le tribun Valentinien n'est pas de cet avis? dit Héliodore en riant.

— Écoutez, fit Aprunculus; — César aime le tribun Valentinien comme Castor aimait Pollux... Je gage qu'il le fera étrangler quelque jour.

— Gageure d'escroc! s'écria Héliodore; — je la tiens cependant si tu veux tenir la mienne... César aime le comte Maldio comme Damon aimait Pythias... je parie que Maldio mourra du trépas de ce mouton.

Il montrait la victime égorgée.

Et les trois marauds de rire.

— Ma foi, dit Névita. — ce comte Maldio ne l'aura pas volé, savez-vous!... il est toujours sur les pas de la belle Hélène.

— Et il a la tête au-dessus de Julien, ajouta le Gaulois.

— Julien fera disparaître la différence, conclut Héliodore.

C'étaient des philosophes très-gais.

Ils rouvrirent cependant les portes de leurs tanières.

On put voir dans la chambre du sobre Égyptien une vénérable amphore, flanquée d'une coupe encore humide.

Chez le Germain, modèle de continence, deux petites Parisiennes dormaient.

Chez le Gaulois désintéressé, on ne vit rien, mais, dès que sa porte se fut refermée, on put entendre le bruit discret des pièces d'or qu'il comptait.

IV

Quatre ans auparavant, Julien était lecteur de l'Église orthodoxe d'Athènes. Il affichait en ce temps une grande piété, bien qu'il fréquentât le panthéiste Maxime et le rhéteur Libanius. Il affectait dès lors toutes les exagérations de la philosophie stoïque, et quand, sur les instances de la belle et savante impératrice Eusébie, Constance se décida à le créer César, on vit arriver à la cour de Milan un petit homme roide comme une moitié de pique, le manteau sale et troué, les cheveux en désordre, la barbe hérissée et pointue.

Cela donna beaucoup de joie aux courtisans qui se moquèrent de lui à la journée.

Il faut bien que les courtisans se divertissent.

Une révolution vraiment utile serait celle qui, mettant de côté la guillotine maussade, s'emploieraient à faire de tous les courtisans des savetiers, sans cependant défendre aux plus méritants de s'établir décrotteurs de bottes.

La bonne et belle Eusébie fut obligée de faire la toilette

de ce jeune pédant qui vomissait des lambeaux tout crus d'Aristote et dont les dents noires mâchaient continuellement l'éloquence d'Eschine ou d'Isocrate.

On lui coupa les cheveux, on le rasa, on le lava à grande eau, on l'étrilla même, je crois, tant la crasse scholastique avait pénétré profondément dans son cuir. Et quand il fut à demi propre, on le présenta à l'empereur.

L'empereur le trouva très-laid et lui donna le commandement des Gaules.

Il y avait alors à la cour de Milan deux jeunes princesses du même âge et d'une égale beauté : Julia Flavia Héléna, sœur de Constance, et Fausta Sévéra, fille du noble et malheureux Crispus, ancien césar des Gaules, mis à mort par Constantin, son père.

Il était bien difficile, quand on appartenait à cette fatale famille des Constantin, de ne pas pleurer quelque parent assassiné.

A Milan se trouvaient aussi en ce temps-là deux jeunes gens qui semblaient destinés à un grand avenir. L'un, le comte Maldio, connaissait Julien pour l'avoir fréquenté au gymnase d'Athènes. Il était de race royale germaine ou plutôt franke et le bruit courait que la princesse Héléna l'aimait d'amour.

L'autre était un fils du peuple, — barbare aussi, car chez ces Romains abâtardis, on ne trouvait des hommes que parmi les barbares, — mais barbare d'Orient.

C'était Valentinien, natif de Cibale, en Pannonie.

Le comte Maldio et Valentinien étaient amis.

Valentinien aimait la princesse Fausta Sévéra.

Maldio et lui protégèrent le grotesque petit écolier d'Athènes contre les insultes des courtisans de Constance.

Un matin, cet empereur Constance se leva de mauvaise humeur contre sa sœur Héléna. De si mauvaise humeur qu'il lui ordonna d'épouser le nouveau césar Julien.

On tuait les femmes comme les hommes, dans ce Bas-Empire. Pour ne pas être étranglée dans son lit, étouffée dans le bain ou égorgée n'importe où, la pauvre Héléna obéit.

Et comme c'était une sainte créature, bien qu'elle partageât l'hérésie de son frère, elle dévora ses larmes et remplit fidèlement ses devoirs d'épouse.

Je ne sais comment, en un jour d'erreur, Julien lui donna un fils qui mourut au berceau. Et, soit dit en passant, Julien ne manqua pas cette occasion de commettre une turpitude.

Il accusa Eusébie,— Eusébie, sa bienfaitrice constante ! d'avoir fait empoisonner son enfant.

Parce que, disait-il, Eusébie, stérile, jalousait la fécondité d'Héléna.

Axiome : Chaque fois que vous nourrirez une couleuvre ou que vous ferez l'aumône à un philosophe, le philosophe et la couleuvre vous mordront.

La couleuvre, ce n'est rien, mais le philosophe !...

Fausta Sévéra suivit sa cousine Héléna dans les Gaules.

Le comte Maldio et Valentinien furent au nombre des chefs qui accompagnèrent le nouveau césar.

On n'ignore pas que les Gaules étaient presque entièrement perdues pour l'Empire, lorsque Julien prit le com-

mandement des légions. La révolte était partout. En outre, les Alamans, les Germains, les Franks, les Bataves insoumis, tenaient les principales positions fortifiées.

En outre encore, les autorités romaines, se méprenant sur le caractère du jeune césar, paralysèrent longtemps sous ses efforts par le mauvais vouloir le plus flagrant.

Ils pensaient, en agissant ainsi, faire leur cour à l'empereur Constance.

Mais Julien, soutenu par Valentinien et le comte Maldio, montra une volonté si ferme, une vigueur si indomptable, que Barbares, Gaulois et Romains furent vaincus.

Ce début de sa carrière est, il faut dire, la page la plus héroïque de l'histoire du Bas-Empire.

S'il avait eu plus de cœur pour contre-balancer les écarts de sa cervelle malade, Julien aurait été sans doute un grand prince.

Mais précisément, à cause de cette fièvre chaude, il ne fut qu'un maniaque, doublé de traître : un Carthaginois fou.

C'est grand dommage, certes. Les rhéteurs païens firent cette cure diabolique de transformer un homme d'élite en une sorte de reptile, bon à écraser du talon.

Ce furent d'abord des efforts de géant. Tout lui manquait, ou plutôt, tout était contre lui. Il suppléa à ses faiblesses par l'inflexible patience ; il créa, il brisa ; ses ennemis, courbés sous sa main devinrent ses auxiliaires.

Le soldat se prit à adorer ce jeune chef qui, écolier hier, faisait aujourd'hui des prodiges de vaillance.

Du reste, en ces premiers jours, il n'avait autour de lui ni hommes à besace, ni augures, ni astrologues. Ses amis

étaient le comte Maldio, le tribun Valentinien et Sallustius, un païen probe et grave.

Le grand fait militaire du césariat de Julien dans les Gaules fut la fameuse victoire de Strasbourg, remportée sur les sept rois alamans.

Chnodomar, l'Agamemnon barbare, le roi des rois de l'Alamanie, était le chef de cette immense armée, plus redoutable que l'armée d'Arioviste elle-même.

Sous Chnodomar, combattaient Agénaric, que les Gallo-Romains nommaient Sérapion ; Urus, le père du pays d'Uri; Suomar, Horstar, Westralpe, qui avait pris le nom de son peuple, et le Germain romanisé Ursicinus.

Et sous ces rois, cent princes !

Quand Julien vit cette multitude, il jeta un regard en arrière et compta ses cohortes.

Il hésita.

Mais Maldio prit un des dragons qui servaient d'enseigne et s'écria :

— Marche, César très-heureux : suis ta fortune !

C'est dans cette bataille qu'on voit poindre, pour la première fois peut-être, l'esprit chevaleresque.

Les rois et les princes alamans se formèrent en bataillon sacré. Ils pénétrèrent jusqu'au centre de l'armée gallo-romaine, et Julien était déjà vaincu, lorsque Valentinien donna de sa personne à la tête des Bataves et des *Reges*, — que l'on n'attendait pas.

On dit que Julien, pris d'un amer désespoir en voyant ses cohortes en fuite, implora cette fois le Dieu des chrétiens. On dit qu'en écoutant de loin le clairon des Bataves,

qui arrivaient à son secours, il se jeta a genoux en prononçant le nom du Christ.

Si cela est, que Jupiter, Mithra et compagnie lui pardonnent !

Il se battit, du reste, en soldat et ne quitta jamais le premier rang.

On vit toujours son enseigne particulière, qui était un dragon de pourpre, brodé d'or, au plus épais de la mêlée.

Les Alamans avaient vécu.

Les légions, transportées d'enthousiasme, voulurent proclamer Julien auguste sur le champ de bataille.

Mais Julien, ne jugeant pas le moment venu, leur chanta sa romance favorite :

— *O mes amis, donnez-moi une chaumière*, etc., etc.

Ce fut à la suite de cette bataille que Julien vint, pour la première fois, prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce.

Et ce fut là que, de tous les coins du globe, accoururent vers lui les philosophes de toute allure et de tout poil, les augures, les oracles ambulants, les charlatans, les astrologues, les devins, et ceux qui, dans ces temps reculés, s'occupaient déjà de dents osanores.

V

Arrivons enfin à cette lueur faible qui brillait dans la nuit au premier étage du palais des Thermes.

C'était une salle, voûtée comme toutes celles du palais, mais moins vaste que l'espèce de temple où nous avons vu César avec ses trois dignes acolytes.

Autour des murailles formant arceaux, il y avait de belles et simples draperies.

Une lampe tusculane brûlait sur une colonne à hauteur d'appui.

Un lit, entouré de voiles de pourpre, était derrière la colonne, et dans la ruelle du lit il y avait un crucifix.

Hélène, femme du césar Julien, était couchée dans ce lit. Fausta Sévéra, sa cousine et son amie, s'asseyait à son chevet.

Il y avait bien longtemps qu'elles étaient ainsi, l'une auprès de l'autre, la jeune femme et la jeune fille, qui, toutes les deux, étaient destinées à porter la couronne du monde. L'eau de la clepsydre avait marqué une à une les heures de la soirée et de la nuit. Le sommeil ne venait point pour Hélène. Sévéra restait et veillait enchaînée au charme de l'entretien.

C'est qu'elles parlaient d'un passé bien cher! Elles parlaient des beaux jours de la cour milanaise, des fêtes splendides et des premières amours.

Comme ellle étaient heureuses alors et comme l'avenir sans nuage leur souriait! Elles étaient entourées de respects et de tendresses. A leurs genoux se pressait la foule des hauts dignitaires de l'empire. Et parmi cette foule, elles ne voyaient : Hélène, que le chevaleresque Maldio, fils des rois et brave comme les demi-dieux d'Homère; Sévéra, que Valentinien, dont le rude front avait déjà comme une auréole.

Maintenant, penser à Maldio, c'était un crime, — et l'on disait que Julien voulait disposer de la main de sa parente en faveur de son fidèle ami, le continent et vertueux Névita.

D'autres, il est vrai, prétendaient que Julien, écoutant la voix bizarre de la passion, et imitant de plus en plus le chien de Phèdre sur sa botte de paille, voulait confiner Fausta Sévera dans une perpétuelle virginité.

C'était par dévouement que la jeune fille avait suivi Hélène. Elles avaient regardé toutes les deux leur départ pour les Gaules comme le plus triste des exils.

Elles étaient nées aux pays aimés du soleil. Elles avaient froid sous ce ciel brumeux. La première fois qu'elles virent la neige couvrir la terre comme un linceul glacé, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

Un jour, des fenêtres du palais, Hélène aperçut la rivière terne et immobile. La Seine ne courait plus entre les saules mélancoliques de ses bords.

Et si vous l'avez vue, vous aussi, la belle et souple rivière, quand les glaçons rapprochés s'unissent et jettent sur le fleuve entier un pont qui n'a point de limites, si vous l'avez vue, votre cœur a senti comme une sourde angoisse.

Quand il y avait encore des traditions populaires, la tradition populaire disait que la Seine *prise* annonçait un grand événement.

Dans notre misérable vie, un grand événement n'est-ce pas presque toujours un grand malheur?

Moi, j'ai vu, enfant que j'étais, la Seine *prise* dans l'hiver de 1829 à 1830. Il y eut, l'été qui suivit, du sang sur les pavés et un nouvel Auguste aux Tuileries.

Plus tard, l'hiver de 1848 enchaîna encore la naïade engourdie. Et les pavés essuyés de 1830 furent ensanglantés de nouveau.

Et les Tuileries n'eurent plus de maîtres.

La Seine n'est pas cause de tout cela, d'accord. La glace non plus. Mais notre fleuve magnifique, qui est comme l'artère immense où coule la vie de la cité, ne peut-il rendre des oracles aussi bien qu'un mouton valétudinaire?

Quand on raconte l'histoire de Julien, on a la tête pleine de superstitions folles.

La chose positive, c'est que Julien lui-même constate, à la page soixantième de son *Misopogon*, que la Seine fut gelée l'hiver qui précéda son usurpation. — Je vous dis qu'elle a peur, la Seine, chaque fois qu'il y a danger pour ceux qui boivent de ses eaux, pour ceux qu'elle aime.

Hélène regarda la Seine morte qui gisait à perte de vue le long des forêts ensevelies sous la neige.

Hélène dit :

— Je mourrai jeune et bien malheureuse.

Un rayon de joie vint pourtant parmi ces tristesses de l'exil. Hélène retrouva son sourire au premier sourire de son fils.

Mais que de larmes elle versa sur la pauvre petite tombe creusée si près du berceau !

Hélène était sur son lit toute pâle. Elle laissait une de ses mains dans celles de Sévéra, assise auprès d'elle.

Toutes deux avaient cette beauté régulière et hautaine de la postérité de Constance-Chlore.

Sévéra était plus jeune d'un an, et sa vie n'avait pas été éprouvée comme celle de sa compagne. Elle avait encore un peu de l'insouciance heureuse des jeunes filles.

— Comment ! tu ne sais pas cela, ma sœur, disait-elle à Hélène dont les grands yeux noirs rêvaient ; — tu ne sais donc rien !...

— Non, répondit machinalement Hélène, — je ne sais rien.

— Eh bien ! « le roi Suomar était dans l'île à la tête de ses guerriers... A cet endroit, le Rhin est large comme une mer et rapide comme un torrent... Les barbares lançaient leurs flèches acérées et leurs railleries plus acérées que leurs flèches... César désespérait.

» Maldio et Valentinien poussèrent leurs chevaux dans le fleuve. Quelques cavaliers hérules les suivirent.

» Une flèche tua le cheval de Maldio qui disparut au milieu du fleuve... »

Hélène fit un mouvement et devint plus pâle.

— « Quand il reparut, reprit Sévéra, Valentinien lui cria :

— » Au nom de Dieu, ami, retourne au rivage.

» Mais Maldio secoua ses longs cheveux mouillés et se mit à nager vers l'île. »

Les yeux d'Hélène brillèrent.

Dans le silence de la nuit, on entendit comme un bruit vague au lointain des portiques intérieurs.

Le vent, peut-être qui sifflait entre les colonnes.

—« Il nageait, reprit encore la jeune fille dont le beau regard s'animait au feu de l'enthousiasme, — il dépassait le cheval de Valentinien et ce fut lui qui aborda le premier parmi les roseaux.

» Suomar s'élança sur lui la hache levée.

» Maldio bondit au milieu des hautes herbes. — On vit briller son glaive. — Avant que Valentinien et ses cava-

liers eussent pris terre, trois barbares avaient jeté déjà leur cri de mort.

» Mais les soldats de Suomar s'étaient reformés derrière lui. Quand Valentinien eut pénétré dans l'île, Maldio avait disparu.

» Tu sais, ma sœur, si Valentinien est brave. Il s'élança vers le bois qui cachait le centre de l'île. C'était là que les barbares avaient entraîné Maldio.

— » Sauvons mon frère ou mourons tous pour lui ! s'était écrié Valentinien.

» Les Hérules percèrent le fourré.

» Devine ce qu'ils virent, ma sœur. »

Hélène avait les yeux baissés. Elle ne répondit point.

Si c'était le vent qui bruissait naguère entre les colonnes du péristyle intérieur, le vent s'était rapproché.

Mais les jeunes femmes ne prirent pas garde.

— » Tu ne veux pas deviner tout haut, dit Sévéra en souriant; ma sœur, c'est que tu devines tout bas.

» Sur une de ces grandes tables de granit qui servent d'autel aux prêtres barbares pour leurs sacrifices humains, nos Hérules virent, — c'est Valentinien qui me l'a conté, — ils virent le comte Maldio debout et sans blessures.

» Un sang qui n'était pas le sien, inondait la pierre de l'autel.

» Il avait à la main la hache du roi Suomar qui gisait dans la poussière.

» Les barbares terrifiés l'entouraient, mais n'osaient plus l'attaquer.

» Quelques-uns s'étaient prosternés devant lui, la face

contre terre, parce que, le voyant si jeune, si beau et si terrible, ils l'avaient pris pour un dieu... »

Hélène passa le revers de sa main sur son front brûlant.

— Oui, murmura-t-elle, — le comte Maldio est vaillant, mais il n'est pas plus vaillant que César, mon époux...

Sévéra souleva dédaigneusement ses charmantes épaules, demi-nues.

— Oh ! dit-elle, s'il est brave, il n'est pas juste!

— Pourquoi? demanda Hélène.

— Sais-tu, ma sœur, ce qu'il dit, ton César, quand Maldio et Valentinien revinrent, ramenant les Alamans prisonniers?

— Que dit-il?

— Les Alamans, poursuivit la fougueuse jeune fille, — qui tout à l'heure décimaient son avant-garde... Il dit gravement : Ces équipées prouvent plus de bravoure que de sagesse?

Les sourcils délicats d'Hélène se froncèrent. Un sourire, où il y avait de l'amertume, passa sur sa lèvre pâlie.

Sévéra tressaillit. Elle avait cru entendre le pas d'un homme sur les dalles de marbre du corridor.

Comme elle ouvrait la bouche pour éveiller l'attention d'Hélène, celle-ci l'attira doucement sur son cœur. Sévéra vit qu'elle pleurait. Elle oublia bien vite le bruit imaginaire ou réel qu'elle croyait avoir entendu.

— Ma sœur, ma chère sœur! dit-elle, — t'aurais-je offensée?

Hélène mit à son front un long et tendre baiser.

— Sévéra, dit-elle, — tu aimes le tribun Valentinien?

Sévéra devint rouge comme la pourpre des couvertures.

— S'il plaît à Dieu, reprit doucement Hélène, — et si mes vœux sont exaucés, Valentinien sera ton époux, ma Sévéra chérie...

Elle hésita, puis elle poursuivit, tandis qu'une nuance de fugitive rougeur montait à son front pour le laisser ensuite plus pâle :

— Mais si Dieu ne voulait pas, Sévéra... si tu étais forcée de donner ta main à un autre homme, est-ce que le souvenir de Valentinien ne serait pas ton malheur et ton martyre?...

—C'est vrai, murmura la jeune fille qui cachait sa tête dans le sein d'Hélène.

— Chaque fois qu'on te parlerait de lui, tu souffrirais, ma pauvre Sévéra.

Oh! oui... je souffrirais.

Une larme glissa sur la joue d'Hélène.

— Eh bien! Sévéra, ma sœur, continua-t-elle d'une voix étouffée et pénible, je t'en prie... ne me parle jamais du comte Maldio!

Sévéra se redressa.

Puis elle jeta ses bras autour du cou d'Hélène.

— Tu l'aimes donc!...

Mais elle se rejeta violemment en arrière, car cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle avait entendu un bruit tout près de la porte de la salle.

Elle fit un mouvement pour s'élancer. — Hélène la retint.

— Je veux savoir... commença la pétulante jeune fille.

— Je sais, moi, interrompit Hélène froidement.

Elle prêta l'oreille un instant, puis elle ajouta en réprimant un sourire dédaigneux et triste :

— Tu ne trouverais plus personne.

— Mais qui était-ce donc ? demanda Sévéra.

— Quand tu seras mariée, Sévéra, tu apprendras à reconnaître le pas de ton époux.

— Quoi !... balbutia Sévéra stupéfaite ; — César !

— Il est jaloux, dit Hélène.

— Jaloux de toi, ma sœur !...

— Jaloux de moi, Sévéra... et de toi !

La jeune fille la regarda, effrayée ; elle la crut folle.

Mais Hélène conservait la tristesse calme et froide de son sourire.

César, lui, — car c'était bien César, — regagnait son appartement en murmurant :

— Valentinien !... Maldio !... je m'en doutais !

Mais s'il avait écouté à la porte de sa femme, il avait écouté aussi à la porte des philosophes.

Il reprit avec un petit ricanement tout sec :

— Comme dit mon cher Héliodore, — ils ont la tête au-dessus de moi... Il suffirait d'ôter la tête pour égaliser les choses... Ce sont, après tout, des galiléens !

— Fi donc ! s'interrompit-il en montant les degrés de sa retraite ; — suis-je un Néron imbécile pour couper des têtes !... Libanius, la bouche d'or, ne pourrait plus célébrer ma divine clémence... J'aime bien mieux les tuer autrement.

VI

Le soleil levant éclaira le palais silencieux et le camp plongé dans le sommeil.

Le paysage parisien avait déjà bien changé depuis le temps de Jules César.

La bourgade de Lutèce était devenue une petite ville qui allait, dans quelques années, passer à l'état de municipe sous le nom de Parisii. Les forêts de la rive droite s'étaient éclaircies. De larges voies, partant des deux ponts romains qui unissaient l'île à la terre ferme, rayonnaient en tous sens, traversant les vignes et les cultures où les villas riantes coudoyaient l'austérité des tombeaux.

Mais c'était surtout la rive gauche qui s'était transformée.

Depuis Arcueil jusqu'à la Seine, on trouve partout des traces de la domination romaine. C'était d'abord le palais des Césars, grand comme une ville, puis les jardins, l'amphithéâtre, le camp à demeure, la ville volante qui entourait le camp, puis les villas, les monuments funèbres, l'aqueduc, etc.

La ville romaine et la ville gauloise, le camp, le palais, l'amphithéâtre, — les bateliers, les soldats, les femmes, les mendiants philosophes, les astrologues et les augures, tout dormait.

Julien seul veillait, écrivant à *son cher* Sallustius, à *son cher* Oribase ou à *son cher* Eunape, — car ce mot CHER se trouve aussi souvent dans les œuvres de Julien que

dans les œuvres de Rousseau, — écrivant, disions-nous, une de ces lettres ingénieuses, attiques, cherchées qui lui donnent incontestablement l'une des premières places parmi les beaux-esprits du Bas-Empire.

C'était peut-être cette fameuse lettre où M. Amédée Thierry, le savant historien des Gaules trouve de tout, même de la naïveté.

Julien naïf!!!

Mais un excellent historien peut être un critique médiocre.

« Moi, Grec, disait Julien à Salluste, je me suis fait » Gaulois à cause de toi, qui es pourtant de l'élite des » Grecs, par ta sagesse et par ta vertu. »

Vertu, sagesse! sagesse, vertu! Et toujours!

Trouvez-moi un gascon qui ne commence pas toutes ses hableries par le préambule sacrementel: *Je vais vous parler franchement.*

Mais, au nom du ciel, qu'y a-t-il de naïf dans ce madrigal en prose?

« Ah! continue Julien en très-bon style, mais qui n'a » rien de naïf, — quand je me reporte à notre association » fraternelle pour le bien, à notre haine commune des » méchants, à la ressemblance parfaite de nos âmes, » aux consolations que je puisais en toi, je m'applique ce » mot du poëte : Ulysse est abandonné! »

Eh quoi! le quatrième siècle fut assez dur pour refuser une chaumière à ce doux jeune homme!

Le soleil montait à l'horizon. Le palais et le camp s'éveillaient. Julien écrivait toujours.

Un officier subalterne souleva la draperie de sa retraite, et annonça le tribun Valentinien et le comte Maldio.

Julien se leva aussitôt et alla vers eux les bras ouverts.

— Bonne journée! s'écria-t-il, — et qu'il faudra marquer d'un blanc caillou, puisqu'elle s'ouvre par la visite de mes deux plus chers amis!

Il embrassa le comte Maldio, il embrassa Valentinien, comme s'ils eussent dû lui apporter enfin la chaumière tant souhaitée.

Valentinien, en effet, apportait quelque chose : c'était un rouleau de parchemin, scellé d'un grand sceau, et qui avait une physionomie officielle. Julien avait vu cette missive du premier coup d'œil. Depuis lors, obéissant à sa nature de comédien stoïque, il tournait son regard d'un autre côté, pour n'avoir point l'air empressé ni curieux.

Mais l'organe qui tenait lieu de cœur à cette poitrine vide battait violemment. Julien avait des frissons d'impatience, et son visage changea plusieurs fois de couleur.

Cette missive, ce devait être la lettre d'Auguste, la lettre souhaitée aussi ardemment que la chaumière. — Et pourquoi se trouvait-elle dans les mains de Valentinien?

— César, dit ce dernier, toute la journée d'hier je voulais venir vers toi.... Il se passe dans le camp quelque chose que tu ignores et qui m'alarme.

— C'est donc bien terrible, tribun! répliqua Julien en riant, car tu ne t'alarmes pas pour des bagatelles!

— Il s'agit de l'honneur et de la loyauté de César! prononça gravement le comte Maldio.

Julien mit de côté son sourire.

Vis-à-vis de ces deux nobles jeunes gens, fiers et beaux

tous deux selon deux types contraires, Julien ne brillait pas.

Il pouvait se consoler en pensant qu'il était bien capable de les jouer tous les deux à la fois, et avec eux trois douzaines d'autres Germains ou Pannoniens.

— Ah! fit-il en redressant sa courte taille; — et comment peut-il être question de l'honneur de César?

Il regardait du coin de l'œil la lettre que Valentinien tout ému oubliait entre ses doigts.

Il la regardait, — mais il ne la demandait pas.

— Écoute, César, reprit Valentinien, — Maldio et moi nous t'aimons, tu le sais... Tout ce qui te touche nous intéresse... Hier encore, comme un Batave t'accusait d'adorer en secret les faux dieux, Maldio l'a frappé de sa javeline.

Julien tendit sa main à Maldio.

— C'est bien, cela! dit-il; — j'en ferais autant pour toi, comte!...

— O mes chers amis, ajouta-t-il en s'exaltant à froid, selon sa coutume, — l'antiquité présente de nombreux exemples d'amitiés célèbres... mais ils ne sont que deux tous ces frères par le cœur : Nisus et Euryale, Pythias et Damon, Aristogiton et Harmodius... Nous, plus heureux, nous sommes trois... Et puissent les siècles futurs parler de notre union si belle!

— Quand il faudra donner ma vie pour toi, César, dit Maldio avec simplicité, — vous ne serez plus que deux, mais vous vous souviendrez de moi.

Julien regardait la lettre.

Était-ce bien la lettre? la lettre qui lui demandait ses

légions? la lettre qui lui arrachait tout moyen de combattre et de vaincre? la lettre qui le faisait empereur?

— Mais ce n'est pas de cela que nous voulions t'entretenir, reprit Valentinien dont les sourcils se froncèrent; — pour frapper tous ceux qui parlent de toi maintenant, il faudrait user trop de javelines!... Voici ce qui se passe... Une nuée de coquins, affublés de noms grecs, portant de solennels haillons et le bâton blanc des philosophes, s'est abattue sur le camp... Ils colportent des nouvelles extravagantes et poussent les légions à se révolter contre Auguste.

— Est-il possible! s'écria Julien; — contre Auguste?

— Tu l'ignorais! j'en étais sûr!...

— Et comment n'en être pas sûrs, interrompit Maldio avec chaleur; — nous qui avons vu César refuser la couronne dans les plaines de Strasbourg, au milieu de l'ivresse de la victoire.

— Hélas! mes chers amis, dit Julien qui essuya cette larme complaisante sur laquelle il pouvait toujours compter au besoin; vous me connaissez... vous savez quels sont me désirs modestes... une chaumière...

Mais son regard oblique couvait la lettre.

— Et que disent-ils donc, ô mes chers amis, reprit-il, — ces vagabonds méprisables, pour exciter les légions à la révolte?

— Ils disent des choses insensées, répondit Maldio; — ils disent qu'Auguste est jaloux de toi...

Julien leva ses yeux au ciel.

— C'est comme si le soleil sublime, murmura-t-il,

pouvait être jaloux de l'humble lumière d'une lampe!

— Ils disent, continua Valentinien, — qu'Auguste cherche par tous les moyens possibles à paralyser tes forces et à réduire tes succès.

— Je ne m'en plains pas, ô mes amis!

— Ils disent que la cour de Milan t'entoure d'espions et de traîtres...

— L'amertume de mon cœur, murmura encore Julien, — je ne l'ai pourtant confiée à personne.

Valentinien et Maldio échangèrent un regard étonné.

— Pas même à vous, mes amis les mieux éprouvés! acheva César en faisant jouer sa larme mécanique.

Cette larme qui coula pendant les cent années du dix-huitième siècle sur tant de peaux racornies; cette larme qui délayait l'encre de Rousseau, mêlée à *quantùm sufficit* de vitriol; cette larme qui sillonna la crasse huileuse des joues de Marat, et qui se balance, allez-y voir, sous la paupière enflammée de tous les crocodiles.

— C'est vrai cela, pensèrent Valentinien et Maldio, — il ne nous a jamais rien dit!

Et ils admirèrent la chrétienne abnégation de César.

Car ils n'étaient pas sans savoir que l'empereur Constance n'aimait pas beaucoup le maître des Gaules.

— Et que disent-ils encore? demanda Julien d'un ton de douce résignation.

— Une chose impossible, celle-là! s'écria Valentinien; — ils disent qu'Auguste a résolu de te demander l'élite des légions gallo-romaines pour faire la guerre au roi des Perses.

— Et tu ne crois pas cela, tribun Valentinien, n'est-ce pas?

— Non, de par le ciel!

— Ni toi non plus, comte Maldio?

— Il me faudrait le voir pour le croire!

Ce ne fut pas la faute de Julien, mais il fit un geste involontaire qui désigna la missive que Valentinien tenait toujours à la main.

Le tribun tressaillit comme un homme rendu tout à coup à l'idée de son devoir,

— Excuse-moi, César, dit-il; ce message a été trouvé sur la personne de Curius Ænéas, chevalier romain, assassiné dans les forêts des Meldes... Il porte le cachet d'Auguste.

Julien prit le paquet. Il baisa respectueusement le sceau avant de le rompre, car les Romains dégénérés avaient pris déjà les coutumes de l'Orient.

Il déroula lentement le parchemin.

— Vous avez raison de ne pas croire, dit-il cependant; — je suis comme vous, je ne crois pas.

Son œil subtil et vif avait déjà parcouru la dépêche.

Il lui fallut un effort violent pour comprimer le premier mouvement de sa joie.

Encore ne put-il empêcher tout son sang de sauter à son visage.

Valentinien et Maldio le considéraient avec inquiétude.

Julien leva le parchemin jusqu'à ses yeux; il avait beau faire, ses mains tremblaient.

Mais il eut la force de changer en un gémissement le cri d'allégresse qui voulait s'échapper de sa poitrine.

— Qu'as-tu, César? demandèrent à la fois le tribun des soldats et le comte.

— Le ciel m'est témoin que j'étais comme vous, répliqua Julien en feignant l'accablement le plus profond, — je ne croyais pas.

— Eh bien?...

— Lisez vous-même!

Il tendit le message à Maldio.

Cette lettre était de la main de l'Empereur. Elle constitue l'un des faits historiques les plus graves de cette époque, en ce qu'elle fut la cause, ou, du moins, le prétexte de l'usurpation de Julien l'Apostat.

Constance, obéissant aux perfides suggestions des trois hommes qu'il avait placés près de Julien pour l'épier et que Julien avait achetés, le sobre Héliodore, le continent Harminius Névita et le désintéressé Aprunculus, faisait un véritable coup d'État.

Il ordonnait le départ immédiat des quatre divisions désignées sous le nom de Celtes, Bataves, Pétulants, Hérules, fortifiées par trois cents hommes pris dans chacun des autres corps de l'armée gallo-romaine.

Il confiait le soin de ce mouvement au chef des chevaliers Lupicinus et à Sintula, maître des écuries de César.

Puis déclarant par le fait la déchéance de Julien lui-même, il instituait le tribun et notaire Decentius pour représenter sa personne impériale au delà des Alpes.

Constance Auguste avait donné complétement dans le piége, et Julien lui-même, l'habile grammairien, n'aurait pas rédigé autrement cette lettre pour le mieux de ses intérêts, comme disent les gens d'affaires.

Non-seulement c'était là un acte de brutale injustice, puisque Julien était bien réellement le restaurateur de la

puissance romaine dans les Gaules, mais c'était aussi une violation du contrat passé entre l'autorité impériale et les légions auxiliaires.

Toutes ces peuplades demi-barbares, enrôlées sous les aigles, avaient mis pour condition à leur engagement qu'on ne leur ferait jamais franchir la ligne des Alpes.

Julien savait cela, parce qu'il avait passé lui-même le contrat.

Auguste le savait-il ?

C'est extrêmement douteux. S'il l'avait su, malgré le grossier despotisme de son caractère, il aurait du moins vu le piége et n'y fût point tombé.

Ici, la précision même du coup décèle la main qui l'a porté.

La postérité aurait dû faire comme les tribunaux intègres et clairvoyants, qui cherchent dans les effets des familiers de la maison, quand une demeure est dévalisée sans escalade, effraction ni bris de serrure, en un mot dévalisée trop proprement.

Mais la postérité a mieux aimé croire les rhéteurs félons et les béotiens de plume. Elle a mis, en vérité, Julien au Panthéon. Voltaire l'y a trouvé, et lui a bâti, du faux marbre qu'il avait dans sa boutique, un beau petit autel où sont venus s'agenouiller à la queue leu-leu, et chanter leurs hymnes poussifs, tous les Dulaure de l'univers.

VII

Maldio et Valentinien lurent tour à tour la lettre de Constance. Ils demeurèrent atterrés.

— César! s'écria Maldio, — veux-tu que je monte à cheval et que j'aille vers Auguste?

— Nous irons tous les deux! ajouta Valentinien

— Non, répondit Julien froidement; — Auguste a ordonné, César obéira.

Tout en parlant, et sans faire semblant de rien, il écrivait quelques mots sur ses tablettes.

Le tribun militaire et le comte ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette stoïque vertu dans un homme si jeune encore.

— O César, s'écria Valentinien, — tu es grand! tu es grand!

— Plus grand aujourd'hui, dit Maldio, que sur le champ de bataille de Strasbourg!

Julien se dirigea vers la croisée, comme pour donner de l'air à son front brûlant.

Les deux chefs se consultaient.

Julien se pencha légèrement en dehors de la croisée.

Il vit Héliodore, Apprunculus et Névita qui se promenaient dans les jardins.

Il lança ses tablettes qui vinrent tomber à leurs pieds.

Apprunculus ramassa les tablettes et lut:

« Les Hérules, les Celtes, les Bataves et les Pétulants, » plus, trois cents hommes de chaque corps. — Départ » demain à la pointe du jour. — Défense d'emmener les » enfants et les femmes. — César disgracié. — Décentius » proconsul. — Lupicinus et Sintula maîtres de l'infan» terie et de la cavalerie. — César déterminé à obéir et » à se retirer dans une chaumière. »

A ce dernier trait, les philosophes rirent du meilleur de leur cœur.

Aprunculus fit un signe à Julien qui rentra dans la chambre.

Les trois philosophes convoquèrent une trentaine de mendiants de toutes sortes et de toutes momeries.

Une heure après le camp devait être en feu.

S'il vous plaît en effet, lecteur, d'incendier une ville ou une contrée, n'attachez pas des fusées à la queue de trois cents renards, comme Samson ; mais procurez-vous seulement douze pédagogues, et lâchez-les sur le pays condamné.

Julien regagna son siége. Il avait le sourire aux lèvres.

— Croyez-vous donc, mes chers amis, dit-il, qu'il soit si malaisé de déposer le fardeau de la puissance ?... Depuis bien des années, je ne me suis senti le cœur si léger ni l'âme si gaie... Je vais donc reprendre mes livres chéris et mes études bien-aimées!...

— Mais tu ne songes pas, interrompit Valentinien, — que tu es nécessaire à ce pauvre peuple des Gaules...

Julien poussa un profond soupir.

— C'est là ma seule douleur, dit-il ; — mais on n'aura pas de peine à trouver un plus digne que moi.

Rien ne lui manquait à ce juste, pas même la modestie.

Je pense bien que Molière s'est un peu servi de lui pour les grandes scènes de son *Tartufe*.

Valentinien et Maldio contenaient avec peine leur enthousiasme prêt à éclater.

— Écoute ! s'écria Valentinien ; — Maldio partage mes sentiments, et si nous étions sûrs que tu es chrétien dans

le cœur, nous te dirions : Résiste à Auguste, et, quoi qu'il arrive, nous serons avec toi.

Maldio approuva d'un geste énergique.

Julien baissa les yeux et sa lèvre se plissa en un sourire amer.

Il se croyait déjà si parfaitement sûr d'être le maître qu'il laissa tomber un instant le masque soigneusement attaché d'ordinaire sur son visage.

— Vous y tenez donc bien à votre christianisme ! dit-il.

Les deux chefs tressaillirent comme s'ils eussent vu passer entre les lèvres mielleuses du césar le dard envenimé d'un serpent.

— Oh ! reprit Julien, je sais que vous êtes des esprits simples et droits... Mais n'avez-vous pas un bandeau sur les yeux ? Comprenez-vous, je vous le demande, ces bizarres mystères enseignés par vos docteurs et presque tous empruntés à la théurgie égyptienne ?

— Tu blasphèmes !... interrompit Maldio.

— Non... je raisonne... s'ils sont trois, les personnages de votre trinité, comment votre Dieu peut-il être unique ?... Et s'il est unique, votre Dieu, que signifie l'appellation de Père, et de Fils, et d'Esprit ?... Père ! il avait donc une femme, ce Dieu ? La femme seule engendre [1]. Répondez à cela.

— Je crois ! dit Valentinien.

— Je crois ! répéta Maldio.

— Et vous ne savez pas pourquoi vous croyez ?... Je le

[1] Proposition plutôt arienne que païenne : *Nam si filius, necesse est ut femina sit et colloquium.* — Hilar. contrà Constantium.

sais... c'est la formule de cette doctrine, ennemie de la raison, de cet esclavage de l'esprit... Aussi je ne discute pas... je vous demande seulement de me montrer la pré-excellence de votre foi orthodoxe sur les opinions dissidentes... et si vous ne le pouvez pas vous êtes condamnés.

— Les conciles sont souverains...

— Lesquels ? ceux des Ariens ou ceux des orthodoxes ?... ceux des Alogis ou ceux des Apollinaristes ? ceux des Cerdoniens ou ceux des Dimérites ?... les Eudoxiens ont aussi leurs conciles, les Donatistes aussi, aussi les Antitactes, aussi les Basilidiens, aussi les Archontiques et les Eutychéens... Car la vertu d'un concile, n'est-ce pas, ne réside point dans le nombre et la richesse de ses évêques ?... Votre saint Pierre était un pauvre pêcheur et votre Jésus n'eut d'abord que douze disciples... Lesquels ? lesquels, je vous le demande ! Les conciles des Gnostiques sont des orgies sans nom ; les conciles des Helvidiens nient la virginité de Marie ; les conciles des Minéens déclarent que les plaisirs du ciel sont les plaisirs de Paphos... et tous ceux-là et encore les Monothélites, les Millénaires, les Illiricains, les Rhétoriens, les Sabelliens, les Osseniens, les Trithéistes et les Quadrisacramentaux... tous ceux-là sont des chrétiens... tous ceux-là et cent autres sectes...

Le rouge de la colère était au front de Valentinien. Il interrompit Julien d'un geste rude.

— Tu perds ta peine, César, dit-il, — nous ne sommes pas des rhéteurs.

Et Maldio ajouta :

— Nous sommes des soldats.

Tous deux firent en même temps le signe du chrétien et répétèrent ensemble :

— Je crois parce que je crois !

Puis Valentinien s'inclina et reprit :

— César, tu as reçu le baptême... si tu n'es plus chrétien, tu n'es pas païen...

— Je suis apostat, n'est-ce pas ?... commença Julien qui était devenu pâle.

— Adieu, César ! interrompirent d'une seule voix Maldio et Valentinien.

Julien les arrêta et s'efforça de rire.

— Fous que vous êtes ! s'écria-t-il ; — je suis un rhéteur, c'est vrai, mais moi aussi, je suis un soldat... ne voyez-vous pas que je raille ?... Il fallait me répondre ceci : Dieu le Père est la Raison souveraine et absolue ou la Science ; le Verbe est la Raison du second degré qui est la raison humaine poussée à la perfection ; l'Esprit est comme la conséquence divine de la Raison absolue et de la Science souveraine : le Tout, l'Émanation du Tout et le Rayon qui en jaillit : voilà la Trinité... Vous voyez bien que je suis plus chrétien que vous !

Et Julien, se recueillant, porta lentement sa main à son front, à sa poitrine, à l'épaule gauche, puis à la droite.

O Jupiter où étaient vos foudres de carton !

Ce signe, dessiné par Julien, fit plus d'impression sur les deux jeunes chefs que ses raisonnements brumeux. C'était comme une déclaration solennelle. Ils revinrent au césar et lui tendirent la main.

— J'ai cru que César disgracié allait perdre bien plus que la puissance, dit Julien avec douceur; — j'ai cru qu'il allait perdre ses deux meilleurs amis... Pardonne-moi, Valentinien, mon vaillant, d'avoir voulu t'éprouver... pardonne-moi, mon brave Maldio... et quoi qu'il advienne, ne croyez jamais que j'aie cessé de vous aimer.

Il se leva et ôta le bandeau qui lui ceignait le front.

— Maldio, reprit-il, — je te charge d'annoncer ma disgrâce à mon épouse Hélène.

Le jeune comte voulut protester, mais Julien ne lui donna pas le temps de répondre.

— Je sais que la noble Hélène apprécie ta valeur et ta loyauté, dit-il; — je le savais quand je l'ai prise pour épouse... Cette nouvelle lui semblera moins amère dans une bouche aimée.

Puis, se tournant vers Valentinien :

— Ami, reprit-il, — Fausta Sévéra suivra Hélène... Resteras-tu dans les Gaules?

— Je suivrai Fausta Sévéra, répondit le tribun.

Julien sourit, mais son sourire n'était pas de meilleur aloi que ses larmes.

— Tu es digne d'elle, et je suis heureux de cette tendresse que tu lui portes, dit-il; — je pense qu'elle a accepté ton amour?

Le tribun fit un signe de tête affirmatif.

Julien, réprimant un geste de dépit, lui serra de nouveau la main en disant :

— Si j'étais homme à souffrir d'une disgrâce que j'ai bien souvent et bien ardemment désirée, ton bonheur suffirait à me consoler, ô mon cher Valentinien!

— Allons! s'interrompit-il en changeant de ton,—obéissez-moi encore pour aujourd'hui... Il y aura un festin d'adieux au palais... Que les chefs soient prévenus... Qu'il y ait un centurion par cohorte, deux décurions par légion et un soldat par centurie... Je vous commets tous deux à ce soin.

Il les congédia d'un signe familier.

Les deux chefs hésitaient.

— Pour la seconde fois, César, dit Valentinien, nous te proposons d'aller vers Auguste.

— Pour la seconde fois, je vous rends grâce, ô mes amis, et je refuse.

Maldio et Valentinien s'éloignaient à contre cœur, lorsque Julien les rappela.

— J'y pense! dit-il négligemment, — vous êtes adorés du soldat... Veuillez annoncer vous-mêmes aux légions la volonté de l'Empereur.

On prétend que les dames et les diplomates ne mettent jamais leur pensée que dans le *post-scriptum* de leurs lettres.

Cette dernière phrase était le *post-scriptum* de la conversation.

Maldio et Valentinien descendirent les degrés du palais.

Pendant quelques instants, ils marchèrent côte à côte sans échanger une parole.

— Maldio, dit Valentinien, — il ne faut pas que tu voies Hélène.

— C'est vrai... il ne le faut pas... je souffre assez déjà sans cela!

— Va au prétoire... accomplis l'ordre de César... moi, je vais demander Fausta Sévéra.

Ils s'arrêtèrent.

Sur le point de se séparer, ils se regardèrent tout à coup, et leur pensée commune fit explosion.

— Défie-toi de César! prononcèrent-ils en même temps et à voix basse.

Chacun d'eux recula, frappé de sa propre parole.

Car une heure auparavant, chacun d'eux eût châtié quiconque aurait osé parler ainsi.

— Hélène est bien pâle!... murmura Maldio; — si elle était malheureuse!

— Ce n'est pas d'Hélène que tu veux me parler, Maldio, interrompit le tribun dont les sourcils se froncèrent violemment; — Hélène est sa femme... tu es un chrétien et un juste... ton amour, tu l'as condamné, tu l'as tué dans ton cœur.

— J'ai tâché... murmura le comte.

Valentinien poursuivit :

— Mais Sévéra...

— Écoute! interrompit Maldio qui lui serra le bras; tout à l'heure, il a voulu m'éprouver, moi, pour sa femme.

— Je l'ai compris.

— N'as-tu pas compris qu'il a voulu t'éprouver, toi, pour Fausta Sévéra?

— A quoi bon?

— Le diacre Livius m'a dit que Julien avait passé souvent de longues heures pour persuader à Sévéra de se vouer à la virginité chrétienne.

— Il est donc chrétien bien fervent?

— Je te le demande.

Valentinien réfléchissait.

— S'il n'est pas chrétien, pourquoi ce zèle étrange? reprit-il.

— Parce qu'il n'a qu'une manière d'aimer, répondit Maldio; — c'est d'être jaloux.

— Il aime donc Sévéra? s'écria Valentinien furieux.

— Il est jaloux d'elle.

Valentinien n'était pas très-fort sur la métaphysique. Ces subtilités l'irritaient sans l'éclairer. — Quant à Maldio, nature plus délicate, sinon plus intelligente, il avait deviné Julien tout d'un coup.

Il l'avait deviné, parce que Julien lui avait dit: Je sais que la noble Hélène apprécie ta valeur et ta loyauté. Son instinct lui avait montré la ruse misérable, et, à dater de cet instant, Julien n'avait plus été pour lui qu'un lâche hypocrite.

Maldio aimait Hélène avec passion, mais avec respect. Ce soupçon de Julien, qui insultait Hélène, l'indignait et le révoltait.

A ses yeux, Hélène était la sainte immaculée, infaillible, qu'il fallait vénérer à genoux.

Maldio priait Dieu tous les jours pour qu'Hélène l'oubliât; car il savait bien qu'il y avait dans l'âme pure d'Hélène un souvenir qui était son malheur.

Maldio avait vingt-deux ans, et nul espoir ne lui restait dans la vie.

— Frère, dit-il à Valentinien en se séparant de lui, — César espère bien ne plus nous revoir... Les légions vont

avoir soif de sang aujourd'hui....Si je meurs, dis à Hélène que je lui garderai une place aux pieds de Dieu.

Valentinien ne comprit pas tout de suite le sens de cet adieu.

Quand il comprit, Maldio était déjà loin.

VIII

Le jour baissait. Les derniers rayons du soleil couchant doraient le faîte du palais des Césars.

Julien était dans l'appartement de sa femme. Hélène et Sévéra se tenaient assises sur des coussins, tandis que des esclaves allaient et venaient.

— O ma chère épouse! disait le sensible César, en notant avec soin sa déclamation, — j'aurais voulu voir la couronne impériale sur votre front, si digne de la porter...

— Si c'est pour moi, Julien, que vous regrettez le jour qui devait vous donner l'empire, interrompit la jeune femme, — ayez l'esprit tranquille... Moi, je ne regrette rien.

— Et pour qui serait-ce? s'écria le César. — Ne connaît-on pas mes goûts modestes et tranquilles? N'ai-je pas donné assez de preuves de mon mépris pour les grandeurs?...

Si Maldio avait vu clair aujourd'hui seulement dans le cœur de Julien, c'est que Maldio n'était qu'un homme. Fausta Sévéra, qui était une jeune fille, connaissait depuis longtemps son vertueux cousin sur le bout du doigt.

Elle le regardait en dessous. Julien rencontra son œil malin, et se mordit la lèvre.

— Ma pauvre Sévéra, dit-il en mettant plus de douceur encore dans sa voix, — des méchants ont excité Auguste contre notre cher Valentinien... J'ai bien peur que tu ne sois jamais sa femme.

La jeune fille pâlit.

— Valentinien n'a qu'un ennemi, répliqua-t-elle en relevant son front fier et mutin.

— Le connais-tu, Sévéra, cet ennemi?

— Je sais son nom, murmura la jeune fille; — mais peut-on connaître celui qui a toujours un masque sur le visage?

Ceci fut dit tout bas, de manière qu'Hélène ne pût entendre.

— L'hypocrisie est le plus odieux de tous les vices! prononça Julien sentencieusement.

Puis, se penchant tout à coup vers Sévéra, il ajouta :

— Le plus grand ennemi de Valentinien, c'est toi...

Sévéra se recula indignée.

Sans la présence d'Hélène, elle eût éclaté. Mais Julien était de ces sages qui abusent de tout. Il comptait précisément sur la présence d'Hélène.

Hélène rêvait.

Julien la baisa au front comme un père. Et, comme ce baiser fit tressaillir la jeune femme dont la pensée était ailleurs, Julien, par un geste commun à tous les pédagogues, lui caressa le menton placidement.

— Ma chère épouse, dit-il, — tu ne resteras plus soli-

taire. Je serai sans cesse avec toi, et tu connaîtras enfin les charmes de l'hymen...

Une nuance d'effroi vint dans les beaux yeux d'Hélène.

— Mais l'heure me presse, reprit Julien ; — un dernier mot... Si vous entendiez du bruit, ne vous effrayez pas... Un César ne tombe point sans que sa chute retentisse.

— Et il faut bien quelque tumulte, murmura Sévéra, pour que César déchu se relève Auguste.

Julien lui serra la main sans colère apparente.

— Est-ce le tribun Valentinien, demanda-t-il, — ou le comte Maldio, qui vous donne ces leçons de haute politique?... Vous ne répondez pas?... Ce sont vos petits secrets... Au revoir!

Il sortit d'un pas régulier et tranquille.

Sévéra se jeta dans les bras d'Hélène.

— Oh ! ma sœur ! ma sœur ! s'écria-t-elle, tandis qu'un torrent de larmes contenues inondait ses yeux; — il y a du malheur autour de nous!

Hélène ne pleurait pas, mais il y avait dans son regard de l'épouvante et de l'égarement.

— César n'est pas un assassin, dit-elle, répondant à sa propre pensée.

— Puisses-tu dire vrai ! murmura la jeune fille.

Elles s'agenouillèrent toutes deux sur le prie-Dieu d'Hélène, et leur oraison désolée monta vers le ciel.

Julien gravissait les degrés qui menaient à son appartement.

Il allait lentement et la tête baissée.

— Ils ont parlé! pensait-il, — tant pis pour eux.

Quand il entra, son appartement était désert.

Il monta sur la plateforme où nous avons vu le sobre et docte Héliodore faire ses observations astrologiques.

L'orient était chargé de vapeurs sanglantes.

Au couchant, un nuage rougeâtre qui donnait une teinte verte à l'azur du ciel, coupait l'horizon comme un arc immense, dont la courbe audacieuse tenait toute l'étendue du firmament.

Cette voûte hardie et brillante était immobile sur les sombres forêts du mont Valère et sur la Seine qui réflétait l'ardente richesse de ses nuances.

Au-dessous d'elle un courant d'air inférieur poussait des nuages noirs qui, s'élançant du lit de l'horizon, obscurcissaient la place où le soleil venait de disparaître, et marchaient, mêlant à la hâte leurs contours changeants.

Vous eussiez dit une sombre horde de barbares courant à la conquête de la civilisation sereine.

Quinze siècles ont passé depuis sur la terre parisienne. Il n'y a plus de forêts. Mais la Seine, qui s'égare et se complaît dans le riant paysage de ses rives, reflète encore ces magnifiques couchers du soleil qui empourprent nos Tuileries et le faîte austère de Notre-Dame.

Julien regardait le ciel splendide.

Sa poitrine se soulevait. Des gouttes de sueur étaient à son front pâle.

De là, il pouvait voir le camp qui s'agitait déjà, ivre du vin distribué par son ordre.

Immédiatement au-dessous de lui, dans la cour du palais, il pouvait voir les tables pressées qui attendaient les convives.

Julien regardait le ciel en y cherchant un présage.

— O père des dieux! dit-il; qui l'emportera de celui qui attaque ou de celui qui se défend?

Les nuages sombres étendirent leur voile sur l'or éblouissant des nuages supérieurs. L'occident s'éteignit.

Julien levâ les mains vers le ciel.

— J'accepte l'augure! s'écria-t-il.

En ce moment, une clameur s'éleva du camp et monta jusqu'à lui.

Julien crut reconnaître son nom, prononcé par mille voix.

D'autres voix se firent entendre dans sa retraite même, appelant :

— César! César!

Julien descendit précipitamment dans sa retraite.

Il se trouva en face des trois philosophes de sa domesticité : Apruńculus, Héliodore et Nèvita.

— Salut, Auguste! s'écrièrent-ils tous les trois à la fois.

Julien devint livide.

— Silence! murmura-t-il avec effroi.

— Salut, Auguste très-excellent! répétèrent les trois laquais savants, désobéissant pour la première fois à leur cher maître.

Julien trêmblait.

Apruńculus prit la parole.

— Les Gaules sont à toi, Cesar très-heureux, dit-il; — les Gaules et l'Empire... les Pétulants et les Hérules ont voulu mettre en pièces le Germain Maldio qu'ils chérissaient hier.

— Justes Dieux! Maldio! mon ami si cher?

Les philosophes sourirent.

— Maldio s'est enfui, dit Héliodore.

Les sourcils de Julien se froncèrent imperceptiblement.

— Et Valentinien ? demanda-t-il.

— Valentinien a dit que tu refuserais l'Empire, et il a été chassé honteusement par ses soldats qui l'adoraient hier à l'égal d'un dieu.

— Et maintenant, ô César, puisque tu ne veux pas qu'on t'appelle Auguste, dit Névita, les convives fidèles t'attendent dans la cour du palais... viens.

— Un instant encore !...

— Ils sont impatients.

— Le temps de consulter les augures.

— Les augures ont parlé... ils sont favorables.

Et les trois philosophes de répéter en chœur :

— Viens, très-heureux César ! viens triompher et régner.

Une seule table, demi-circulaire, était dressée dans la cour du palais, dont elle occupait toute l'étendue.

A cette table s'asseyaient pêle-mêle, comme cela se fait quand une ambition prétorienne relâche à dessein les liens de la discipline militaire, s'asseyaient, disons-nous, les tribuns, les chefs de cohortes, les centarques, les décurions et les simples soldats.

Presque tous, officiers et légionnaires, étaient échauffés déjà par le vin.

A l'aspect de César, ce fut une clameur folle qui fit trembler les murailles du palais des Thermes.

César s'avança, froid et digne. Il prit place au trône réservé, entre deux simples soldats.

Léon le scutaire était parmi les invités.

— Par Pluton! s'écria-t-il, car je suis chrétien, c'est vrai, mais j'estime Pluton, à cause de son chien Cerbère, César a l'air un peu malade.

Turnion, le sous-officier, lui imposa silence.

Ce qui porta le scutaire à jurer par Vulcain, car il était chrétien, c'est vrai, mais Vulcain lui semblait un taillandier respectable.

Pas n'est besoin de vous dire qu'on but à tirelarigo!

Julien regardait boire les autres; et c'est la différence qu'il y a entre lui et certains apprentis-augustes, qui ne se bornent point, dit-on, à griser leurs décurions.

Le champagne, du reste, n'était pas inventé à cette époque.

Puisque nous sommes évidemment ici un historien très-grave et qu'un historien doit énoncer son opinion sur les faits racontés, nous dirons qu'au fond, nous préférons César ivrogne à César trop prudent.

Vitellius était un porc, mais Tibère était un tigre.

* *

Au moment où Julien se levait pour parler, l'écuyer d'Héléna pénétra jusqu'à lui et lui dit :

— Les légions en fureur demandent la tête du tribun Valentinien et du comte Maldio. * *

Julien le renvoya d'un geste glacé.

— Je suis le maître des légions, répliqua-t-il; les légions feront ce que je voudrai.

— César! insista le serviteur, les philosophes païens qui infestent le camp ont été chassés, hier, par Valentinien et par Maldio... ils ont juré de se venger!

— Qu'on emmène cet homme! dit Julien.

Les valets entraînèrent l'écuyer.

Julien réclama le silence d'un geste, et ses fidèles crièrent :

— Écoutez! écoutez!

— Mes chers compagnons d'armes! dit Julien en imprimant à sa voix de fausset enflée un tremblement très-bien exécuté, je n'ai pas voulu prendre congé de vous sans vous adresser mes adieux pleins d'affection et de sollicitude.

Héliodore, Aprunculus, Névita, Turnion et les autres comparses de cette haute comédie essuyèrent leurs yeux dès ces premiers mots.

Dans nos théâtres, les claqueurs moins novices savent mieux graduer leurs émotions.

Mais l'assistance était assez ivre pour qu'il n'y eût pas besoin de tant de simagrées.

— Tes adieux, César! s'écrièrent vingt voix avinées; c'est ce que nous allons voir!

— Mes amis, mes frères! reprit Julien, — je croyais, dans la position où le ciel m'avait placé, je croyais avoir accompli loyalement mon devoir... Auguste en a jugé autrement.

— Honte et malheur sur Constance Auguste! hurlèrent les claqueurs.

Et la foule répéta :

— Honte et malheur sur Auguste!

Ici vient se placer la fameuse larme de Julien. Elle fit un effet prodigieux.

— O mes chers amis, s'écria-t-il en pleurant, gardez-vous de contrevenir aux ordres de notre empereur vénéré. Je ne l'accuse pas. Je l'aime. Soyez certains que sa religion aura été surprise...

— Qu'il est généreux! dit Héliodore.

— Bien, César! déclama Névita, bien, noble et clément César!

Autre effet :

— Je ne suis plus César, dit Julien tristement; notre empereur respecté m'a rendu à la vie privée, objet de tous mes souhaits.

— Nôtre empereur, c'est toi! hurla Turnion.

— Par Neptune! ajouta Léon le scutaire, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais...

On ne lui laissa pas le temps d'expliquer ses opinions sur Neptune.

Apruncúlus avait quitté le palais sans rien dire. A peine était-il dehors qu'une énorme clameur s'éleva aux portes de la demeure des Césars.

Apruncúlus était sorti pour donner un signal.

— Julien Auguste! Julien Auguste! criaient les soldats ameutés par les porteurs de besaces!

IX

En ce moment, les rangs des convives, qui s'étaient levés en tumulte, s'ouvrirent tout à coup. Une jeune fille

venait de paraître au seuil des appartements d'Hélène.

Fausta Sévéra, c'était elle, s'avança lentement et la tête haute parmi les légionnaires ivres.

Elle alla droit à César, et, quand elle fut devant lui, elle releva son voile.

— Que veux-tu? lui demanda Julien

— Valentinien et Maldio vont mourir, répondit-elle.

Julien haussa les épaules.

— Terreur d'enfant! murmura-t-il.

— Tes soldats entourent leur retraite, — poursuivit la jeune fille; je te dis qu'ils vont mourir!

Elle était plus pâle qu'une statue de marbre.

Et belle comme une sainte!

Julien la regardait, indécis.

Les convives, curieux, faisaient silence, mais n'osaient approcher.

— Sévéra, dit Julien, dont un méchant sourire releva la lèvre, je crois que tu ne railles plus!

— Non, César, je supplie, répondit Sévéra, qui avait des larmes dans les yeux.

— Et que me demandes-tu?

— La clef des souterrains du palais.

— Pour fuir avec lui?

— Oui, pour fuir avec lui.

— Tu l'aime donc bien, Sévéra?

— Je l'aime plus que ma vie, César.

Julien la regarda un instant comme s'il allait briser cette pauvre enfant, demi-morte d'angoisse, par une de ces railleries suprêmes que ses pareils savent trouver en face de l'agonie. Mais il se ravisa. D'un geste rapide, il

prit une clef sous sa tunique et la remit à Sévéra, en disant :

— Tiens, Fausta Sévéra, sois heureuse.

La jeune fille lui baisa la main en pleurant.

— Oh ! César, dit-elle, — je t'avais calomnié dans mon cœur... Merci, pardon, et adieu !

Elle rabattit son voile sur son visage et traversa la foule des convives, rapide et légère comme une biche.

Névita s'était approché de César, qui lui parlait à voix basse.

Pendant cela, les convives s'impatientaient, car le prologue durait trop, et il fallait entamer la comédie. Les légionnaires hurlaient au dehors. On entendait des menaces de sac et d'incendie.

Après avoir écouté les ordres de Julien, Névita s'inclina et fit mine de s'éloigner.

— Surtout, pas de sang ! dit César.

— Lequel hais-tu le plus ? demanda Névita.

— Valentinien.

Névita croyait que Maldio était l'amant de la femme de César, et pourtant il ne fut point étonné. La civilisation était fort avancée.

Névita partit. Ce fut comme un signal.

Sur les excitations d'Aprunculus et d'Héliodore, la foule des convives, d'un mouvement unanime, s'élança vers César.

Alors commença la farce impériale.

Les historiens gardent leur sérieux en la racontant. Ah ! si Bilboquet savait écrire !

Aux premiers cris annonçant qu'on voulait le proclamer

Auguste, Julien déchira ses vêtements et fit éclater un généreux désespoir.

— O mes amis! s'écria-t-il, — ne savez-vous pas que je désire uniquement une chaumière entourée d'un gazon frais où quelques agneaux puissent paître l'herbe molle!...

Et sa larme qui jouait, il fallait voir!

— Par Junon! dit Léon le scutaire, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais Junon était une maîtresse-femme; — est-il possible de voir un jeune seigneur plus malheureux!...

Puis il ajouta tout haut pour consoler le pauvre Julien:

— César, tu auras toutes les chaumières de l'Empire, tous les agneaux, tous les pipeaux, tous les ormeaux, tous les ruisseux...

Mais la larme de Julien ne voulait point tarir. Elle coulait comme une fontaine.

— Allons, enfants! cria Turnion, — en avant!

Dix hommes d'action s'élancèrent sur Julien pour en faire un empereur malgré lui.

Mais Julien, comme la Galathée de Virgile (*lasciva puella!*), voulant pousser jusqu'au bout sa résistance héroï-comique, se déroba aux étreintes des *hommes d'action*, et s'enfuit comme un lièvre à travers les escaliers du palais.

La cohue le poursuivit en aboyant. — Vous n'oubliez pas qu'on avait promis en son nom à chaque légionnaire cinq pièces d'or et une livre d'argent.

Tout en relatant cette petite circonstance, les historiens graves ne rient pas du tout.

Au contraire, la fameuse larme de Julien les gagne, et ils pleurent, ma foi! comme un demi-cent de veaux.

Julien atteignit sa retraite, toujours poursuivi par ses légionnaires, et referma la porte sur eux.

Ici, les historiens sont forcés de se taire, ou du moins de parler d'après le récit que Julien, empereur, fait lui-même dans son *Épître aux Athéniens*.

Nous suivrons donc Julien, et, vraiment, le plus effronté fantaisiste n'eût point osé inventer le grotesque de son récit.

Julien, dès qu'il fut seule, protégé par la porte close de son appartement, sacrifia à Jupiter, sans oublier le père Mithra, son patron spécial.

C'était le plus pressé.

Ensuite, il alla un peu sur sa terrasse pour se rafraîchir et savoir ce que disaient les étoiles.

Les étoiles, nous vous l'affirmons sous serment, passaient leur chemin sans s'occuper le moins du monde des simagrées de l'illustre histrion.

Les cris redoublaient dans l'escalier. — Julien entendit que les légionnaires du dehors, Pétulants, Hérules et Bataves, enfonçaient les portes du palais.

Du haut de cette terrasse, sous le ciel noir, c'était un spectacle étrange. De toutes parts, au dedans et au dehors du palais, les torches s'agitaient désordonnément. On voyait la foule bizarrement éclairée sortir de l'ombre tout à coup, quand une torche secouait sa chevelure, puis se replonger soudain dans la nuit. — Les armures jetaient çà et là leurs reflets aigus. — Les chants d'ivresse montaient avec les cris de colère.

Julien eut peur ; c'est lui qui le dit.

Tout allait cependant suivant le programme tracé dès longtemps à l'avance, mais il est un instant où l'usurpateur se sent fatalement défaillir.

Tous, depuis le premier jusqu'au dernier !

A certaine heure, l'histoire nous les montre pâles, essuyant la sueur froide de leur front.

Heureusement que Mithra, Jupiter et Mercure Trismégiste, protégaient spécialement Julien l'Apostat.

A ce moment pénible où le cœur manque à la trahison, le GÉNIE DE L'EMPIRE lui apparut pour le réconforter.

Julien ne dit pas comment était fait ce personnage.

C'est sans doute le même qui, de nos jours, a conversé familièrement avec le glorieux Soulouque.

Nous nous représentons LE GÉNIE DE L'EMPIRE comme un très-bel homme, habillé en confident de la tragédie, couronné de laurier-sauce et parlant par hémistiches.

Mais la correspondance intime de Soulouque Ier avoue que ce génie est nègre, et qu'il porte des pendants d'oreilles au bout du nez. Cet empereur est trop honnête homme pour avoir voulu tromper son siècle et la postérité.

Quoi qu'il en soit, Julien offrit un siége au Génie de l'Empire, et, après les premières politesses échangées, le Génie de l'Empire dit à Julien :

— *Depuis longtemps, Julien, je me tiens à ta porte* [1]...

— Croyez, génie, que si je l'avais su...

[1] Ammien Marcellin, XX, 5. — Les mots en italiques forment la traduction donnée par M. Amédée Thierry, *Hist. de la Gaule*, t. III, p. 364.

— *Tu m'as toujours refusé...*

— C'est ma passion pour les chaumières.

— *Si tu me refuses encore, ce sera pour la dernière fois...*

— Alors je vais réfléchir.

— *Tu ne me reverras plus!*

— Alors, je vais accepter.

Julien pensait qu'après cette réponse aimable, le Génie de l'Empire allait lui sauter au cou. C'eût été bien naturel; mais ce vieillard hypocondre se leva et lui jeta un regard terrible.

— *Écoute bien ceci*, lui dit-il, *je n'habiterai pas longtemps avec toi.*

A ces mots, le Génie de l'Empire disparut par le trou de la serrure avec un bruit de fusée qui part. Il n'oublia rien dans la chambre, sinon une odeur de vieux roussi et de balai rôti.

Après ce prodige aussi authentique que remarquable, Julien n'avait qu'une chose à faire, c'était de couronner son rôle de Galathée en se laissant prendre de force.

Vous pensez bien qu'il n'y manqua pas.

Les soldats enfoncèrent la porte et l'enlevèrent dans leurs bras.

Il répandit ce qui lui restait de sa larme, raconta la visite du Génie aux légionnaires émerveillés, et renonça pour le moment à toute idée de chaumière.

X

Les Romains, comme après eux les chatelains du moyen âge, creusaient volontiers des souterrains sous leurs demeures. Les motifs que les uns et les autres avaient pour cela sont trop évidents, pour que nous les déduisions ici.

Suivant l'opinion la plus accréditée, les souterrains du palais des Thermes étaient immenses. On en a retrouvé des traces au douzième siècle, sous le cloître Saint-Benoît, et jusqu'à la hauteur de la rue de la Sorbonne. — Du côté opposé, ils rejoignaient la Seine.

Ces souterrains n'avaient que deux issues : l'une à l'intérieur du palais, l'autre sur le bord de la rivière.

Il y avait déjà cinq ou six heures que les troupes auxiliaires et surtout ces corps de second ordre que l'on appelait les *Gentils*, cherchaient Valentinien et Maldio, pour venger sur eux la rigueur des ordres de Constance. Chrisidès et les autres philosophes païens avaient allumé contre eux la colère des soldats.

Vers le soir, Valentinien et Maldio s'étaient réfugiés au palais.

En dernier lieu, Hélène elle-même leur avait donné asile dans son appartement.

C'était au moment où les Gentils, ameutés par les philosophes, assiégeaient cette partie des Thermes que Sévéra avait pris le courage d'aller demander à Julien les clefs du souterrain.

Elle dit adieu à Hélène, car elle ne voulait plus demeurer sous le même toit que Julien. La jeune fille n'était pas obligée de deviner au juste à quelle limite s'arrêtait la passion négative de César. Elle craignait. Elle avait raison de craindre.

Et cependant, nous le répétons, car nous voulons être rigoureusement juste: Julien était aussi continent que sobre. De l'eau claire et la solitude, tel était son régime.

Hélène resta seule, à genoux devant son prie-Dieu.

Les lèvres de Maldio avaient effleuré sa main glacée.

Hélène disait à Dieu sa tristesse et demandait le salut pour ceux qui fuyaient.

Il était onze heures de nuit quand Maldio, Valentinien et Sévéra s'engagèrent dans le souterrain du palais des Thermes.

Les deux jeunes chefs étaient armés. Tous les trois portaient des torches; mais ni Sévéra ni ses compagnons ne connaissaient les mille détours de ce mystérieux dédale.

Leur intention était de gagner la Seine, de la traverser et de faire route vers l'Italie.

Pendant bien longtemps, ils errèrent sous les hautes voûtes dont l'humidité renvoyait la lumière des torches en étincelles diamantées. Ils allaient au hasard. Les pieds délicats de Sévéra souffraient déjà de la fatigue.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour écouter s'ils n'entendaient point le murmure de la Seine.

Mais le souterrain était muet. La terre épaisse et sourde leur épargnait les clameurs de l'armée.

Pour éviter toute poursuite, Maldio avait refermé sur eux la porte d'entrée.

En un moment où ils faisaient halte ainsi pour prêter l'oreille, ils crurent ouïr un lointain fracas.

— Sauvés ! nous sommes sauvés ! s'écria Sévéra ; — louons Dieu ! j'entends le cours de la Seine.

Elle s'élança vers l'endroit d'où le bruit venait.

Maldio et Valentinien la suivirent.

Mais ils ne partageaient pas son allégresse. Ce bruit lointain ne ressemblait point au murmure profond et continu que produit le cours d'un fleuve.

C'étaient comme des coups frappés violemment à intervalles égaux.

Maldio et Valentinien avaient assisté à plus d'un siége. Cela leur rappelait le choc du bélier heurtant contre les murailles.

— Ne va pas plus loin, Sévéra, dit Valentinien ; — nous retournerons sur nos pas.

Il abaissa sa torche contre terre, et montra les vestiges récents de leur marche.

— Alors, quel est donc ce bruit ? demanda la jeune fille.

— Je ne sais, répliqua le tribun ; — on dirait que les légionnaires essayent d'enfoncer la porte du souterrain.

Sévéra poussa un cri d'effroi.

A ce cri, une grande clameur répondit au lointain.

— Ils n'essayent plus, murmura Maldio ; — la porte est tombée.

En effet, un tumulte confus s'élevait déjà sous les voûtes.

— Fuyons ! dit Sévéra.

— Par où ?

Maldio prit Valentinien dans ses bras et le serra contre son cœur.

— Adieu frère, dit-il ; — je t'aimais bien... pense à moi... et prie pour moi !

— Que signifie cela, Maldio ? demanda le tribun étonné.

— Ma sœur, reprit Maldio en touchant de ses lèvres le front de Sévéra, — sois heureuse et bénie entre toutes les femmes.

— Que veux-tu dire, mon frère ?

— C'est la seconde fois que je prononce le mot adieu, dit Maldio en serrant la main du tribun ; — cette fois, je n'échapperai pas.

— Nous combattrons.

— Non... vous vous aimez... vous avez devant vous une longue vie de bonheur... moi, je suis seul et condamné...

— Je te comprends, Maldio, s'écria Valentinien ; — mais je ne veux pas !

Maldio éleva sa torche et montra le pâle visage de Sévéra.

— Pour elle !... murmura-t-il.

Valentinien hésitait. — Le tumulte grandissait sous les voûtes.

— Pour moi ! s'écria la jeune fille dont le regard s'éclaira ; — ce que je veux, moi, c'est mourir avec vous.

On distinguait déjà le pas des Gentils et la lueur de leurs torches.

— Fuyez ! s'écria Maldio ; — je vous le demande... Je

le veux... j'arrêterai ces hommes, moi tout seul... et si vous trouvez l'issue, vous m'appellerez par mon nom et je vous rejoindrai.

Il avait redressé sa haute taille. Son front était inspiré sous les boucles épaisses de ses cheveux blonds. Il était beau comme un archange.

On entendait un soldat qui criait :

— J'ai vu leurs torches ! Courage ! nous les tenons, les traîtres à César Auguste !

Valentinien saisit Sévéra et l'enleva dans ses bras.

— Quand je crierai, dit-il, si tu ne réponds pas, je reviendrai te venger ou mourir.

Il se hâta vers la partie opposée du souterrain qui devait aboutir à la Seine.

Maldio se plaça debout au milieu de la voie et tira sa large épée.

Les assaillants n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

— Arrière ! cria-t-il ; — je suis le comte Maldio, votre chef !

— Nous n'avons d'autre chef que Julien Auguste, répondit celui qui marchait le premier.

En même temps, il porta un coup à Maldio qui l'étendit mort sur le sol du souterrain, d'un revers de son glaive.

Celui-là avait jusqu'alors caché son visage derrière un pan de sa toge.

— Ah ! s'écria Maldio qui le reconnut à terre, — vous n'êtes pas des soldats romains et vous n'êtes pas des soldats gaulois, vous êtes des mendiants grecs... Voyons combien de philosophes un guerrier peut envoyer chez Pluton !

Son large glaive traça un sillon d'éclairs ; il se rua sur la foule des assaillants, et, pendant trois ou quatre minutes, il frappa sans relâche.

Il allait toujours en avant, laissant derrière lui des cadavres dans du sang.

Cette troupe de coquins, ivres et lâches, commençait à se débander.

Mais Maldio s'arrêta tout à coup, parce qu'il avait entendu un cri derrière lui... — un cri faible qui venait de bien loin.

Il s'arrêta. Les assassins crurent que son bras faiblissait ; ils reprirent courage.

Un second cri arriva jusqu'à lui, et il crut reconnaître la voix du tribun Valentinien qui prononçait son nom.

Il se rua une dernière fois contre la meute en désordre, puis il commença sa retraite.

Mais il ne pouvait s'éloigner qu'à reculons, il y avait sur la route tant de cadavres et tant de sang !

A leur tour, les Gentils et les Grecs avaient pris l'offensive.

Maldio trébucha contre un cadavre et glissa dans le sang.

Il tomba.

Un immense cri de triomphe fit retentir les voûtes du souterrain. Trente glaives menacèrent à la fois sa poitrine

Chrisidès, le péripatéticien, lui plongea son couteau dans la gorge.

Dans le silence qui suivit, chacun put entendre la voix de Valentinien qui criait :

— Maldio ! Maldio ! Maldio !

Maldio entr'ouvrit ses paupières mourantes.

— Ils sont sauvés ! murmura-t-il ; — Seigneur Dieu, prends mon âme !

XI

Au milieu du camp romain, devant le prétoire, les légionnaires étaient rangés.

On avait amené Julien tout tremblant et tout pâle, Julien qui avait vraiment plutôt l'air d'un condamné que d'un empereur.

L'enthousiasme des troupes était à son comble. Il y avait bientôt douze heures que les troupes buvaient.

Un murmure, d'abord faible et confus, s'éleva du rang des Bataves pour passer dans les cohortes des Pétulants, des Hérules et des Celtes.

Ce murmure s'enfla graduellement, — vibra, — éclata, — puis tonna.

C'était le fameux *barri* ou cri de guerre des Gaulois.

Les dragons et les aigles s'élevèrent en tête des centuries. Les torches agitées lancèrent des millions d'étincelles.

Et le *barri* fut couronné par ce cri foudroyant :

— Julien Auguste ! Julien Auguste !

— Jupiter le veut ! murmura Julien.

— Par Vénus, dit le scutaire Léon, — car je suis chrétien, c'est vrai, mais on peut bien avoir un faible pour la mère des Amours ; il est temps d'exalter Auguste !

Turnion, Aprunculus, Héliodore et autres, aidèrent Léon le scutaire à placer Julien debout sur son bouclier. Julien se laissa faire. On l'exalta ainsi sur le pavois, et les cris allèrent de plus belle.

Une idée traversa cependant la cervelle de Léon, le scutaire mythologique, mais chrétien.

— L'impératrice, dit-il ; — l'impératrice !

Aussitôt mille voix s'élevèrent, réclamant la présence d'Hélène.

Julien fit un signe de remercîment. Quelques soldats, conduits par Héliodore, allèrent chercher l'impératrice.

Cependant, un grand silence s'établit. Julien avait annoncé du geste qu'il allait parler.

Dieu nous garde de toute allusion contemporaine ! Nous traduisons Ammien Marcellin, purement et simplement :

— Vaillants défenseurs de la République et de moi-même, dit le nouvel Auguste en grossissant son filet de ténor, — j'aurais voulu rester lieutenant-général des Gaules... Mais puisque vous jugez mon élection utile au bien de tous, je marcherai avec vous... et, je le déclare ici, en face de votre RESPECTABLE réunion [1], la hiérarchie civile et militaire sera désormais une vérité !... la justice la plus rigoureuse, l'économie la plus sage... etc., etc., etc., etc., etc... — etc., — etc. !

[1] *Sub reverenda concilii facie...* (Amm. Marcel. XX.)

Bref, des fontaines de nectar, des ruisseaux de lait, ce programme connu de tous les vertueux princes qui se laissent hisser, — de force, — sur le trône.

Plus cinq pièces d'or et une livre d'argent pour chaque électeur.

Cela dut coûter cher, car il y avait beaucoup d'électeurs.

Mais l'histoire dit seulement que Julien promit ; elle ne dit pas que Julien paya.

Or, l'astrologue Héliodore et les soldats amenaient en triomphe l'impératrice Hélène.

Névita et les Gentils apportaient le corps de Maldio.

Les deux cortéges se rencontrèrent à la porte du camp.

Hélène reconnut Maldio. Elle s'affaissa, mourante au fond de sa litière.

Julien, qui avait décidément dépensé toute sa larme durant les préliminaires de son exaltation, ne put pleurer comme il l'aurait voulu sur le sort de son *cher* Maldio. — Mais il créa consul Névita, son assassin.

Héliodore fut grand pontife.

Apprunculus eut le gouvernement de Narbonne.

Chrisidès et les autres sages eurent leur bonne part du pillage, comme de juste.

Hélène mourut quelques mois après.

XII

Telle fut la comédie qui plaça sur le trône de Jules César, de Trajan, de Marc-Aurèle et de Constantin, Julien l'Apostat, pamphlétaire, grammairien, sophiste et augure.

Malgré les talents incontestables et fort distingués qu'il avait reçus de Dieu, son règne ne répondit nullement aux débuts brillants de sa carrière militaire.

Au lieu de gouverner ses peuples, il se moqua d'eux dans les satires et dans les libelles.

Non-seulement il persécuta les chrétiens, mais encore il les railla dans ses édits de persécution même, — comme ces spadassins déhontés qui trempent dans le brutal sarcasme la pointe de leur épée.

A peine empereur il insulta Constance, qui l'avait fait césar; il insulta Eusébie qui l'avait fait homme.

Et le voilà poursuivant avec fureur cette entreprise insensée de relever les temples païens et de briser la croix!

Le voilà se faisant dire la bonne aventure par le premier charlatan venu, consultant les astres, éventrant des poulets, taillant du bœuf et du mouton, comme un garçon boucher, tirant les sorts virgiliens, pâlissant à la vue d'un corbeau qui vole à sa gauche, ou d'un coup de tonnerre qui éclate à sa droite.

Le voilà controversant, sophistiquant, composant des bouquins.

Et pas un historien *gravé* n'a osé dire, pour excuser cet empereur paltoquet, que c'était tout uniment un maniaque.

Il faut choisir pourtant. Si ce *sage*, si ce *second des hommes* n'était pas un maniaque, c'était un coquin.

L'histoire nous le montre encore une fois auprès du tribun Valentinien.

C'était en l'an 362, à Alexandrie, alors que Julien, tout à fait fou, dansait dans des chœurs de courtisanes pour honorer les dieux, et gâtait l'estomac de ses soldats à force d'hécatombes.

C'était quelque temps après ce jour, où, apprenant l'assassinat de Georges, évêque de Césarée, il dit : *Quel mal quand un Hellène aurait tué dix Galiléens?*

Le paganisme était de nouveau la religion de l'Empire, et la croix avait disparu du Labarum.

Valentinien, esclave de la discipline, avait accompagné l'empereur au temple de la déesse Isis. — Héliodore sacrifiait.

Valentinien se tenait à distance. Une goutte d'eau lustrale tomba sur sa chlamyde.

Valentinien n'était pas un soldat endurant puisqu'il devait mourir dans un accès de colère.

Il prit le grand prêtre par les épaules et lui dit :

— Malheur à toi si tu recommences une telle souillure!

Julien le chassa de l'armée, bien que le tribun fût alors l'époux de Fausta Sévéra.

Quelques années plus tard, l'armée donnait Valentinien-Auguste pour successeur à Julien décédé.

Julien eut l'honneur de mourir en soldat, devant le front de ses légions, sous les enseignes déployés, en face de l'ennemi.

La veille de sa mort, il écrivait au sophiste Maxime :

« La piété fait de grands progrès parmi les soldats : » l'armée s'accoutume au culte des vrai dieux. »

Le lendemain de sa mort, l'armée choisissait pour maître un chrétien.

FIN DU PALAIS DES THERMES

SIGEFROY LE MANCHOT

I

C'était au commencement du mois de novembre, en l'année 496.

Il faisait un froid noir. Le jour baissait, et le brouillard, montant des rives de la Seine, enveloppait dans ses replis grisâtres la base du Mont de Mercure ou Mont de Mars, dont nous avons fait le Mont des Martyrs (Montmartre).

La forêt pendait encore aux flancs de la colline, mais on voyait déjà de larges trouées, et sur la face qui regarde Paris, de grands espaces sablonneux n'avaient jamais pu tenir la semence des arbres.

Au bas de la montagne, vers ce lieu où les courtauds de boutique dansent maintenant le dimanche; à la place, en un mot, où s'élève l'illustre guinguette que l'Europe entière connaît sous le nom de Château-Rouge, il y avait une

habitation considérable, dont les énormes dépendances descendaient vers le fleuve.

Ce n'était pas un château, ce n'était pas une ferme. Figurez-vous un amas désordonné de cabanes sauvages ou de ruches grandes douze ou quinze fois comme les ruches à miel. Tout cela mêlé, tout cela jeté comme au hasard : chaque loge ayant sa toiture arrondie couverte en paille, en branches d'arbres, en terre désséchée.

Au milieu, une ruche plus vaste, une sorte de tour, ceinte d'un fossé plein de boue.

Et de tous côtés à l'entour, des hangars étroits, supportés par deux rangs de poteaux dont le profil hardi ressemblait de loin à celui d'un petit pont jeté entre deux rives invisibles.

Rien, dans les habitations actuelles de nos campagnards, ne saurait donner l'idée de cette couleur demi-barbare, demi-romaine, particulière aux demeures des cinquième et sixième siècles. Ces ruches étaient barbares, ces hangars étaient romains.

On comprendrait mieux en exagérant les deux idées, et en se représentant les lignes aérienne et sévères d'un aqueduc, passant sur les wigwams écrasés d'un village de Peaux-Rouges, dans l'Amérique du nord.

Devant la maison, — ou devant les ruches, — les cultures s'étendaient à perte de vue.

Çà et là, parmi les chaumes, se dressaient des tombes monumentales, et plus loin, les villas riantes des anciens maîtres du sol.

Plus loin encore, sur la rive droite de la Seine, un commencement de ville se montrait, un bien petit commence-

ment. — Puis Paris dans son île, — puis le faubourg romain, de l'autre côté de la Seine.

Des fenêtres étroites de la tour, on voyait tout cela, quand il ne faisait pas de brouillard.

Des fenêtres ouvertes du midi.

Par celles qui s'ouvraient au nord, on voyait l'immense plaine, coupée au loin par la Seine, repliée sur elle-même, et le regard, en tournant vers l'ouest, rencontrait la partie abrupte de la colline qui portait à son sommet les ruines d'un temple et une rustique citadelle.

Le temple ne servait à rien, son Dieu avait déménagé avec les derniers Romains.

La citadelle servait d'habitation à un noble Burgunde qui en avait chassé un noble Alain, qui en avait chassé un noble Suève, qui en avait chassé quelque Vandale, qui en avait chassé quelque pauvre diable d'Italien ou de Grec, qui n'était pas beaucoup plus coquin que ses successeurs divers.

Les choses se faisaient ainsi. La suprême loi : *Ote-toi de là, que je m'y mette !* avait remplacé le code entier de Théodose et de Justinien.

Les grands empires ne se fondent pas dans le calme et dans l'ordre. Tout enfantement a son travail douloureux, ses cris d'angoisses, ses convulsions nécessaires.

Le Burgunde, *propriétaire* de la citadelle, s'appelait Gontram, comme tous les Burgundes qui ne s'appelaient pas Gondebaut.

Le maître de l'habitation inférieure était Gaulois-Parise de la vieille souche, et s'appelait Civis.

C'est ce vieux Civis qui en avait vu des révolutions !

Révolutions romaines : empereurs étranglés, patrices flambés, généraux aveugles !

Révolutions barbares : empereurs, patrices, généraux, chevaliers, citoyens, balayés comme poussière ! Gaulois égorgés par milliers.

Il se souvenait parfaitement, le vieux Civis, d'avoir vu Attila le *fléau de Dieu*, avec sa barbe fauve et ses yeux rouges comme des charbons ardents.

Mais Attila ne lui avait point fait de mal, grâce à la jeune fille de Nanterre.

La SAINTE !

La vierge noble qui protégea Paris pendant sa vie et après sa mort.

Sainte Geneviève, dont, vienne le troisième jour de janvier, vous tous qui croyez et qui aimez, vous irez saluer la tombe dans le quartier des pauvres, — là-haut, — sous les voûtes bénies de la vieille église.

En ce temps-là, sainte Geneviève n'était pas morte. Quand les fléaux de Dieu menaçaient Paris, Geneviève se mettait à genoux. Sa prière, plus suave qu'un parfum, allait dans le ciel, et le fléau passait.

Le vieux Civis avait donc vu Attila.

Puis un Vandale, qui avait nom Genséric ou Totila, s'était établi dans la villa romaine, saccagée et changée en forteresse.

Le vieux Civis était devenu incontinent le fidèle ami du Vandale.

Puis était venu le Suève Éric, que le vieux Civis avait aidé un peu à jeter en dehors son ami le Vandale.

Vous jugez s'il fut l'ami du Suève Éric !

Puis Régomar l'Alain, à qui le vieux Civis montra, par une belle nuit, le chemin de la maison du Suève.

Pour le coup, l'Alain et le vieux Civis furent ensemble comme les deux doigts de la main!

Jusqu'au jour où Gontram le Burgunde, arrivant avec ses soudards, le vieux Civis lui dit en souriant :

— Arrêtez-vous ici, ô mon très-noble seigneur; il y a au sommet de la montagne un fort où vous dormirez en paix, vous et vos serviteurs.

Et, ma foi, ce bon vieux Civis, tige des bourgeois de Paris, conduisit Gontram à la forteresse de l'Alain Régomar, et lui en ouvrit tout doucement la porte.

C'est ainsi que le vieux Civis conduisit adroitement et honnêtement sa barque parmi tant d'écueils. Les divers possesseurs de la forteresse, toujours enchantés de lui, toujours ses obligés jusqu'à l'heure où il leur donnait un bon croc-en-jambe, allaient piller un peu plus loin et respectaient sa tour, ses ruches, ses hangars, ses gerbes, ses cultures.

De sorte que cet habile bourgeois était riche comme un puits.

La Fontaine le connaissait bien, ce bourgeois de Paris, quand il écrivit son vers fameux :

« Vive le roi ! vive la ligue ! »

Ce brave bourgeois voit toujours arriver le nouveau maître avec plaisir; mais, au bout de deux ou trois semaines, il flaire au vent et interroge l'horizon pour voir s'il n'en vient pas quelque autre.

Et quand il n'a pas de maître, il est penaud comme un dindon.

Gontram, le Burgunde, était lui aussi un vieillard.

Il n'avait pas des droits bien solides à l'espèce de suzeraineté qu'il exerçait sur le cours de la Seine depuis Saint-Cloud jusqu'à Saint-Denis [1], mais les mœurs du temps admettaient complétement le droit du plus fort, et Gontram, sans être un saint, tâchait du moins de ne pas trop appesantir sa main sur les campagnes environnantes.

Il avait une fille qui était plus belle que le jour et qui s'appelait Bathilde.

Bathilde allait avoir dix-huit ans.

Paris, comme presque toute la Gaule, entre la Loire et le Rhin, était alors aux mains des Francs Saliens, unis aux Francs Ripuaires, sous la domination de Clovis, premier roi de France.

Mais Gontram était protégé par ce fait que Clovis avait épousé trois ans auparavant Clotilde, fille de Gondebaut, roi des Burgundes. Nul, parmi les Francs vainqueurs, ne l'avait encore inquiété dans sa possession.

Gontram espérait bien finir sa vie dans sa forteresse. Il comptait un peu sur la reconnaissance des campagnes voisines; il comptait beaucoup sur l'amitié dévouée du Gaulois Civis, son soumis serviteur.

[1] Nous donnerons souvent aux lieux leurs noms modernes. Ces anachronismes véniels nous dispenseront de périphrases et d'explications qui, à la longue, deviendraient intolérables.

En effet, depuis que Gontram était maître du pays, la prospérité de Civis avait augmenté dans une proportion rapide et incessante. Ses moissons couvraient la plaine; ses brebis, ses chèvres, ses genisses paissaient, innombrables, l'herbe des belles prairies qui bordaient le ruisseau de Ménilmontant; ses taureaux superbes allaient s'abreuver jusqu'à la Seine.

Aussi loin que ses regards pouvaient se porter, Civis ne voyait point d'homme si riche, c'est-à-dire si heureux que lui.

Et cependant, il se disait :

— Il me semble que mon vénéré maître Gontram a le nez de travers. Cela me déplaît fort. Un Gaulois de mon importance doit avoir un seigneur qui ait un nez à son gré. C'est le droit de l'homme. Si Dieu était juste, il m'enverrait un maître dont le nez pût me plaire davantage.

Puis, bien assuré de la sainteté de sa cause, il repassait en sa mémoire tous les maîtres qu'il avait eus.

En bonne conscience, s'il les avait tous trahis les uns après les autres, il avait eu de graves raisons pour cela.

Agrippa, le Romain, son premier maître, avait la barbe noire, et Civis, qui la portait jaune, n'avait pu tolérer cette barbe-là !

Genséric, le Vandale, se bouchait les oreilles avec de la graisse rance, les jours de vent du nord. Civis n'avait jamais pu s'accoutumer à regarder les oreilles de Genséric.

Éric, le Suève, son troisième maître, louchait un peu. Je vous demande si c'est là une chose soutenable !

Régomar, le quatrième maître de Civis, lui convenait

assez sous bien des raports. Il avait la barbe en queue de vache, comme s'il fût né aux bords de la Seine; il ne mettait rien dans ses oreilles et ne louchait point.

Mais il mangeait de la viande crue.

Ma foi, il avait bien fallu congédier Régomar.

Et maintenant, voilà que le vieux Burgunde avait le nez de travers!

Civis jura au fond de son cœur qu'il s'affranchirait tôt ou tard d'une semblable tyrannie.

II

Deux cavaliers cheminaient sur la voie romaine qui conduisait de l'ancienne capitale des Gaulois-Meldes (Meaux) à la cité des Parisiens.

Le premier enfourchait gaillardement un noble cheval d'outre-Rhin à l'encolure fière, aux longs crins, flottant sur son garrot nerveux.

Il était jeune. On eût difficilement trouvé une physionomie à la fois plus mâle et plus douce que la sienne.

Il avait de grands yeux bleus, intelligents et bons. L'ovale, un peu trop accusé, de son visage s'encadrait de cheveux blonds, bouclés et fins comme de la soie. Sa taille était haute et hardie.

Le cheval qu'il montait n'avait point de selle; mais seulement un carré de peau d'hermine avec sa fourrure, fixé sous le ventre par des lanières de cuir écarlate.

A la ceinture du cavalier pendaient une hache francisque

et une longue épée à poignée massive, taillée dans un bloc de bois dur. Il portait le costume riche et barbare des compagnons du roi Clovis : la braie ou culotte étroite, descendant jusqu'au mollet, la casaque sans manches et la calotte de fourrures, doublée de fer.

Sur ses épaules flottait une magnifique peau d'ours noir.

Ses pieds étaient recouverts de brodequins en peau crue, et le talon de son brodequin droit portait une pointe de fer.

Ce cavalier pouvait avoir vingt-deux ans.

L'autre était plus âgé de quelques années. Il montait un cheval également vigoureux, mais plus grossier de formes et d'allures.

C'était un vigoureux soldat. Ses cheveux roux, rases derrière la tête, se relevaient au sommet du front en une touffe épaisse et rude. Il portait la barbe à la manière des Francs Saliens, ou Sicambres, c'est-à-dire une pointe au menton, accompagnée seulement de deux énormes moustaches.

Son costume différait peu de celui que nous venons de décrire. Il était moins riche cependant ; et, au lieu du bonnet de fourrures, le second cavalier portait un casque romain, dépouille conquise en quelque mêlée.

Sa casaque sans manches laissait voir des bras musculeux et velus.

Pour armes il n'avait que la francisque et un faisceau d'*angons*, javelots courts à pointe d'hameçon, dont le manche se revêtait d'écailles de fer. — Mais il portait en outre le bouclier triangulaire du premier cavalier et sa framée ornée de viroles d'or.

Il avait nom Regnier, ce brave homme. (Combien peu résisteraient au plaisir d'écrire ce nom Reganacarius, Regheneher, ou mieux encore Hregncre!)

Il avait nom Regnier. C'était le compagnon, le *comes*, le COMTE, ou, si vous aimez mieux, le serviteur du jeune chef dont nous vous avons esquissé d'abord le portrait.

La féodalité naissait, ou plutôt les gens du Nord l'avaient apportée déjà grandette de leur pays.

Chaque chef se modelait sur le grand chef ou roi. Le roi avait ses comtes, qui étaient en réalité ses pairs, et que l'on nommait plus spécialement des leudes.

Le leude avait ses comtes ou compagnons, et l'usage ressemblait ici à la loi musulmane qui règle le mariage: le leude avait autant de compagnons qu'il en pouvait nourrir.

Les comtes du leude, — les compagnons du compagnon, — pouvaient bien avoir, selon les cas, quelque comiticule.

Rien ne défendait à ce comiticule d'avoir un ou deux comitaillons, — et ainsi de suite.

Et si vous croyez que ces choses sont changées, vous avez tort.

Le roi de nos temps modernes, M. de Rotschild, a des ministres qui ont des sous-secrétaires de coffre, qui ont des secrétaires particuliers, qui ont des directeurs, qui ont des préfets, qui ont des pharisiens, qui ont des publicains, qui ont des sangsues.

De la sangsue modeste et sans préjugés au fils légitime du veau d'or, croyez-vous qu'il n'y ait pas beaucoup de chemin?

Par Jacob-Israël ! autant de chemin que du lampion posé sur un tas de boue au radieux et splendide soleil !

Si jamais institution fut grande, omnipotente, redoutable et mystérieuse, c'est celle du judaïsme moderne.

Un seul mot vous en fera juger.

Si Voltaire vivait, et que Voltaire s'avisât de répéter contre la religion dominante de notre temps, le judaïsme, son fameux : *détruisons l'infâme*, le judaïsme, allongeant ses doigts crochus, prendrait Voltaire par la peau de son cou ratatiné, et l'entraînerait dans une sabbatière.

Là il lui dirait :

— Mon petit homme, je pourrais t'écraser comme une puce, mais j'aime mieux t'acheter et te payer comptant.

Voilà Voltaire enchanté ! voilà Voltaire converti ! voilà Voltaire qui passera le reste de sa vie à composer des *Moysiades*, des *Aaronides*, des *Jéricho perdue* et des *Francfort délivrée*.

Bon Dieu ! qu'est-ce que c'était que ces chefs entourés de glaives, auprès du Mammon gardé par une muraille d'or !

Je vous dis, moi, que si le coffre-roi n'était pas une excellente pâte de juif, aujourd'hui, plutôt que demain, il mangerait notre république à la tartare.

L'univers, au bas mot, ne vit que par sa clémence ; et s'il se fâchait quelque matin, ce serait la fin du monde avant le soir.

En raison de quoi, je vous engage à vous féliciter des progrès obtenus par nos bavardages, et surtout de nos libertés conquises

Notre beau jeune seigneur, aux longs cheveux blonds et bouclés, s'appelait Sigefroy, et son père était un des compagnons les plus redoutés du roi Clovis.

Il s'était mis en route le matin de ce jour avec son bon serviteur Regnier, et ils avaient commencé gaiement le voyage. Maintenant Sigefroy allait triste et rêveur. — Regnier marchait derrière lui, à distance, comme s'il eût respecté sa méditation.

Puisque nous avons dit que Sigefroy avait vingt-deux ans, est-il besoin d'ajouter que Sigefroy était amoureux ?

Oh ! mais amoureux fou ! Ces Sicambres ne faisaient rien à demi.

Il y avait trois ans de cela, au commencement de l'année 493, Clovis avait épousé la belle et pieuse Clotilde, nièce de Gombauld, roi des Bourguignons ou Burgundes. Sigefroy était au nombre des guerriers du grand chef salien.

Au nombre des compagnes de Clotilde, il y avait une jeune fille d'une merveilleuse beauté que les Burgundes nommaient Bathilde la Blanche. Sigefroy la vit. Avant ce moment, il est rigoureusement vrai de dire que Sigefroy, soldat en naissant, n'avait jamais eu le temps de regarder une femme. La beauté de Bathilde l'éblouit. Il l'aima.

C'était une cérémonie étrange que ce mariage de la Burgunde chrétienne avec le Franc païen. Les deux peuples n'étaient point amis pour cela. La suite de Clovis ne se mêla nullement à la suite de Clotilde, et quand la jeune femme suivit son mari, ce fut comme une fuite.

Sigefroy fit tous ses efforts pour se rapprocher de Bathilde la Blanche. Il s'informa. Chacun lui parla de la jeune

fille avec respect, car elle était, lui disait-on, la filleule et la protégée de la SAINTE.

La Sainte était venue de Soissons au temps du baptême de Bathilde, parce que les Alains l'avaient chassée de sa maison de Nanterre.

La Sainte aimait Bathilde comme si Bathilde eût été son enfant.

On disait encore que Bathilde, chrétienne qu'elle était, unissait la vaillance virile à la douceur miséricordieuse de son sexe.

Bathilde domptait les chevaux fougueux; Bathilde chassait le sanglier et le daim dans les impénétrables forêts du pays de Soissons. — athilde pouvait manier le glaive comme la Minerve antique.

Sigefroy l'adorait de loin, et chaque heure écoulée augmentait sa passion.

Une fois, c'était la veille du départ, Bathilde souleva son voile en passant près de lui.

Sigefroy crut voir le ciel ouvert.

Ils étaient seuls entre les gros piliers de pierre du palais de Gombauld.

Sigefroy mit un genou en terre.

— Jeune fille, dit-il, — je te trouve belle comme les vierges promises aux éternelles amours des guerriers morts sur le champ de bataille... Je t'aime... Veux-tu te donner à moi ?

Bathilde le regarda sans colère.

— Je sais qui tu es, dit-elle, tu te nommes Sigefroy, fils d'Aubert le Barbu, leude du grand chef Clovis... Je te trouve beau... On m'a affirmé que tu étais brave.

Bathilde s'arrêta et sourit doucement.

Sigefroy n'avait jamais ressenti pareille joie dans son cœur.

— Relève-toi, reprit la jeune fille.

— Sigefroy se releva.

Bathilde tira de son sein une croix d'or qu'elle baisa.

Sigefroy rougit et détourna la tête.

— Connais-tu ce signe sacré ? demanda la jeune fille.

— Oui, répondit Sigefroy, — c'est le signe des chrétiens.

— L'adores-tu ?

— Non, répliqua Sigefroy à voix basse.

Bathilde se redressa, hautaine et grave.

— Adieu donc, Sigefroy, fils d'Aubert, dit-elle ; — moi, je suis chrétienne, et serai la femme d'un chrétien.

Le jeune guerrier joignit ses mains suppliantes.

Elle fuyait déjà dans l'ombre des grands piliers.

III

Le lendemain, Clovis et Clotilde quittèrent la cité de Soissons.

Et depuis lors, Sigefroy n'avait jamais revu Bathilde la Blanche, la filleule de la Sainte.

Trois ans ! trois siècles assurément pour un cœur jeune et amoureux !

Mais en ce temps-là, les guerriers avaient de l'occupation. Clovis ne laissait guère reposer ses soldats. Sigefroy

se battit vaillamment durant ces trois années, et nous sommes forcés d'avouer que s'il songea beaucoup à Bathilde, il ne se creusa point la cervelle pour résoudre la question de savoir s'il se ferait chrétien ou s'il resterait païen.

Cependant partout où le conduisait le sort de la guerre, il cherchait, il s'informait, il demandait Bathilde la Blanche. Personne ne pouvait lui donner de réponse.

Tout ce qu'il put reconnaître positivement, c'est que Bathilde et son vieux père avaient quitté le pays Soissonnais. — Pour aller où ? c'était là le mystère.

Trois ans ! Dans trois ans une jeune fille a le temps de se marier et le temps de mourir !

Après la célèbre bataille connue sous le nom de Tolbiac, et qui se livra aux environs de Cologne, Clovis, comme on sait, fit de grandes distributions de terres à ses leudes.

Jusqu'à l'heure de cette bataille, Clovis avait résisté aux prières de Clotilde, et n'avait point voulu se faire chrétien, parce qu'il craignait, en changeant de religion, de mécontenter ses compagnons, adorateurs des dieux du Nord. Mais tous les historiens conviennent qu'au plus fort de la mêlée, alors que la déroute de son allié Sigebert mettait son armée en danger d'être taillée en pièces, Clovis leva les mains au ciel et fit un marché avec le vrai Dieu.

— O Dieu de Clotilde ! s'écria-t-il en voyant fuir les Francs-Ripuaires ; — ô Christ ! je te demande secours.... Si tu me donnes la victoire, moi, je me donne à toi !

Les Allemands vainqueurs pressaient de toutes parts l'armée débandée des Saliens.

— Christ! Christ! répétèrent les soldats de Clovis.

Clovis fléchit un genou.

— Et je jure ma foi, ajouta-t-il, — ô Dieu! de me faire baptiser en ton nom.

Les soldats crièrent :

— Le Dieu de Clovis sera notre Dieu!

Et voilà Clovis qui se relève. Les écaille d'acier de son dard bruissent dans l'air. La pointe recourbée de son angon va chercher la poitrine d'un prince Allemand, qui tombe en vomissant des flots de sang.

— Christ! Christ!

La bataille recommence. Les Austrasiens, pris d'un enthousiasme subit, s'élancent sur l'ennemi et ne sentent plus leur fatigue.

Sigefroy était là, et je vous jure qu'il ne laissait point cette fois sa framée aux mains de Régnier, son compagnon. Il criait, lui aussi :

— Christ! Christ!

Mais ce n'était pas pour lui le dieu des combats, ni le dieu de Clovis; c'était le dieu de Bathilde.

Après la bataille gagnée, quand Sigefroy revint au camp, le vieux leude Auberd passa ses doigts rudes dans la blonde chevelure de son fils.

— Te voilà homme, lui dit-il; — demain tu monteras à cheval et tu iras vers la rivière de Seine reconnaître le pays que Clovis m'a donné.

— La guerre est-elle donc finie! demanda le jeune homme.

— Dieu merci! répondit Aubert, — la guerre n'est jamais finie... Que ferait-on dans ce monde si la guerre

finissait ?... Mais, entre deux batailles, il est permis de se reposer un peu et de faire le compte du butin... Mets de l'or dans ta ceinture, et prépare-toi à partir.

Sigefroy n'y voyait point de mal. Partir, c'était voir du pays, et il espérait toujours que son voyage le mènerait en un lieu où il entendrait parler de Bathilde.

Le lendemain donc, il sella son cheval, mit de l'or dans sa ceinture et quitta le camp, escorté de Régnier, son compagnon.

Les voyages n'étaient pas alors une chose si simple qu'aujourd'hui. Les routes manquaient un peu, les relais beaucoup, les auberges tout à fait.

On rencontrait seulement, de temps à autre, une bande de coquins saliens, ou bien une bande de coquins burgundes, ou bien encore une bande de coquins ripuaires, goths, allemands ou suèves.

Il n'y avait guère que le choix de coquins.

Quand on était très-fort, on cassait une demi-douzaine de têtes et on suivait sa route.

Quand on n'était pas très-fort, on payait selon ses moyens, et on passait.

Dans le royaume constitutionnel d'Espagne à l'heure où nous écrivons ces lignes, les choses ont encore lieu *ainsi*. Seulement, comme les siècles ont marché depuis l'an 496, les coquins espagnols ont des *prix courants* imprimés comme votre marchand de vin.

Et soyez sûrs que si ces coquins espagnols savaient lire, ils viendraient demain me faire un mauvais parti.

Pourquoi? — Parce que j'ai eu l'irrévérence de les

comparer, eux qui sont des bandits, à votre marchand de vin qui n'est qu'un simple voleur.

Sigefroy et son compagnon Régnier étaient très-forts. Ils mirent à mal une quantité de gredins sur leur route, délivrèrent bon nombre de veuves, sans compter les orphelins, et voyagèrent, en un mot, d'une façon tout honnête.

Il est vrai que Régnier avait envie parfois de détrousser un passant et de trousser une orpheline; mais Sigefroy ne plaisantait pas.

Ce jeune leude avait deviné les mœurs des chevaliers errants. Il rêvait toujours à sa dame et vivait en ermite.

Le pauvre Régnier se consolait en mangeant comme un ogre, et en buvait mieux.

Ils étaient arrivés à Meaux le huitième jour du voyage, et ils y avaient passé la nuit.

De grand matin ils étaient en selle.

— Leude, dit Régnier, — avez-vous trouvé le vin bon en cette ville de Meaux?

— Je ne sais, répliqua Sigefroy.

Le compagnon fronça ses gros sourcils.

— Ce n'est que la moitié d'un soldat, grommela-t-il, — celui qui dit : Je ne sais pas, quand on lui demande s'il a trouvé le vin bon.

Heureusement pour lui, Sigefroy ne l'écoutait plus.

— Leude, reprit Régnier après un moment de silence, — avez-vous remarqué comme notre gentille hôtesse vous faisait les yeux doux?

— Non, répondit Sigefroy,

Le compagnon haussa les épaules et se tut.

Au bout de trois minutes, il reprit encore :

— Leude, vous n'aimez pas le vin et vous ne regardez pas les jolies filles... Je pense bien que vous avez un sort!

Sigefroy se mit à sourire.

— Quel âge as-tu, ami Régnier? demanda-t-il.

— Trente-cinq ans, leude, vienne la vendange.

— Te souviens-tu de tes vingt ans?

— Oui bien, leude... En ma vingtième année, je pris femme comme tout bon garçon.

Sigefroy soupira.

— L'aimais-tu, ta femme? demanda-t-il encore.

— Oui bien, leude, et je la battais comme je l'aimais!

— Battre une femme qu'on aime!... murmura Sigefroy.

— Eh! leude! s'écria Régnier, — quand je ne la battais pas, elle m'appelait fainéant et disait que je ne l'aimais plus.

— Et qu'est-elle devenue?

A son tour, le compagnon poussa un gros soupir.

— Ah! dit-il avec sensibilité, — je fus un mois sans la battre... elle vit bien que c'était fini, et se noya dans le Rhin, là-bas, vers la ville de Mayence...

— Mais tout cela ne me dit pas, leude, s'interrompit Régnier en secouant ces idées trop tristes, — pourquoi vous n'aimez ni les jolies filles ni le vin...

Avant que Sigefroy eût le temps de répondre, un bruit soudain se fit entendre dans les fourrés qui bordaient la route. Un grand cerf s'élança hors du couvert, les bois penchés en arrière et les jambes pliées sous le ventre. Il

traversa la voie en deux bonds et se plongea dans les broussailles, de l'autre côté du chemin.

Une meute de cinq à six chiens de courre, hauts sur jambes et laissant tomber jusqu'à terre leurs oreilles démesurées, se rua sur la trace du cerf en donnant à pleine gueule.

Et au détour de la route, une amazone se montra, excitant de la main et de la voix le galop rapide de son cheval.

Elle passa tout près de nos deux voyageurs. Régnier ne vit que son voile flottant et ses cheveux noirs, tordus au vent de sa course folle.

Mais Sigefroy poussa un grand cri et devint tout pâle.

— Bathilde! appela-t-il; — Bathilde!

Et il enfonça la pointe de fer de son brodequin dans le flanc de son cheval.

La chasseresse s'était retournée à l'appel de son nom, mais elle n'avait point ralenti sa course. Elle disparut derrière les arbres, et notre Sigefroy disparut après elle.

Un instant Régnier l'entendit crier tantôt à son cheval:

— Hope! hope!

Tantôt à la chasseresse :

— Bathilde! Bathilde la Blanche!

Régnier restait cloué au beau milieu du chemin.

— Oh! oh! fit-il enfin; — le vin, je ne dis pas... mais les jolies filles, il paraît que je me trompais!

Malheureux temps où un honnête compagnon comme ce Régnier n'avait pas même la ressource d'allumer une pipe pour attendre son maître!

Malheureux temps !

Régnier lampa tout le vin de sa gourde; Régnier chanta toutes les chansons frankes qu'il savait et même les chansons gauloises; Régnier battit la semelle; Régnier coupa une badine dans le bois.

Il se disait en regardant tout autour de lui :

— Pendant que le leude n'est pas là, s'il pouvait passer un naute de Paris, chargé de sous romains et portant son épouse en croupe !...

Double fête !

Mais pendant trois grandes heures, il ne passa qu'une sorcière de cent ans qui tira au pauvre Régnier une langue longue et noire, et qui lui cria de loin :

— Sicambre ! tu mourras étranglé !

Le soleil descendait déjà vers l'occident, quand Régnier vit revenir Sigefroy. Le cheval du jeune leude haletait et ruisselait de sueur fumante; ses crins étaient collés à son garrot. Sigefroy lui-même avait les cheveux épars, les habits en désordre et le visage tout enflammé.

— Eh bien ! lui cria Régnier, — avez-vous fait bonne chasse, leude ?

Le jeune Franc ne répondit point et lui fit signe de poursuivre sa route.

— C'est bon ! pensa le compagnon; — il en a été pour ses frais... Quand on n'aime qu'une femme on joue trop gros jeu, décidément... moi, je préfère les aimer toutes.

Ce fut en vain que Régnier essaya à différentes reprises de renouer l'entretien interrompu par le passage de la belle chasseresse. Le jeune leude était plus rêveur et plus taciturne que jamais.

IV

Nous l'avons dit, Sigefroy était bien monté, mais il paraît que la haquenée de Bathilde la Blanche avait des ailes.

Durant ces trois heures, Sigefroy l'avait poursuivie par monts et par vaux, à travers les taillis et la plaine. Cent fois sa voix suppliante avait appelé Bathilde par son nom.

Et jamais de réponse!

Seulement à l'instant où le cheval de Sigefroy s'arrêtait, rendu de lassitude, l'amazone avait touché de la baguette qu'elle tenait à la main la fine encolure de sa haquenée, et celle-ci, rapide comme aux premiers pas de sa course, avait disparu en trois bonds sous les futaies.

Sigefroy avait cru entendre alors un petit éclat de rire.

Vous jugez s'il était de bonne humeur en rejoignant Régnier, son compagnon!

Le voyage se continuait, silencieux et triste.

A la tombée du jour, les deux cavaliers virent les brouillards de la Seine.

— Leude, dit Régnier en arrivant aux abords de Montmartre, je pense que, cette nuit, nous irons coucher chez nous.

Entre la colline et le brouillard qui montait, leur cachant déjà le paysage parisien, ils pouvaient voir l'habitation du Gaulois Civis entourée de beaux arbres et de haies verdoyantes.

Régnier passait sa langue sur ses lèvres altérées; il flairait un glorieux souper après cette journée mélancolique.

C'était l'heure où les serviteurs de Civis ramenaient les bestiaux des pâturages. De toutes parts, parmi les chants rustiques, on entendait bêler les brebis et les taureaux mugir. Nous ne savons point de concert plus agréable pour les oreilles des voyageurs fatigués.

Régnier, le bon compagnon, humait déjà l'air de toute sa force pour reconnaître si la fumée de cette habitation avait une bonne odeur de cuisine.

Au détour de la route, sa rêverie gastronomique fut brusquement et malheureusement interrompue.

Il marchait le premier en ce moment. Il se trouva tout à coup en face d'un monstrueux taureau qui poussa un rugissement sourd et mit ses cornes contre terre.

Régnier voulut reculer, mais il n'était plus temps déjà.

Le taureau releva ses cornes, regarda un instant à droite et à gauche, puis, rabattant soudain sa tête entre ses jambes, il se rua en avant avec furie.

Régnier alla tomber à dix pas de là, et son cheval s'affaissa, éventré.

Sigefroy tira son épée et poussa droit au taureau.

—Ne le tuez pas! ne le tuez pas! cria en ce moment un serviteur; — c'est Niger, c'est le favori de Civis!

Sigefroy porta un coup terrible au taureau, mais son épée large et plate se brisa contre une des cornes, et il resta avec un tronçon dans la main.

Quelques serviteurs s'étaient rassemblés, à l'abri d'une haie.

— Ah! disaient les uns, qui est donc celui-là qui a osé frapper Niger!

— Hardi, Niger! criaient les autres!... Écrase ce vagabond, mon taureau!

Et Niger avait mine de vouloir suivre ce conseil.

Ses longs cils roux se hérissèrent autour de ses yeux sanglants. Sa corne laboura le sable. Puis, d'un bond prodigieux, il s'élança vers Sigefroy, qui avait reculé.

Sigefroy essayait en vain de s'armer de sa hache, dont le manche s'embarrassait dans son harnais. C'en était fait de lui. Régnier ne pouvait le secourir. Les serviteurs de Civis battaient déjà des mains pour célébrer la victoire du taureau, lorsqu'une forme blanche passa, rapide comme l'éclair, entre le jeune leude et son redoutable adversaire.

Un hurlement de douleur s'échappa de la poitrine du taureau qui tomba sur ses genoux.

Chacun put voir alors qu'il avait un épieu enfoncé jusqu'au manche dans l'œil droit.

Il eut deux ou trois convulsions violentes, puis il ne bougea plus. Il était mort.

Sigefroy demeurait comme frappé de stupeur.

Parmi les valets de Civis, un nom courait, prononcé à voix basse.

— Bathilde la Blanche...

— Holà! cria une voix aigrelette au seuil de la tour, — que veut dire tout ce tapage?

Cette voix, aigrelette et même flûtée, appartenait à un petit homme, excessivement gras et rond, qui n'était autre

que notre bourgeois de Paris, l'excellent et fantasque Civis.

Civis avait les cheveux jaunes comme sa barbe, et les yeux de ce gris particulier qu'on trouve spécialement, de nos jours, entre la Porte Saint-Denis et la place du Châtelet. Il était de cette taille également spéciale aux Parisiens de Paris, qui ne dépasse guère cinq pieds tout ronds.

Il avait deux mentons, du ventre et des mains blanchettes comme une vieille femme qui appelle son obésité de l'embonpoint.

Un égoïsme raffiné, qui n'excluait nullement l'intelligence, brillait sur son beau petit front, bien frais; son regard clignotant avait néanmoins cette expression magistrale qu'on remarque chez les enfants gâtés.

Derrière lui se tenait une petite brunette, un peu trop ronde, mais gentille à croquer.

Cette petite brunette avait l'honneur d'être la femme de Civis, et de lui en faire voir de très-sévères.

Mon Dieu, nous éprouvons ici un embarras qui fait notre éloge.

Nous hésitons à contredire des écrivains considérables, des écrivains de génie même qui, dans leurs romans poétiques, ont placé des Gauloises absolument apocryphes.

Des Gauloises pâles comme les filles de Morven, anguleuses comme des vignettes romantiques, solennelles comme ces Anglaises qui se cachent pour dévorer le sang des bœufs.

Des Gauloises coiffées de cheveux épars, penchées sur des harpes ennuyeuses, et portant toutes la détestable faucille d'or pour couper le gui des chênes.

C'est-à-dire que, par une préoccupation misérable, ces écrivains nous ont servi les bas-bleus de ce temps-là.

Ils ont eu tort. Ils ont forfait à leur devoir. Ils ont calomnié des siècles défunts qui ne pouvaient plus se défendre.

Alors, comme aujourd'hui, le bas-bleu était une chose déshonnête et heureusement anormale. Alors, comme aujourd'hui, le bas-bleu était non-seulement la terreur de sa famille, mais l'effroi de son quartier.

Que le bas-bleu porte une serpe d'or ou une plume de fer, qu'il ait nom Velléda ou Anastasie Godanchet, que nous fait cela? Et, je le demande à ces poëtes illustres, n'ont-ils pas mérité que les poëtes futurs prennent, pour caractériser le type de nos femmes du dix-neuvième siècle, le profil redoutable d'Anastasie Godanchet?

Non, non, quoi qu'ils disent, la Gauloise ne perdit jamais son temps à causer avec les vents ou à haranguer les tempêtes,— la Gauloise de Paris, surtout, la PARISIENNE!

Le jour où la première Parisienne naquit, elle fut vive, accorte, spirituelle, gourmande, coquette, — adorable.

Ce même jour, elle chercha un Parisien pour danser un peu et dégourdir ses jambes toutes neuves.

Le lendemain, elle apprit une chanson, mais non point une ode.

Le surlendemain, elle savait tout le reste.

Voilà l'histoire authentique de la Parisienne.

La Parisienne est charmante comme cela, Dieu nous garde de mettre à sa place une pleureuse jaunâtre ou une vilaine muse!

Par exemple, ne nous dissimulons rien. Quand la Pa-

risienne est vieille, elle se fait sorcière. A cinquante ans, Norma devient possible. Mais son arme n'est pas une plume et n'est pas une serpe, c'est un balai.

La petite brunette s'appelait Mona. Elle était bien obéissante quand son mari, Civis, faisait tout ce qu'elle voulait.

Civis et Mona étaient très-bien habillés tous les deux. Civis avait ce bonnet qui coiffe la tête de Pâris le Phrygien, et que nos paysans de Normandie partagent avec leurs ménagères; la jolie chevelure de Mona s'emprisonnait dans un réseau de laine pourpre.

Civis portait une manière de robe ouverte et lâche, ornée de passements d'argent; Mona drapait sa petite taille mignonne dans une gracieuse tunique, serrée mollement sur la hanche, et retombant au-dessous du genou.

Tous les deux avaient des sandales de cuir peint, dont les attaches se réunissaient au cou-de-pied, sous une large pièce d'or.

A la vue de Civis et de sa compagne, tous les serviteurs donnèrent des grandes marques de respect, et tous répondirent ensemble à la question du maître:

— C'est le taureau Niger qui a été tué.

Civis devint pâle de fureur, et la jolie Mona elle-même fronça le sourcil d'un air irrité.

— Et qui a tué le taureau Niger?

— Bathilde la Blanche, répondirent les serviteurs.

En même temps leur geste désignait le sommet de la colline.

Le regard rancunier de Civis suivit ce geste. — Il montra le poing et sembla menacer un absent.

A son tour, le regard de Sigefroy, fils d'Aubert, suivit le mouvement de Civis, et il remarqua pour la première fois la petite forteresse pointue, perchée comme un nid d'aigle à la cime du mont.

La forteresse qui avait abrité successivement Agrippa le Romain, Genséric le Vandale, Éric le Suève, Régomar le Goth, et qui servait maintenant de demeure au Burgunde Gontram.

— Et pourquoi Bâthilde la Blanche a-t-elle tué mon taureau Niger ? demanda encore Civis.

— Parce que le taureau attaquait l'étranger, répliquèrent les serviteurs.

La nuit se faisait. Civis n'avait pas encore aperçu le jeune leude qui était dans l'ombre de la haie.

— Ah ! grommela-t-il en franchissant le seuil ; — il y a donc des étrangers !... Eh bien ! les étrangers me payeront mon taureau, ou malheur à eux.

Une acclamation générale suivit ces paroles.

— Leude, dit Régnier qui s'était relevé, — s'il vous plaît, je vais fendre le crâne de ce gros petit homme.

Et il apprêtait déjà sa hache.

Mais Sigefroy le retint.

— Gaulois, répondit-il avec calme, ton taureau sera payé, bien qu'il ait tué le cheval de mon compagnon, et que le cheval de mon compagnon valût deux fois le prix d'un taureau.

— Écoute, Mona ! s'écria Civis, — entends-tu ce qu'il dit ? Une rosse germaine qui vaut deux fois le prix d'un

taureau de Melun !... Car il était de Melun, ce taureau, aussi vrai que vous êtes, vous deux, du pays d'outre-Rhin, d'où viennent tous les bandits.

Les yeux gris de Civis étaient bons.

Il avait vu du premier coup que l'étranger n'avait pas de suite, et il calculait qu'il pouvait être insolent sans beaucoup de risques.

Car il y avait là vingt ou trente serviteurs.

— Leude, grommela Régnier, si vous ne voulez pas que je lui fende le crâne, à ce gros petit homme, laissez-moi au moins le jeter dans son puits.

Sigefroy avait dénoué sa ceinture.

Et, ma foi ! il faisait encore assez jour pour que la gentille Mona pût voir que le jeune leude était beau comme Apollon.

— Niger était un beau taureau, dit-elle en mettant la main sur l'épaule de son mari ; — mais puisqu'il voulait tuer un homme...

— Bon ! bon ! interrompit Civis ; — ah ! te voilà bien, ma femme !... Parce que tu m'aimes passionnément, tu crois avoir le droit de me contrarier... Mais il y a homme et homme comme il y a taureau et taureau...

C'était là précisément ce que pensait la jolie Mona.

Aussi eut-elle un sourire.

Civis prit ce sourire pour une amende honorable. Il passa son bras autour du cou de sa femme et l'attira contre sa poitrine charnue.

— Bon ! bon ! répéta-t-il, — je vois ce que tu veux, ma femme... tu veux que j'aie pitié de ces étrangers.

— Pitié ! gronda Régnier ; — ah çà ! leude, dormez-vous ?

— Tends ta main, Gaulois, dit le jeune homme.

Ces mots furent prononcés d'un ton de si grande autorité que machinalement Civis obéit.

Il tendit sa main.

Sigefroy y laissa tomber une poignée de pièces d'or.

— Le taureau est payé, reprit-il.

Puis se tournant vers les serviteurs étonnés, il ajouta :

— Bonnes gens je vous le donne.

La jolie Mona était déjà conquise des pieds à la tête.

Civis toucha son bonnet phrygien par un mouvement de respect involontaire.

— Ah çà ! murmura-t-il, seigneur... votre suite est donc restée en chemin?

— Voilà ma suite, répondit Sigefroy en montrant Régnier.

Et Régnier, le grand drôle, regarda le bon homme en face d'une façon si terrible, que le bon homme fit un demi-tour et s'abrita derrière sa femme.

Passant d'une extrémité à l'autre, il se sentait disposé à traiter ces deux étrangers comme des empereurs.

Quant à Mona, son œil connaisseur avait inventorié le physique du compagnon.

C'était encore un bien beau soldat, et, à défaut du maître...

Voilà comme est Mona, la Parisienne. Pourquoi? Regardez Civis le Parisien.

Et ne faites plus de questions oiseuses.

L'époux de Mona a traversé les siècles, et vous le connaissez bien. Il est employé au ministère de la guerre; il est rentier; il joue à la bourse.

Mona, toujours gentille, est toujours connaisseuse.

Vous savez le proverbe romain sur les mariages gaulois.

V

Il n'y avait plus qu'une seule idée dans la tête de Civis ; c'était d'éblouir ses hôtes illustres, et de leur montrer combien lui, Civis, Gaulois presque Romain, et civilisé aux trois quarts, était au-dessus des barbares du Nord.

Dès qu'il les eut introduits dans la principale de ses ruches, il s'éclipsa en compagnie de sa femme, pour la parer et pour se parer.

Il ordonna en même temps à ses serviteurs de mettre leurs habits de fête.

Le feu s'alluma dans la cuisine ; il commanda un festin de roi.

— Eh bien ! leude, disait pendant cela Régnier le compagnon, vous avez peut-être eu raison de m'empêcher de lui fendre le crâne à ce vieil homme... Car je l'entends d'ici commander le souper; et, si je lui avait fendu le crâne, il ne pourrait pas commander le souper... Mais du diable si mon pauvre cheval ne valait pas deux douzaines de ses taureaux avec ses serviteurs, et lui-même par-dessus le marché !...

Il s'interrompit et rajusta sa casaque de cette façon militaire et avantageuse que nos tambours-majors ont gardée.

— Pour ce qui est de sa petite femme, ajouta-t-il d'un ton radouci, — je n'en dis rien avant le souper... Mais j'imagine... enfin, je m'entends.

Sigefroy n'avait garde d'écouter ces fadaises.

Sigefroy rêvait, à lui tout seul, comme un demi-cent d'amoureux.

Bathilde la Blanche venait de lui sauver la vie !

Bathilde, cette belle vision qui l'avait suivi au milieu des champs de bataille, Bathilde, qu'il croyait perdue pour lui à jamais.

Bathilde était là, tout près de lui...

Régnier dut être content. Il y avait au souper de Civis tant de bœuf, tant de mouton, tant de poules et tant de venaison, que la grosse table de chêne craquait sous le succulent fardeau.

Civis avait mis toutes voiles au vent.

Il était couvert d'habits magnifiques ; il avait entassé l'or et les pierreries sur le cou de sa femme, à tel point que ce coquin de Régnier ne savait plus ce qu'il devait le mieux désirer de la femme ou de la parure.

Pour concilier le différend, vous sentez qu'il se promit les deux.

Mais Civis rayonnait ; il faisait la roue comme un paon ; il donnait ses ordres à voix haute et paradait noblement devant le jeune leude, qui ne le voyait point.

Mona égara d'abord ses œillades vers Sigefroy, mais elle vit tout de suite que le compagnon valait mieux pour l'user. Elle se le tint pour dit.

— Or çà ! criait Civis de cette voix flûtée des gens trop gras, — vous ne mangez point, mes hôtes, et vous ne bu-

vez point... Profitez, je vous prie !... vous êtes ici chez un homme opulent et généreux.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent en chœur les valets qu'on avait prévenus ; — que le ciel donne une longue vie à Civis le magnifique !

— Silence ! ô mes serviteurs, reprit Civis ; — ma modestie naturelle souffre de vos éloges... Mangez, buvez en paix, et gardez-vous de toute basse flatterie.

Ne croyez pas qu'il fût méchant au fond, ce Civis. Pas le moins du monde ! C'était un bourgeois, c'est-à-dire un gros vieil enfant mal éduqué. Quand il faisait le mal, ce qui arrivait assez souvent, c'était par orgueil ou par sottise.

Mais de malice, il n'en avait point.

La preuve, c'est qu'il y avait là, parmi ses serviteurs, autour de la table, un Romain qui l'avait mis à rançon jadis, un Vandale qui l'avait bâtonné, un Suève qui lui avait fendu les deux oreilles, un Alain qui s'était diverti autrefois à le faire chasser par sa meute, un Goth, un Catte, un Chamave et d'autres, qui tous avaient été plus ou moins ses maîtres.

Chaque jour en ce temps amenait sa tempête, chaque tempête son naufrage. Il se trouvait que dans toutes ces tempêtes et après tous ces naufrages Civis, servi par sa nullité même, avait toujours surnagé.

Ainsi voyons-nous l'or précieux et le fer vaillant tomber au fond de l'eau, tandis que la planche vile et vermoulue est poussée par les flots jusqu'à la rive.

A présent, Civis commandait à ses anciens tyrans. Il aurait pu les affamer, ils se bornait à les humilier. —

Vengeance bourgeoise qui dure longtemps et ne donne point de mauvais rêves.

— Seigneur, mon hôte, reprit Civis en s'adressant à Sigefroy, m'est-il permis de vous demander d'où vous venez ?

— Du Rhin, répondit le jeune leude.

Les jolis yeux de Mona brillèrent. Le Rhin, c'était le fleuve dont tout le monde parlait. La guerre était aux bords du Rhin ; le Rhin était le pays des nouvelles.

— Ah! ah! fit le maître, — vous venez du Rhin... Nous avons appris cette semaine que le chef Clovis avait été vaincu non loin de la cité de Cologne...

— Non loin de la cité de Cologne, interrompit Sigefroy, — le grand chef a été vainqueur.

— Ah! ah! répéta Civis; — tant mieux; puisque Clovis est maintenant le maître de Paris...

— Le maître de toutes les Gaules.

— Oui, certes... de toutes les Gaules... C'est un redoutable général!... Mais buvez donc, mon jeune seigneur... ce vin est fait avec le raisin de la vigne qui croît sur mes coteaux... il sort de mes pressoirs... il a fermenté dans mes cuves... et généralement tout ce que vous voyez là, jeune homme, depuis ces légumes jusqu'à la venaison, est le produit de ma terre.

— Nous avons nos raisons pour être contents de savoir cela ! dit Régnier la bouche pleine.

Civis le regarda avec inquiétude.

Mais Régnier, sans se déconcerter, leva son gobelet gravement et but à la santé de Mona qui sourit en rougissant.

Civis devenait de plus en plus courtois. Un peu plus, il allait être respectueux.

— Est-ce que le grand chef des Francs a partagé ses aleux entre ses compagnons, demanda-t-il ?

— Oui, répondit Régnier.

Civis mit son nez dans son gobelet.

— Ce n'est pas que je sois intéressé à cela, murmura-t-il, car ma terre est franche, ayant déjà fourni les deux tiers... mais il y a là-haut ce vieux Gontram le Burgunde...

Sigefroy releva la tête vivement.

— C'est donc bien Gontram qui habite ce manoir? dit-il.

— Gontram et sa fille, répliqua Mona non sans intention.

Car si les Parisiennes ne sont sorcières qu'à cinquante ans, dès vingt ans elles sont fées.

Sigefroy rougit à son tour.

Civis, qui n'était ni sorcier ni devin, continuait en reprenant son ton d'importance.

— Oui, oui, le vieux Gontram a trouvé le nid bon et s'y est installé... mais le pays ne l'aime pas, mon hôte... Ces Bourguignons, voyez-vous, n'ont maille dans leur sac... je suis bien sûr que ce Gontram n'a jamais vu autant de pièces d'or que vous m'en avez mis dans la main tout à l'heure... et quant à sa fille...

— Sa fille est bien belle ! interrompit Mona.

— Bon ! bon ! s'écria Civis ; — tu la trouvais laide hier... c'est donc que tu étais jalouse, ma femme !

Régnier, le compagnon, éclata de rire, et Civis, enchanté d'avoir fait rire le compagnon Régnier, vida son gobelet d'un trait.

Régnier profita de l'occasion pour envoyer un baiser à Mona, qui certes ne le lui rendit point, mais qui le garda.

— Eh bien ! reprit Civis, — savez-vous le nom du leude qui aura le pays ?

— Le leude s'appelle Aubert, repartit Régnier.

— Et n'êtes-vous point à lui, son homme ?

— Je suis à son fils.

— Bon !... Et son fils ne viendra-t-il point nous voir ?

— Il est venu, dit le compagnon en regardant Sigefroy.

Pour le coup, Civis ôta tout à fait son bonnet phrygien, et Mona, sa femme, ouvrit des yeux énormes pour bien voir le fils du comte Aubert, nouveau maître du pays.

C'est à peine si l'amoureux Sigefroy savait de quoi il était question.

Cependant les serviteurs chuchotaient entre eux, les uns se réjouissaient, les autres murmuraient. Parmi les valets, ceux qui étaient des hommes politiques, donnaient gravement leur avis et pesaient les conséquences de ce revirement.

Mona était enchantée, parce que le Burgunde était trop vieux et sa fille trop belle.

Quant à Civis lui-même, vous savez qu'il ne pouvait pardonner à Gontram, son seigneur, d'avoir le nez de travers.

Pourtant, il réfléchissait.

Dans la nature, il y a deux forces absolument contraires et néanmoins coexistantes : la force centripète, qui est la pesanteur, et la force centrifuge, qui est la vitesse, combattue par la pesanteur et tendant toujours à s'échapper par la tangente.

Dans le béotisme bourgeois, il y a très-positivement deux lois analogues. La première peut se nommer force pacipète, ou loi du fait accompli ; la seconde force pacifuge, ou loi du pain sec.

La première aplatit le bourgeois, quelque obésité qu'il ait reçu du ciel en partage ; la seconde siffle dans les airs *la Marseillaise*, parle de patentes abaissées et dessine sur les murailles la caricature du maître.

La première représente assez bien le bourgeois à jeun.

La seconde symbolise le bourgeois gris ou le bourgeois aux prises avec une digestion pénible.

Jamais, au grand jamais, le bourgeois n'a su se tenir debout entre ces deux fossés.

Il est plat ou il est insolent ; il dort ou il fait rage.

En un mot, dès qu'il n'est plus à genoux, il vous lance un coup de pied.

Or, il y a des gens qui disent : la bourgeoisie disparaîtra de ce monde. Insensés ! La bourgeoisie est éternelle comme la goutte, comme la fièvre, comme la migraine, comme tous les maux attachés aux flancs de l'humanité.

Et puis, souvenez-vous de ce paysan qui, ayant détruit tous les renards de son quartier, fut dévoré par les belettes.

Toute chose a son utilité fatale dans la grande échelle des êtres créés : même le rat qui ronge la base de nos demeures, même la couleuvre, même le bourgeois qui assassine les rois, qui trahit les empereurs et qui démolit les républiques !

Civis aux cheveux jaunes était assez embarrassé entre la force pacifuge qui le poussait, et la force pacipète qui le retenait.

Il est bien évident que ses opinions morales lui défendaient impérieusement d'aimer un maître qui avait le nez de travers, — et qui en outre était son maître depuis des années.

Mais, d'un autre côté, Civis aux cheveux jaunes n'était pas encore assez gris pour ne pas avoir peur.

Le changement, chose adorable en soi, amène des horions. De plus, dans un pays bouleversé, le prix des moutons baisse.

Civis hésitait. — Il but. — Puis il jeta son bonnet phrygien au plafond.

Ah ! ah ! il n'eût pas fallu le molester ce soir-là ! Jour de Dieu !

— Ma femme et mes serviteurs, dit-il avec solennité, — retirez-vous... Je vous autorise à faire des beignets ou d'autres friandises encore plus appétissantes... J'ai besoin de causer avec mon hôte.

— C'est comme moi, pensa le compagnon Régnier, — j'ai besoin de causer avec mon hôtesse.

Mona se leva ; les serviteurs l'imitèrent. On passa dans une autre ruche.

Le compagnon Régnier se tenait encore sur ses jambes, mais pas très-ferme. En passant auprès de Civis, je crois qu'il lui tapa sur le ventre, comme s'il eût été un soldat de M. Paul de Kock.

Civis resta seul avec Sigefroy.

VI

Est-il besoin de dire que Sigefroy rêvait ? Le rôle de ce jeune et amoureux barbare est de rêver toujours.

Civis s'approcha de lui et lui fit trois saluts que Sigefroy ne vit point.

— O mon jeune chef, dit Civis avec émotion, — combien je désirais votre venue !

Sigefroy tressaillit et le regarda étonné.

— Vous êtes vaillant dans les combats, continua Civis, — et prudent au milieu du conseil.

— Qu'en savez-vous ? demanda Sigefroy.

Civis se frotta les mains.

— J'aime cette noble rudesse ! s'écria-t-il ; — je donnerais dix taureaux dix fois plus beaux que Niger, pour vous être agréable !

— En vérité ! dit Sigefroy pour dire quelque chose.

— Aussi vrai que je m'appelle Civis, fils de Prunal !... Mais parlons raison... voulez-vous me faire connaître les limites de votre alod ?

— La Seine au midi, la Seine à l'ouest, la Seine au nord, à l'est, la voie romaine qui conduit de Paris à Meaux.

— Magnifique ! s'écria Civis, — magnifique !

— Avec charge de laisser deux mille pas entre nos frontières et le clos du roi, acheva le jeune leude.

Civis fit la grimace.

— Ceci est une restriction fâcheuse, murmura-t-il. —

mais c'est encore très-beau... Je mets en fait que vous pouvez engraisser deux ou trois mille bœufs dans ce terrain, et vous faire plus riche que Clovis lui-même, si vous suivez les conseils d'un homme prudent, industrieux, adroit, rangé, probe, fidèle, et surtout dévoué.

C'était l'honnête Civis qui, à son propre sens, était tout cela.

Il attendit un instant que Sigefroy lui fît une réponse convenable.

Et, comme Sigefroy ne répondait point, il reprit :

— Quoiqu'un homme semblable soit difficile à trouver, je me fais fort de vous le procurer, mon jeune seigneur.

Point de réponse encore.

On entendait dans la ruche voisine les rires perçants de Mona, qui se divertissait aux fleurettes du compagnon Régnier.

— Ah çà ! s'interrompit Civis, — mon jeune maître, je vois que vous ne m'écoutez pas...

Sigefroy releva sur lui son regard.

— Est-il riche, ce seigneur qui habite là-haut ? demanda-t-il.

— Au sommet du Mont de Mars ? Gontram le Burgunde? Riche ?...

Civis éclata de rire.

— Que cela ne vous inquiète pas, ajouta-t-il en haussant les épaules, — je vous donnerai les moyens, moi qui vous parle, d'entrer dans son taudis sans coup férir, et de le chasser avec ses soudards en guenilles... Riche ! lui ! Allons donc !

L'intérêt de Sigefroy était manifestement éveillé.

— Alors, il est pauvre ?... murmura-t-il.

— Et je dis, moi, continua Civis en s'animant, — qu'il est désobligeant pour un homme de ma sorte d'être dans la dépendance d'un vieux grigou qui mange des légumes cuits à l'eau, et qui n'a pas six vaches grasses sous le soleil !... Voilà ce que je dis !

Sigefroy pensait :

— Quelle joie de la faire heureuse et riche !

Civis se rapprocha de lui et le prit tout doucement par le revers de sa casaque.

— Je suis tout rond, dit-il en clignant son œil gris, — mais j'ai mes rubriques... Le Bourguignon ne sait pas que je connais certain passage souterrain qui mène dans la grand'salle de sa forteresse... Ayez seulement une cinquantaine d'Austrasiens de la taille de votre compagnon... Mais écoutez donc comme il fait rire Mona, ma femme ?... et je vous promets que Gontram n'aura pas seulement le temps de crier : Aux armes !

— Il vous a donc fait bien du mal, ce Gontram ! demanda Sigefroy.

— Je vais vous dire... Je bois du meilleur, je mange tout ce qu'on peut trouver de plus savoureux... sans cependant jeter les sous par la fenêtre... j'ai de beaux habits et une bonne maison... ma femme Mona est la plus jolie à vingt milles à la ronde... mais si je ne peux pas être seigneur, puisque je suis Gaulois... au moins, je veux un seigneur qui ait bec et ongles...

— Je comprends, interrompit Sigefroy, — Gontram est trop bon.

— Je vais vous dire... Il y a déjà des années qu'il est

là... on aime à voir de nouvelles figures... Sa fille rit quand elle me regarde... et voyez ! elle a tué mon taureau Niger !

— Mais elle m'a sauvé la vie...

— Bon ! bon !... vous avez raison... seulement, je vais vous dire... vous savez... enfin, je vous propose de vous le livrer pieds et poings liés...

VII

Le soleil se levait derrière les vastes forêts qui cachaient le cours de la Seine supérieure.

Tout dormait encore dans l'habitation de Civis, et Mona, la jolie, riait à gorge déployée dans son rêve, parce que son rêve lui montrait Régnier le compagnon.

Civis ronflait à côté d'elle.

Sigefroy était couché sur sa peau d'ours noir, au milieu de la salle du festin.

Régnier, en comte fidèle dormait, la main sur sa hache, étendu tout de son long en travers de la porte.

Les premiers rayons du soleil, laissant dans l'ombre brumeuse le pêle-mêle de ruches et de hangars qui formait l'exploitation agricole de Civis, dorèrent la cime de Montmartre et détachèrent, sur le fond noir du couchant, les toits pointus de la petite forteresse, demeure du Burgunde Gontram et de sa fille, Bathilde la Blanche.

Au milieu de ce pays parisien, si riant déjà et déjà si beau, le manoir de Gontram avait un aspect sévère et triste; nous allions presque dire un aspect désolé.

La forteresse avait été commencée par les Romains ; c'étaient les barbares qui l'avaient achevée quelque cent ans auparavant, lors de la première grande invasion des Alains, des Vandales et des Bourguignons, qui eut lieu vers le commencement du cinquième siècle.

Elle portait sur des fondements larges et forts, un ensemble confus de bâtisses pointues qui se déchiquetaient à leur sommet et qui déjà menaçaient ruine.

Il n'y avait point d'arbres à l'entour.

Un enceinte de murailles qui semblait chanceler sous ses haillons de mousse grisâtre courait de l'est à l'ouest et s'appuyait à l'extrême pointe du mont, où s'élevait une petite tour carrée.

L'enceinte était défendue par des fossés à sec.

Sur les murailles, quand le soleil se leva, deux guerriers Burgundes veillaient, tristes et taciturnes comme le manoir lui-même.

Le reste de la garnison, composée de trente ou quarante pauvres diables, maigres et délabrés, dormait dans la salle d'armes sur la paille qui recouvrait le sol.

C'était dans la tour carrée que se trouvaient les appartements privés de Gontram et de sa fille.

Il pouvait être sept heures du matin.

Le pâle soleil de novembre, passant à travers les feuilles de corne diaphanes qui servaient alors de vitres, éclaira la retraite de Bathilde la Blanche.

Bathilde ne dormait pas. Elle était assise sur son lit, formé de fourrures entassées et recouvertes d'un voile de laine blanche. Ses yeux fatigués gardaient la trace des larmes qu'elle avait versées.

Autour de la chambre, il y avait des armes et des trophées de chasse. — L'image du Christ pendait dans la ruelle du lit, à côté de l'image de Marie.

Il fallait ces armes et ces trophées pour reconnaître dans la jeune fille qui était là, rêveuse et triste, la brillante amazone que nous avons vue, la veille, dévorer l'espace sur son coursier noir et brandir l'épieu comme Diane chasseresse.

Et qu'elle était bien plus belle ainsi, parée de la faiblesse qui est le charme suprême de la femme, entourée de la douce auréole des jeunes filles, — timide et simple dans son pauvre réduit!

Qu'elle était bien plus belle!

L'amazone, il faut l'avouer, est une variété du bas-bleu. A peine préférons-nous la cravache à la plume ou même au cigare de la virago effrontée.

Mais que parlons-nous de cigare à propos de Bathilde la Blanche!

Écoutez, c'était son siècle qui lui mettait l'épieu à la main. Pardonnez-lui; elle était si bonne et si douce! il y avait tant de suave tendresse dans le regard de ses grands yeux noirs!

Pardonnez-lui et ne la comparez point à nos lionnes grotesques, bourgeoises ou nobles, qui trottent à l'anglaise et qui puent, ma foi, l'eau-de-vie!

Nos lionnes, ces vilaines fleurs fanées! ces caricatures de grandes dames qui ont à la fois des vices de sergent-major et des vices de portières!

Oh! non, ne leur comparez pas notre pauvre Bathilde, si aimante et si soumise. Sa fierté à elle était de la vraie

fierté de femme : c'était une femme... et n'est-ce pas la première condition pour être aimée? C'était une jeune fille !

Elle était à demi-vêtue, et sa tête pensive s'appuyait sur sa main. La rêverie l'avait prise au moment où elle allait commencer sa prière.

Son regard allait au ciel. Les boucles magnifiques de ses cheveux noirs tombaient en désordre sur ses épaules. Il y avait en elle quelque chose de chaste, d'angélique et de saint.

Où s'égarait sa rêverie

Un jour, sa marraine, Geneviève de Nanterre, l'amie de Dieu, lui avait dit en la bénissant :

— Tu seras heureuse...

Et tout ce que disait Geneviève, la sainte, était vrai.

Pourtant Bathilde n'était pas heureuse.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, — faites qu'il connaisse votre foi bénie... Vierge Marie, donnez-lui la lumière, afin que, pour moi, ce ne soit plus un crime de l'aimer !

La porte de sa chambre s'ouvrit, et Gorftram, son père, passa le seuil.

C'était un vieillard à la figure honnête et vénérable. Sa barbe, blanche comme la neige, couvrait à demi son visage aux traits nobles et tout pleins de bienveillance.

Cependant, nous sommes contraints de l'avouer, Civis ne se trompait pas tout à fait. Gontram le Burgunde avait le nez un peu de travers.

Vous demanderez peut-être en quoi cela importe.

Hélas ! interrogez le Civis qui vous vend vos gilets de flanelle, et sachez de lui pourquoi il déblatère contre la

République, après avoir déblatéré contre Louis-Philippe, contre Charles X, contre Louis XVIII, contre Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, et protecteur de la Confédération germanique,

Vous verrez ce que votre Civis vous répondra.

Le nôtre n'aimait pas les nez de travers. Voilà tout.

Le vôtre prétend que Napoléon prenait trop de tabac, que Louis XVIII avait la goutte; que Charles X, non content d'aller à la chasse, allait encore à la messe; que Louis-Philippe plantait des chou-fleurs dans les jardins royaux, et que la République n'a pas de fournisseurs brevetés.

Graves reproches, assurément!

Voulez-vous? Mettons le vôtre et le mien dans le même sac, et après avoir fait un trou en terre, mettons le sac dans le trou.

Mais au printemps prochain, il en viendrait tout un carré. Au lieu de deux buses, nous aurions trois cents buses, car cela croît sans culture, — et quand même nous les couperions par morceaux, ils repousseraient: voyez les pommes de terre.

Gontram tenait à la main un parchemin ouvert. Il s'avança vers sa fille et la baissa au front sans prononcer une parole.

Bathilde n'avait pas eu le temps d'essuyer ses yeux. Elle tâcha de sourire,

— Père, dit-elle, puisque tu viens si matin, c'est donc une bonne nouvelle que tu apportes?

Gontram secoua sa tête vénérable et attira sa fille contre son cœur.

— Dieu sait ce qui adviendra de nous, enfant, murmura-t-il; moi, je suis bien vieux; j'ai assez vécu : je ne crains rien pour moi... mais toi... à ton âge !... Oh ! mes derniers jours seront abreuvés d'amertumes !

Bathilde ne comprenait point; mais elle n'avait pas besoin de comprendre. Tout était commun entre le père et la fille : douleurs et bonheurs.

Bathilde devint plus pâle et se prit à trembler. Son père souffrait, son pauvre bon père !

Elle répondit seulement par de douces caresses aux paroles du vieillard. Elle n'osait pas interroger.

Gontram prit un siége et s'assit auprès du lit.

— Tu étais trop enfant, dit-il en passant sa main sur son front, comme s'il eût vainement essayé de chasser une idée pénible ; — tu ne peux pas te souvenir de si loin.... Il y a douze ans de cela...

— C'est l'époque de votre venue dans ce pays, mon père, interrompit Bathilde.

— Oui... nous arrivions des bords du Rhin, d'où le flot des Austrasiens nous chassait, comme nous en avions chassé les Suèves... car c'est notre destinée, à nous autres qu'on appelle des barbares... Frapper, être frappés !... Conquérir, être conquis !... Et nulle part, il n'y a un coin de terre que du fond de notre cœur nous puissions appeler la patrie !...

Une larme vint à la paupière de Gontram. Bathilde l'essuya dans un baiser.

— Mais je ne murmure pas, ma fille bien-aimée, reprit le vieillard ; l'amour que d'autres donnent à leurs fils vaillants, à leur famille, à leur patrie, moi, je le concentre

sur toi toute seule qui es mon trésor unique et sans prix... Va! tu ne sauras jamais comme je t'aime!

— Je sais comme je vous aime, mon père, répondit Bathilde.

— Tu avais quatre ans, poursuivit Gontram; — ta pauvre mère était morte de la fatigue du voyage... Quand nous passâmes la rivière de Seine, là-bas, vers le nord, j'avais cent guerriers autour de moi.

« Nous vîmes de la fumée ici, au bas de la colline, et un Gaulois se présenta à nous, disant :

» — Étrangers, voici la forteresse du maître du pays!...

» Il montrait le manoir où nous sommes.

» — Le maître du pays est dur et cruel... si vous voulez être nos seigneurs, je vais vous ouvrir les portes de la forteresse.

» J'acceptai. — Civis... »

— C'était donc Civis notre voisin? interrompit Bathilde.

— C'était Civis... Civis attendit la nuit venue et nous introduisit dans une caverne dont l'ouverture est aux flancs de la montagne, du côté de l'occident.

» Nous marchâmes dans les ténèbres durant le quart d'une heure...

» Puis nos soldats enfoncèrent à coups de hache une porte de bois de chêne, et nous nous trouvâmes... »

Le vieillard s'arrêta.

— Et vous vous trouvâtes?... répéta Bathilde.

— Ici... dans cette chambre, prononça tout bas Gontram.

Bathilde frissonna et jeta son regard effrayé autour d'elle.

Gontram se leva. Il traversa la chambre et alla soulever une draperie qui montra une porte murée.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté, dit-il ; — mais Civis, notre voisin, connaît une autre issue.

Il revint s'asseoir et reprit :

— Ici, à la place où nous sommes, il y avait un vieillard et une jeune fille... le père et l'enfant, Bathilde.

« L'enfant pleurait. Le père courba devant nous ses cheveux blancs et nous dit : Je vous prie, laissez-moi le dernier asile de ma vieillesse ! »

Gontram s'interrompit encore, Bathilde avait froid jusque dans le cœur.

— Ma fille ! ma fille ! reprit Gontram dont la voix tremblait, nous fûmes sans pitié. Nous usâmes avec rigueur de ce droit du plus fort qui est la loi cruelle de notre temps. Nous les chassâmes.

— Oh ! fit Bathilde avec reproche.

La tête de Gontram s'inclina sur sa poitrine.

— Nous les chassâmes ! répéta-t-il d'un ton d'amer repentir ; et quand ils passèrent pour la dernière fois le seuil de leur demeure, le vieillard et l'enfant nous maudirent.

« L'enfant nous dit :

» — Malheur à ceux qui n'ont point de pitié !

» Le vieillard cria :

» Burgundes ! un autre viendra qui me vengera ! »

Gontram se tut, et il y eut un instant de silence triste.

— Père, dit Bathilde au bout de quelques minutes, — sais-tu où sont le vieillard et sa fille ?... j'irai les chercher et nous réparerons le mal que nous leur avons fait jadis.

Gontram secoua la tête lentement.

— Ils sont morts, répondit-il, — et leur malédiction pèse déjà sur nous.

Il déplia le parchemin qu'il avait apporté.

— Leur menace va s'accomplir, ma fille... Le prêtre Sulpitius, qui est au camp de Clovis, m'écrit pour m'annoncer que le grand chef des Francs a fait le partage des terres entre ses leudes... Le pays où nous sommes est tombé au sort entre les mains du plus farouche des comtes austrasiens... le mal que j'ai fait on va nous le rendre.

Gontram tressaillit et se dressa debout en sursaut, parce qu'un son de cor avait retenti sur la butte au-devant des murailles.

— Déjà! murmura-t-il en pâlissant.

— Déjà! répéta Bathilde la Blanche, mais avec une expression toute contraire.

Un vif incarnat colorait ses joues et son regard brillait d'espoir.

— Holà! cria le vieux Gontram qui avait ouvert la porte et dont la voix résonna comme un cri de clairon dans les longs corridors; holà! Burgundes, à vos haches d'armes!... garnissez les murailles et faites mentir la prophétie!... on ne nous chassera pas; on nous tuera!

Il se fit aussitôt un grand bruit dans le manoir. On entendit de toute part les pas lourds des guerriers qui couraient aux murailles.

Le cor retentit pour la seconde fois, puis il y eut un moment de silencieuse attente.

Bathilde avait les yeux au ciel. Son sein battait avec

violence. Gontram, qui était tout armé, tenait déjà sa hache à deux mains. Le majordome entra.

— Combien sont-ils ? demanda Gontram.

— Ils ne sont que deux, répondit Gunnomer, le majordome.

— Deux ! fit Gontram étonné.

Bathilde joignit ses belles mains blanches et remercia Dieu dans son âme.

Gunnomer reprit :

— C'est un seigneur Franc-Salien et son comte qui demandent l'entrée du manoir.

Le cœur de Bathilde battait.

— Lui ! lui ! mon Dieu ! pensait-elle, je sais que c'est lui.

Gontram jeta sa hache d'armes.

— Qu'ils entrent, s'ils ne sont que deux ? reprit-il.

Bathilde noua ses cheveux et serra sa ceinture. — Elle voulait être belle.

VIII

C'était un pauvre seigneur que Gontram le Burgunde Civis avait eu raison de le dire.

La salle où il reçut les hôtes matineux qui lui venaient était toute nue. Mais il avait à ses côtés Bathilde la Blanche, et le plus opulent baron qui fût sous le soleil n'aurait rien pu montrer de plus beau.

Le compagnon Régnier resta dans la salle d'armes et Sigefroy tout seul fut introduit.

Car c'était bien Sigefroy qui avait sonné du cor sur la montagne.

Bathilde avait les yeux baissés, mais le bonheur qui faisait battre sa poitrine se lisait sur son front.

Sigefroy, en passant le seuil, salua le vieillard avec respect. Puis il se redressa et dit :

— Joie et bonheur à tout ce qui habite cette maison... Je suis Sigefroy, fils d'Aubert, le leude du grand Clovis, à qui le sort a dévolu ces domaines.

— Et viens-tu me les prendre, ces domaines ? demanda rudement le vieux Burgunde.

— Je viens te dire ceci, Gontram, répliqua Sigefroy : — j'ai vu ta fille, Bathilde la Blanche, il y a trois ans, et depuis trois ans je l'aime... Si tu veux, je la prendrai pour femme.

Gontram regarda sa fille.

— Enfant, dit-il, c'est à toi de répondre.

Bathilde n'hésita pas.

Elle releva ses beaux yeux sur Sigefroy, et répliqua de sa voix douce et ferme :

— J'ai vu Sigefroy, fils d'Aubert, il y a trois ans, et depuis trois ans je l'aime... Mais Sigefroy adore les dieux du Nord, et je serai la femme d'un chrétien.

— Tu as entendu, dit Gontram en s'adressant au jeune leude.

Sigefroy avait la joie et l'orgueil peints sur le visage.

— Que Bathilde m'instruise, murmura-t-il, — et je serai chrétien.

Gontram lui tendit sa main, que le jeune leude porta à ses lèvres.

— Puisque Bathilde t'aime, dit le vieillard, — tu es mon fils... Demeure avec nous, nous t'instruirons tous les deux, jusqu'au jour où tu recevras le baptême.

Or, disons-le en toute sincérité, ce n'était point pour cela que le leude Aubert avait envoyé son fils au pays de Paris.

Le leude Aubert, Sicambre pur sang, détestait les Burgundes qui se glissaient à la cour de Clovis sous le manteau de la belle Clotilde, — la reine.

Le leude Aubert était en outre un fanatique adorateur des dieux à la hache.

Voilà donc un père sur qui les amoureux ne pouvaient point compter.

D'autre part, notre cher Civis était fort mal satisfait. Il avait espéré une petite révolution, et on le tenait le bec dans l'eau. Cela froissait sa susceptibilité politique.

Il avait juré qu'il s'affranchirait de l'autorité d'un Burgunde assez lâche pour avoir le nez de travers, et il ne voulait point en avoir le démenti.

La jolie Mona, sa femme, était au contraire d'humeur radieuse. Les bois lui semblaient plus ombreux, le soleil plus doux, le gazon plus vert.

Elle chantait, elle dansait. La cave de Civis, changée en fontaine, versait des flots de vin dans la coupe toujours vide de Régnier, le compagnon.

Vrai, le compagnon et la jolie Mona s'entendaient à merveille, et ne nourrissaient point de mélancolie.

Quant à nos deux amants, Sigefroy et Bathilde, Seigneur

Dieu ! croyez bien qu'ils ne songeaient guère à Aubert le leude, ni à Civis le bourgeois !

C'était une vie mystique et enchantée que la leur ! Bathide, pure et tendre comme les anges du ciel, enseignait la religion avec son cœur. Elle avait l'éloquence de l'amour et l'éloquence de la foi. A mesure que Sigefroy aimait mieux, il croyait davantage.

Et il aimait tant !

C'étaient de longues et chastes causeries, sous l'œil bienveillant du vieillard qui souriait à leur mutuelle tendresse.

Gontram chérissait déjà Sigefroy comme s'il eût été son propre fils.

Sigefroy était chrétien. Et Dieu, qui conseille d'aimer, avait pour agréable cette conversion prêchée par l'amour.

Ils oubliaient tout, les deux enfants beaux et bons, dans ce perpétuel échange de leurs âmes. La religion était entre eux comme une sauvegarde sainte et un lien puissant.

Ce qui se passait dans le reste du monde n'était rien pour eux.

Parfois, perdus dans les grands bois, Sigefroy suivait Bathilde qui excitait le galop de son cheval pour donner son front brûlant à l'air froid des campagnes.

Bathilde s'arrêtait, pâle et le cœur palpitant, toujours plus belle et mieux aimée.

Ils parlaient, évoquant l'avenir bien heureux, mêlant par une confusion naïve l'allégresse humaine aux joies célestes promises à l'autre vie.

Puis, vous les eussiez vu revenir, les mains unies, silencieux et recueillis dans le bonheur.

Le lendemain du baptême devait être le jour du mariage.

Et Bathilde pensait, dans l'exaltation de son amour :

— Si le lendemain du mariage devait être le premier jour de l'éternité!...

L'éternité, près de Sigefroy, aux pieds de Dieu !...

Une fois, Bathilde dit à Sigefroy :

— Peut-être que je t'aime trop... Allons voir la sainte, ma marraine.

Sigefroy eut peur, car il pensait que la sainte allait regarder cet amour d'un œil sévère.

Mais il faisait tout ce que Bathilde voulait.

Ils montèrent à cheval et traversèrent la Seine pour se rendre à Nanterre, où sainte Geneviève faisait sa demeure.

Geneviève distribuait du pain et du vin aux malheureux, quand ils se présentèrent à la porte de sa maison.

Les tableaux de sainteté nous montrent toujours Geneviève paissant un troupeau. Les plus anciennes légendes en font au contraire une châtelaine. Bergère ou dame, elle avait un digne cœur, et Paris, qui l'a prise pour patronne, ne pouvait mieux placer ses respects.

Geneviève était alors parvenue à un très-grand âge, mais Dieu permettait que son âme miséricordieuse envoyât jusqu'à son front octogénaire un suprême reflet de beauté.

Geneviève était toujours belle.

Quand elle vit sa filleule avec son fiancé, Geneviève eut un doux sourire;

— Dis-moi tout, murmura-t-elle à l'oreille de Bathilde.

Et Bathilde lui dit tout, mais tout, sans rien garder sur le cœur.

Alors Geneviève unit leur mains dans ses mains et les regarda longtemps.

Puis elle les baisa tous deux sur le front en disant :

Allez, mon fils et ma fille, vous serez heureux.

Je vous donne à penser, si tout le long du chemin, en revenant, Sigefroy chanta les louanges de la sainte.

XII

Enfin il arriva ce jour tant désiré du baptême, qui devait être la veille des noces.

Le matin, Bathilde avait donné à son fiancé un vêtement de lin blanc, brodé de ses propres mains.

Le soleil descendait déjà vers les nuages d'or du couchant. La journée avait été belle, le soir était calme. Tout annonçait une nuit tranquille et douce.

Gontram et les deux fiancés étaient réunis dans la tour carrée. Gontram était aussi heureux que ses enfants, et plus d'une fois des larmes furtives, — des larmes de joie, — vinrent mouiller ses cils blanchis par le grand âge.

Sigefroy et Bathilde s'asseyaient à ses pieds. On causait d'avenir comme toujours. L'avenir était si charmant et si proche! pouvait-on parler d'autre chose?

Bathilde avait ses belles mains dans les mains de Sigefroy ; leurs yeux alanguis se cherchaient. Ils se disaient :

Demain ! et tout était dans ce mot, toutes les promesses, tous les espoirs.

Aujourd'hui finissait le temps d'épreuve; demain commençait la longue vie de délices.

Et plus rien qu'une nuit à passer!

Sur les remparts, Gunnomer, le majordome, se promenait gravement avec quelques soldats burgundes. Tout en causant, le majordome et les soldats veillaient.

Car chaque nuit amenait son péril, et l'on n'achetait la paix qu'à cette condition d'être toujours prêt pour la guerre.

Gunnomer racontait les combats, livrés au temps de sa jeunesse, les grandes luttes de l'invasion, les derniers efforts de la puissance romaine dans les Gaules.

Il s'interrompit tout à coup et son regard se fixa dans la direction du nord.

— Herbon ! s'écria-t-il, — toi qui as les yeux perçants, ne vois-tu rien là-bas dans la plaine ?

— Je vois, répondit Herbon, comme un reflet rougeâtre dans la brume... Ce sont, je le pense, les rayons du soleil couchant qui frappent l'eau de quelque prairie inondée.

— Oui, dit Gunnomer ; ce doit être cela.

Et il reprit son récit héroïque, tout plein de têtes fendues et de poitrines trouées.

Quand il eût fait avec ses compagnons le tour des murailles et qu'ils revinrent au même endroit, Gunnomer s'interrompit encore.

Cette fois, il fronça ses gros sourcils grisonnants.

— Herbon, dit-il en secouant la tête, — nous n'avons pas bien vu, mon homme... ce n'est pas dans une mare que rebondissent les rayons du soleil couchant.

Herbon se fit un garde-vue de ses deux mains arrondies.

— Non, répliqua-t-il ; — non, maître Gunnomer... le jour baisse... mais on dirait que ce sont des cavaliers en marche!

Tous les soldats burgundes s'approchèrent, regardèrent et fournirent leur avis.

Il y avait environ douze soldats burgundes.

Quand il y a quelque part douze soldats burgundes, douze Burgundes qui ne sont pas soldats, douze soldats qui ne sont pas burgundes ; ou douze fils d'Adam quelconques qui ne sont ni Burgundes ni soldats, et qu'on leur demande :

— Cet objet que voilà est-il blanc ou noir?

Il y en a six qui répondent noir et six qui répondent blanc.

Ou bien, quatre disent blanc, quatre disent noir et quatre disent gris. Ces derniers forment le centre.

Encore peut-il s'en trouver qui ont la vue romantique et qui ne disent ni blanc ni noir, ni gris, comme ces peintres illustres qui voient tout couleur de tomate en putréfaction.

Donc, six des soldats burgundes prétendirent que c'était de l'eau claire, tandis que les six autres juraient que c'était une armée en marche.

Pendant qu'ils discutaient, la nuit tomba tout à fait et Gunnomer ferma la séance en disant :

— Nous doublerons les sentinelles, et, après tout, si ce sont des brigands et qu'ils viennent, ils trouveront à qui parler !

Ceci était fort sage.

En allant se coucher, les six Burgundes qui tenaient pour la mare essayèrent de ramener à leur avis les six Burgundes qui tenaient pour la cavalerie. On engagea une polémique amicale et l'on finit par s'entrecommuniquer des coups de poing sur l'œil à l'unanimité.

Ainsi délibérait-on déjà à Paris dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne !

Une heure après, la nuit couvrait la campagne parisienne. On ne voyait plus rien dans la plaine, sinon les quelques lueurs qui éclairaient les ruches de Civis aux cheveux jaunes.

A une demi-lieue de Montmartre, sur cette même route où nous avons rencontré naguère Sigefroy, le jeune leude et son compagnon Régnier, une troupe composée de soixante à quatre-vingts cavaliers, allait au petit trot, sans garder aucun ordre et surtout sans garder le silence.

C'étaient des cris, des chants, des imprécations à ne plus s'entendre.

En tête de la troupe marchait un guerrier de taille athlétique, monté sur un robuste cheval noir et qui semblait être le chef.

Derrière lui chevauchaient ses quatre comtes ou compagnons, suivis du gros de la bande.

S'il eût fait jour, on aurait pu voir que ce seigneur portait une demi-douzaine de balafres sous son bonnet de fourrures, et qu'il avait un regard fauve à faire trembler.

— Nous devons approcher dit-il, — je viens d'entendre beugler des vaches... Tâchez de crier moins haut, mes enfants.

Quelques-uns se turent, les autres continuèrent de rire et de chanter.

Le chef éleva la voix, mais pas trop.

— Il y en a donc là, dit-il, qui veulent sentir la pointe de ma framée!...

Il ne s'agit que de savoir parler aux militaires.

Tout le monde fit silence.

— Puisque mon fils, reprit le chef, ne nous a pas donné signe de vie depuis son départ, — on l'aura sans doute mis à mort... Mon fils était noble autant et plus que Clovis, le Mérovingien... Nous allons le venger, ou bien son meurtrier me payera douze cents sous d'or pour la *composition* de sa tête... c'est le prix.

— C'est le prix! répétèrent les soldats.

Il paraît que c'était le juste prix.

Le leude Aubert, comme vous voyez, n'était pas disposé à verser des torrents de larmes sur la mort de son fils unique.

Être tué était le sort commun. Les parents de la victime en étaient venus à regarder cela comme un *dommage* pur et simple, dont il fallait retirer indemnité.

L'indemnité se nommait *composition*. Les survivants se

la partageaient. Il n'y avait guère de douleur qui ne cédât à ce baume des sous d'or.

Les compositions ou *wehrgeld*[1] étaient graduées suivant un tarif dressé avec le plus grand soin. C'était réglé, on peut le dire, comme le prix des petits pâtés.

On ne payait pas pour l'un comme pour l'autre. La mort de celui-ci pouvait enrichir sa veuve, tandis que le trépas de celui-là ne donnait pas de l'eau à boire à ses neveux.

Le barbare libre, comte du roi (*in truste regiâ*), valait dix-huit cents sous d'or.

Le duc descendait à 960.

L'évêque n'allait qu'à 900.

Les parents du duc à 640, — pas un liard de plus!

Le diacre 500, — le sous-diacre 400, — le Romain, convive du roi, 300.

Ces pauvres Romains! ces maîtres dégommés de l'univers!

Enfin tout le monde (vous ou moi, — *mediocris homo*), se payait cent sous.

Excepté le gardeur de cochons chez les Burgundes, et le Juif chez les Ripuaires, qui, l'un dans l'autre, ne valaient que 30 sous.

Encore pouvait-on marchander pour le Juif et l'avoir à meilleur compte.

M. Guizot a donné le tableau ou tarif complet du *wehrgeld*, dans son magnifique *Essai sur l'Histoire de France*.

[1] Wehrgeld, argent que vaut un homme, ou encore (de *Wehren* empêcher) argent qui garantit la vie d'un homme.

C'est assurément une des pages les plus curieuses de la vie des sociétés humaines.

Ce comte Aubert, qui parlait ainsi tranquillement de la somme à toucher pour le meurtre présumé de son fils, était un coquin, nous le proclamons volontiers, mais pas beaucoup plus coquin que bien d'autres.

Tous ces Sicambres ne valaient pas le diable.

Il faut des gens comme cela pour fonder les grands États.

Rome elle-même n'avait-elle pas commencé par être un trou à bandits?

Les honnêtes gens ne fondent que des boutiques comme Genève, ou des poissons d'avril comme la république de Saint-Marin. On n'enfante pas dans le calme.

Encore une fois, toute naissance veut des larmes et du sang.

Le comte Aubert jeta bas, d'un coup de pied, la porte de Civis aux cheveux jaunes.

C'était sa manière d'entrer chez les gens.

Au bout de trois minutes, toute la maison était sens dessus dessous. Le vin ruisselait à grand flots, les moutons et les bœufs rôtissaient, les filles criaient, Civis pleurait.

Seule, la jolie Mona, impassible comme le juste d'Horace, souriait et coquetait avec ces énormes gaillards qui l'auraient mise dans leur poche. Il aurait, pardieu! fallu bien autre chose pour faire peur à la jolie Mona!

Régnier, le compagnon, l'ennuyait déjà, vous pensez. — Elle avait là quatre-vingts soudards superbes, tous membrus, tous barbus, tous chevelus.

Pourquoi se serait-elle effrayée?

Le comte Aubert prit Civis par l'oreille et le poussa dans un coin.

C'était sa manière de demander aux gens des entretiens particuliers.

Civis se mit à genoux devant lui, et le comte Aubert lui tint à peu près ce langage :

— Pendant qu'il faisait encore jour, j'ai vu de loin sur le haut d'une colline un manoir entouré de murailles... Je ne pense pas qu'il appartienne à un grigou tel que toi.

— Oh! non, mon roi, répondit Civis avec son plus aimable sourire.

— A qui appartient-il?

— A Gontram le Burgunde.

Ce mot de Burgunde fit froncer le sourcil au comte Aubert.

Civis frissonna de la tête aux pieds.

Je crois qu'il regrettait le nez du vieux Gontram.

— Relève-toi, dit le comte Aubert, en lui offrant un coup de pied dans l'estomac.

Civis se releva et regarda la jolie Mona, sa femme, que trois Sicambres embrassaient à la fois.

Il pensa, Civis aux cheveux jaunes :

— C'est pour les amadouer que ma pauvre femme les laisse faire... Elle a peur qu'ils ne me mettent à mal!

La jolie Mona appela un quatrième Sicambre.

— Oh! se dit Civis attendri, — l'excellente ménagère!

— Est-ce fort, cette bicoque là-haut? demanda Aubert.

— Très-fort, mon roi... Mais, pour vous plaire, je vous montrerai un chemin...

— Ah! interrompit le comte, — il y a un chemin?

— Connu de moi seul.

— Et pourquoi me le montreras-tu ?

— Parce que mon dévouement sans bornes...

Aubert se mit à rire, et d'un coup de poing, lui enfonça son bonnet jusqu'au menton.

C'était sa manière de témoigner aux gens qu'il était de bonne humeur.

— Tu es un plaisant drôle ! dit-il ; — ah ! tu as du dévouement pour moi !... Eh bien ! nous verrons à te récompenser... Soupons !

On soupa. Mona prit place à table. Civis eut la permission expresse de regarder manger ses hôtes.

Quand on eut soupé, le comte Aubert choisit vingt soldats qui n'étaient pas tout à fait ivres, et, caressant le dos de Civis qui sonna creux sous la bourrade, il lui dit :

— Allons, pataud ! montre-nous ton chemin !

X

Civis se mit en marche. Les Francs, conduits par lui, tournèrent la base de la colline et s'engagèrent dans une étroite ouverture, pratiquée au flanc occidental de Montmartre.

On avait apporté des torches qui furent allumées quand on fut dans la caverne.

Chemin faisant, Civis put reconnaître la galerie par où il avait introduit autrefois Gontram le Burgunde, chez son ancien maître Régomar.

Peut-être bien qu'il se demandait déjà par quelle voie

nouvelle il conduirait le premier qui se présenterait chez le comte Aubert, son maître futur.

Le chemin montait. Civis avait du ventre. Quand il s'arrêtait pour souffler, le comte Aubert lui piquait les reins avec sa framée.

C'était sa manière de hâter la marche des gens.

Le pauvre Civis n'était pas à la fête.

Enfin, on atteignit une sorte de rond-point. Quelques marches taillées dans le tuf aboutissaient à une porte massive contre laquelle toutes les haches possibles se seraient émoussées.

Mais ce précieux Civis avait apporté la clef.

Le comte Aubert s'en empara avec transport et cassa quatre dents à Civis, tant il était aise! On ne pouvait faire moins pour un bourgeois si obligeant.

La porte fut ouverte.

Elle donnait dans la salle d'armes de Gontram le Burgunde.

Comme le majordome Gunnomer, par excès de prudence, et dans la prévision d'une attaque extérieure, avait mis presque tous ses soldats aux murailles, les Francs ne trouvèrent dans la salle d'armes que huit ou dix invalides à égorger.

Ils refermèrent la porte du passage sur le nez de Civis dont ils n'avaient plus besoin, et se répandirent dans la forteresse.

Civis, resté seul et sans chandelle dans cette cave immense, eut le temps de faire ses réflexions.

— O Mona! ma pauvre femme! se disait-il; — tu penses à moi et tu m'appelles! Voilà une effroyable nuit!...

heureusement que je vais être débarrassé de ce vieux tyran qui a le nez de travers!

C'était là une consolation. — Mais Civis aux cheveux jaunes avait tort de s'inquiéter de la jolie Mona, qui avait cinquante Sicambres pour elle toute seule.

Il était environ minuit, quand le vieux Gontram, que l'on avait surpris dans son lit et chargé de liens, fut amené dans la grande salle de son manoir.

Bathilde la Blanche y était déjà.

Le père et la fille échangèrent un regard.

— Je te l'avais dit, murmura Gontram; pour chaque faute il y a un châtiment... Mais toi, pauvre enfant, qui n'étais pas coupable...

— Burgunde! interrompit le comte Aubert, as-tu de quoi te racheter?

Gontram se redressa.

— Franc, répondit-il, — nos deux nations sont en paix... la femme de ton roi est du sang de nos rois... Dis-moi d'abord de quel droit tu viens dans ma demeure?...

Aubert et ses compagnons étaient debout d'un côté de la salle.

De l'autre, on voyait Gontram, Bathilde, Gunnomer et d'autres prisonniers.

Où était Sigefroy, qui, la veille, s'était séparé de sa fiancée, en murmurant : A demain?

Le comte Aubert regarda ses compagnons d'un air d'intelligence, comme pour leur dire :

— Vîtes-vous jamais un vieil homme si fou!

Demander à des Sicambres, — quand on était Burgunde, — quel était leur droit!

En conscience, ce n'était pas raisonnable.

Aussi, le comte Aubert reprit avec le calme de la supériorité :

— La femme du roi franc a oublié qu'elle était Burgunde, afin que les Francs l'oublient. Je te demande, vieillard, si tu veux racheter ta fille.

— Ma fille! répéta Gontram en pâlissant; — que vous a fait ma fille!

— Elle est belle, dit le comte Aubert.

Bathilde se tenait immobile et la tête haute : vous eussiez dit une statue de marbre.

Gontram fit un effort pour rompre ses liens.

— Allons, vieil homme! s'écria le leude de Clovis en fronçant ses gros sourcils ; — trêve de folie!... Il est tard et j'ai sommeil... Veux-tu oui ou non la liberté?

Gunnomer se pencha jusqu'à l'oreille de son vieux maître et lui dit quelques paroles à voix basse.

Bathilde, toujours immobile et muette, semblait guetter au dehors des bruits qu'elle seule entendait.

Gontram baissa la tête et répondit au majordome :

— Fais ce que tu voudras.

— Leude! dit Gunnomer au comte Aubert, — ordonne, je te prie, que mes liens soient détachés, j'irai chercher l'argent de mon seigneur.

Le comte fit un signe et les liens du majordome tombèrent.

Il quitta la salle aussitôt, non sans avoir échangé un regard avec Bathilde la Blanche.

La prise du manoir avait eu lieu sans bruit aucun et Sigefroy couchait à l'extrémité de l'aile opposée, sous la garde de Régnier, son compagnon.

Gunnomer revint au bout de quelques minutes. Il portait sur ses épaules une cassette et dans sa main des balances de fer.

En rentrant, il échangea encore un regard avec Bathilde la Blanche.

— Leude, dit Gontram, ce coffre contient tout ce que je possède... je suis pauvre... Il y a deux cents marcs d'or.. je t'en donne cent cinquante.

— Et tu en gardes cinquante, Burgunde?... c'est peu pour moi et c'est beaucoup pour toi... mais j'ai sommeil et j'accepte... ouvre les balances et fournis-moi bon poids.

Gunnomer plaça les balances sur la table et se mit en devoir de peser les cent cinquante marcs d'or.

Bathilde inclinait sa tête vers la porte par où Gunnomer était rentré.

— Vingt-cinq! reprit Gunnomer.

Un bruit léger et lointain se fit dans le corridor.

Bathilde ferma les yeux.

— Cinquante, dit Gunnomer.

Le bruit devenait plus distinct

Gunnomer dit :

— Soixante-quinze... cent!

Bathilde retenait son souffle.

— Cent cinquante! dit enfin Gunnomer.

C'est bon, répliqua le leude qui regarda la balance; reste le poids de l'épée.

Et il jeta sa lourde *spatha* dans le plateau où étaient les poids. La balance bascula.

Mais la porte s'était ouverte; la porte par où Gunnomer était rentré. Un guerrier de haute taille franchit le seuil. Il portait une peau d'ours sur les épaules et la tête de l'ours lui cachait le visage.

Bathilde avait poussé un faible cri.

L'inconnu traversa la salle tout entiere d'un pas lent et ferme. Il vint se placer en face du leude de Clovis.

— Pour le poids de l'épée, dit-il en tirant une francisquede dessous sa peau d'ours, — le poids de la hache!

Et, à son tour, il jeta sa francisque dans le plateau qui contenait l'argent.

Le métal sonna bruyamment, et le fléau bascula en sens contraire.

Les Francs se regardaient, étonnés.

Le comte Aubert était livide de rage

— Qui es-tu? s'écria-t-il d'une voix étranglée.

— Je suis noble comme toi, leude comme toi, Franc comme toi, répondit l'inconnu.

— Eh bien! reprends ta hache et prouve-le!

Aubert, avait arraché la francisque d'un de ses soldats.

Le guerrier inconnu croisa ses bras sur sa poitrine.

Il garda le silence et ne prit point sa hache.

Aubert, que la fureur rendait fou, brandit sa francisque au-dessus de sa tête.

Le guerrier inconnu ne bougea pas.

Arrêtez! s'écria Bathilde haletante; — arrêtez au nom de Dieu!

Mais il était trop tard. La hache du leude décrivait un cercle dans l'air et descendit en sifflant

Le bras du guerrier inconnu, le bras qui avait jeté la francisque dans le plateau de la balance tomba, séparé du tronc, et des flots de sang inondèrent le pavé de la salle.

Un murmure approbateur courut parmi les Francs. C'était là un coup de hache bien donné !

Mais bien reçu aussi, car le guerrier inconnu resta debout, malgré cette horrible blessure.

Du bras qui lui restait, il repoussa doucement Bathilde qui s'élançait pour le soutenir.

Puis il rejeta en arrière la tête d'ours qui lui servait de masque et l'on vit un tout jeune visage, encadré dans les boucles douces et molles d'une chevelure blonde.

Le comte Aubert laissa échapper sa hache et recula. Il avait reconnu son fils Sigefroy.

— Leude, lui dit le jeune homme qui avait un sourire autour de sa lèvre pâle, — je ne t'ai pas menti, tu le vois bien... Je suis noble comme toi, leude comme toi, Franc comme toi...

Gontram le Burgunde essayait d'étancher le sang qui jaillissait par l'énorme plaie.

Bathilde la Blanche, brisée et demi-morte, était à genoux sur le sol.

Les Francs restaient muets et frappés de stupeur.

Le comte Aubert se couvrit le visage de ses mains.

— Que maudit soit l'instant où je suis entré dans cette demeure, s'écria-t-il ; — voilà que j'ai tué mon fils, le seul héritier de ma race !

Sigefroy, qui souriait toujours, mais qui chancelait déjà, lui tendit sa main gauche.

— Leude, murmura-t-il, — je ne tiendrai plus en ma main ni glaive, ni framée... Mais que me donnes-tu pour le *wehrgeld* de mon bras?

— Enfant, répondit le comte, dont le naturel féroce fléchissait sous l'émotion violente qui lui broyait le cœur, — enfant, je te donnerais mon bras droit, si je pouvais... car tu es jeune et je suis vieux... Car le glaive et la framée étaient mieux dans ta main que dans la mienne.

En ce moment, Bathilde d'un côté, Gontram de l'autre, furent obligés de soutenir Sigefroy qui se mourait

— Eh bien! leude, mon père, dit-il encore cependant, le *wehrgeld* que je demande, c'est la paix pour Gontram, pour sa fille et pour son manoir... Si tu laisses Gontram heureux avec sa fille, dans sa maison, leude, mon père, je te tiens quitte de ma chair et de mon sang... je te pardonne!

Sur ma foi, répliqua Aubert, Gontram et sa fille seront heureux dans leur maison.

— Merci, leude, mon père, murmura Sigefroy.

— Et maintenant, reprit-il, — éloigne-toi avec tes comtes... Je veux être seul pour prier et pour mourir.

Les compagnons d'Aubert et le leude lui-même quittèrent le manoir la tête basse et en silence.

Pour expier le sang répandu, ils allèrent mettre le feu à deux ou trois ruches de Civis.

Car, comme le disait le leude, c'était ce coquin de Gaulois qui leur avait montré le chemin de la maison maudite.

Ceux qui restaient vivants parmi les serviteurs de Gontram le Burgunde étaient à genoux dans la salle, autour de Sigefroy, étendu sur un lit.

Auprès de lui, Bathilde en larmes, priait de toute l'ardeur de son cœur.

Le vieux Gontram tenait dans sa main une coupe remplie d'eau pure. Il en laissa tomber quelques gouttes sur le front du jeune leude et se signa en disant :

— Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Hélas! ce jour du baptême ne devait pas être la veille du mariage!

Le cœur de Sigefroy battait encore, mais si faiblement!...

Il tourna ses yeux mourants vers Bathilde, puis sa paupière tomba.

Hélas! hélas! éteient-ce les funérailles qui devaient suivre ce jour tant souhaité du baptême

XI

Sigefroy survécut. Sans cela notre titre ne vaudrait rien, car c'est maintenant, à proprement parler, que commence la légende de *Sigefroy le Manchot*.

Mais avant de vous dire ce qui advint de ce bras tranché, débarrassons-nous du leude Aubert.

Le leude Aubert fut en colère pendant treize mois consécutifs. Il mit à sac trois ou quatre fois toute la campagne de Paris. Ses soudards furent chargés expressément de

battre notre Civis comme plâtre toutes fois et quantes ils le rencontreraient.

Ce dont ils s'acquittèrent avec un soin religieux.

Civis fut ruiné, roué, vilipendé; mais il continua de prendre du ventre et la jolie Mona, sa femme, ne perdit nullement son aimable gaieté.

Tant que Civis eut de quoi lui donner absolument tout ce qu'elle voulait, croyez qu'elle eut la vertu de ne point abandonner un époux dans la disgrâce.

Mais quand Civis lui dit un matin :

— Ma petite femme, nous n'avons plus rien que tes bijoux...

Mona prit ses bijoux et s'en alla un peu plus loin, chanter, danser, sourire.

Légère de cœur, bonne fille, comme disent les chansons, et forte de l'appui de sa conscience !

Toujours joliette, toujours grassouillette, toujours sautillante.

Civis resta tout seul et n'en fut pas moins idiot pour cela.

Quelques vingt ans après, sa femme revint vers lui, ridée, couperosée, flétrie et sans dents.

Civis tua un veau maigre et s'écria :

— Je savais bien qu'elle ne pouvait pas se passer de moi, Mona, ma femme !

Et il disait vrai : Civis et Mona sont inséparables. C'est le mâle et la femelle. Si Mona épousait tout autre que Civis, elle ne serait plus Mona.

Au bout de treize mois, le comte Aubert se fit casser la tête en quatre morceaux, par un autre comte qui était également de mauvaise humeur

Cet autre comte eut la tête cassée par un compagnon d'Aubert. Ce compagnon d'Aubert eut la tête cassée par un compagnon de cet autre comte.

Une fois ces échanges de politesses entamés entre les compagnons des deux comtes défunts, les choses allèrent ainsi pas mal de temps.

Quand on cassait une tête on marquait un point.

Après la partie, les compagnons d'Aubert ayant une tête de plus que les compagnons de l'autre comte, payèrent cent sous, — le prix d'un veau, — et ce fut une affaire arrangée.

On but trois semaines durant, on rossa Civis, et l'on s'embrassa.

Mais le premier jour de la quatrième semaine, un compagnon d'Aubert et un compagnon de l'autre comte, ayant voulu causer avec Mona, précisément à la même heure, une tête fut fêlée.

Il fallut contre-fêler un autre crâne pour établir la compensation.

De fil en aiguille, les compagnons d'Aubert et les compagnons de l'autre comte se jouèrent de si bons tours, qu'un soir, après souper, les deux derniers s'entre-mangèrent.

Il resta du compagnon d'Aubert une moustache rousse, — et du compagnon de l'autre comte un cheveu plat.

Pendant ce temps, rien n'était changé au manoir du vieux Gontram, le Burgunde. C'était toujours le même calme un peu monotone. Seulement, la catastrophe ré-

cente avait creusé cinq ou six tombes dans la chapelle, et Sigefroy, le nouveau baptisé, était cloué à sa couche.

Bathilde, comme presque toutes les femmes de cette époque, avait la connaissance des simples. Ce fut elle qui soigna la blessure de son amant et qui lui sauva la vie.

Sigefroy avait perdu son bras droit, mais il savait maintenant comme Bathilde l'aimait, et il ne se plaignait pas.

Il était heureux.

A mesure que les jours s'écoulaient, l'instant de la guérison approchait; et cette fois rien ne pourrait retarder l'heure mille fois désirée du mariage.

C'étaient déjà comme autrefois entre le vieillard, sa fille et le jeune leude, de longs et chers entretiens où l'on ressassait les promesses de l'avenir.

Souvent, il est vrai, au milieu même de ces joies, un nuage passait sur le front pâle de Sigefroy, car la douleur qu'il ressentait à l'épaule lui rappelait cruellement qu'il n'avait plus droit au titre de soldat. — Mais Bathilde était si belle! Une vie d'amour ne valait-elle pas une vie de gloire?

Au chevet de Bathilde, il y avait un coffret d'ébène incrusté d'or.

Dans ce coffret, Bathilde avait mis le bras droit de Sigefroy, conservé au moyen de baumes précieux et d'essences.

Ce bras, Sigefroy l'avait donné pour elle et pour son père!

Chaque soir, avant de se livrer au repos, Bathilde ou-

vrait le coffret d'ébène et baisait la main glacée qui pendait au bout du bras inanimé. Des larmes venaient à ses yeux. Et cet immense amour qu'elle avait voué au jeune leude, entrait plus profondément dans son cœur.

Oh ! si l'amour d'une femme peut remplacer tout et suffire au bonheur de l'homme aimé, Sigefroy allait être bien heureux !

XII

Ce fut vers le milieu de l'été de l'an 497 que Sigefroy, fils d'Aubert, devint l'époux de Bathilde la Blanche.

Le mariage eut lieu dans la basilique de *Dame Marie*, qui était située à la pointe orientale de la cité, et qui, suivant les historiens, servait de cathédrale à la ville de Paris.

On savait l'histoire de Sigefroy, et l'affluence fut grande autour des deux fiancés.

Il y avait dans la foule une sorte de respect triste, car, sous le manteau du jeune leude, on voyait la place vide où son bras aurait dû s'agiter.

Les couleurs de la santé n'étaient point revenues aux joues de Sigefroy. Son front était blanc et mat comme le front d'une statue de marbre.

Quand il sortit de la cathédrale, donnant sa main gauche à sa belle compagne, les enfants de la cité crièrent :

— Au manchot ! au manchot !

Car le gamin de Paris existait au cinquième siècle, laid, venimeux, enragé comme au dix-neuvième.

Un peu de sang monta aux joues de Sigefroy. — Bathilde sentit sa main trembler.

Il regarda sa femme à la dérobée, et vit une larme dans ses yeux.

— Je comprends ! je comprends ! murmura-t-il ; — j'ai eu tort de lier ta destinée à celle d'un malheureux comme moi !

Bathilde eut beau protester. Sigefroy était frappé au cœur.

Et chaque fois que ce mot odieux : *manchot!* tombait de la bouche des passants sur sa route, il répétait amèrement :

— J'ai eu tort ! j'ai eu tort !

Bathilde l'aimait ardemment et de tout son cœur ; mais quand une ombrageuse manie a saisi l'esprit de l'homme, tout est fini.

Sa vue se pervertit, son jugement se perd. Les choses lui apparaissent avec une signification douloureuse et blessante. — De même que certaines maladies de la bouche donnent à tous les mets une saveur rebutante, de même cette cruelle maladie de l'esprit gâte toutes les joies, double toutes les souffrances et emprisonne l'âme dans une sorte de cilice, dont les pointes aiguës ne laissent jamais à la plaie le temps de se fermer.

Cette félicité que Sigefroy avait cru trouver dans le mariage se changeait en misère.

Il avait près de lui un ange, et il se disait :

— Une femme ne peut pas m'aimer !

La mort de son père, le compagnon du roi, l'avait fait maître de toute la campagne du nord de Paris. Toute cette

vaste étendue de terres qu'on voyait des croisées du manoir était à lui. Les prés, les forêts, les moissons se succédaient, couvrant un espace immense. C'était son *alod*, c'était son domaine.

Il pensait :

— Ne me laisse-t-on point tout cela par pitié ?

Au bout d'un an, Bathilde la Blanche mit au monde une fille plus belle que le jour, car elle ressemblait à sa mère.

Sigefroy sentit la joie inonder son cœur.

Mais comme il regardait l'enfant dans son berceau, il se dit :

— Je n'ai plus de bras pour la défendre!

Et il retomba tout au fond de sa douleur désespérée.

Un désir lui vint cependant, et avec le désir un espoir.

— Il me semble que si javais un fils, pensa-t-il un jour, — il me semble que je revivrais en lui tout entier.

Bathilde lui donna un fils.

Ce fut un transport, un délire.

Et déjà Bathilde remerciait Dieu, mais le lendemain cette parole s'échappa des lèvres froides du jeune leude :

— Je ne pourrai pas lui enseigner à tenir une épée!

Et depuis ce moment, il se plongea comme à plaisir dans l'abîme de sa tristesse.

Des années se passèrent sans qu'on le vît sourire.

Il était si pâle et si maigre que les bonnes gens qui le voyaient passer le soir au bas de la colline, le prenaient pour un fantôme.

A la cour du roi Clovis, on savait bien que le défunt comte Aubert avait laissé un fils, héritier de son *alod*, mais ce fils, on ne le connaissait plus.

Et si par hasard, Sigefroy se fût présenté au palais, on lui eût demandé son nom, car il ne ressemblait plus guère au brillant guerrier de Tolbiac.

Son front avait des rides. Il était vieillard avant la trentième année.

Bathilde la Blanche priait Dieu et pleurait dans le sein de son père.

Elle conduisait ses deux petits enfants par la main, et leur enseignait l'oraison qui demandait au ciel le bonheur de Sigefroid.

Ceux qui les rencontraient disaient :

— Voici la femme et les enfants du manchot.

Et les enfants grandissaient, triste tous doux, sous le poids d'une douleur qu'ils comprenaient à demi.

Le manoir avait pris un aspect si sombre que jamais l'étranger n'en sollicitait l'entrée.

Pour signifier une chose lugubre et morne, on disait tout le long de la Seine :

— C'est comme la maison du manchot!

Voici ce qui arriva le 28 avril de l'an 510 dans la maison de Geneviève de Nanterre, à Paris.

La sainte avait quitté depuis longtemps son village. Elle habitait une maison située derrière les arènes du palais des Thermes. Tout à l'entour de sa maison, Dieu répandait ses bénédictions.

Le matin de ce jour, 27 avril 510, Bathilde la Blanche vint frapper à la porte de sa marraine.

Ses beaux yeux étaient inondés de larmes, et les sanglots déchiraient sa poitrine.

— Dame, que voulez-vous? lui demanda la servante de Geneviève.

— Je veux entretenir ma marraine, la sainte, répondit Bathilde, et réclamer son secours.

La servante secoua la tête.

— La sainte est sur son lit et dit sa dernière oraison, répliqua-t-elle.

— Quoi!... s'écria Bathilde.

— Elle va mourir.

Bathilde se laissa cheoir sur une escabelle.

Mais en ce moment, on entendit une voix claire et douce qui perçait les murailles de la maison, et qui disait :

— Ouvrez la porte à ma filleule Bathilde la Blanche; je veux la voir avant d'aller vers Dieu.

C'était la voix de Geneviève de Nanterre.

Bathilde entra.

Geneviève était couchée sur son lit, et tenait l'image du Christ pressée sur son cœur.

Une sérénité splendide était sur son front et dans son sourire.

— Oh! sainte! sainte! s'écria Bathilde en se mettant à genoux devant elle, — ayez pitié de nous!... Vous nous avez dit un jour que nous serions heureux, et nous souffrons le martyre... Oh! ayez pitié! Sigefroy veut mourir!

Geneviève lui tendit sa main pâle que Bathilde baisa pieusement.

— Écoute, dit la sainte, — tu es celle que j'aime le mieux en ce monde, ma filleule, et c'est l'ange qui, me voyant triste de mourir loin de toi, t'a donné la pensée de venir me visiter... Je sais ce que tu souffres, et de puis bien longtemps... je prie pour toi... mais la félicité vraie n'est qu'au ciel, ma fille.

— Sigefroy veut mourir! répéta la pauvre Bathilde.

— Ma filleule chérie, reprit Geneviève, — moi je ne veux pas qu'il meure... et puisque je vous ai dit : Vous serez heureux! il ne faut pas que j'aie menti, même une seule fois en ma vie.

— Oh! vous avez raison, ma marraine, vous qui êtes l'amie du Seigneur!

Geneviève baisa l'ivoire du crucifix.

— Prête attention à mes paroles, dit celle-ci, n'oublie rien de ce que je vais te recommander... car, si tu l'oubliais, ma filleulle, je ne serais plus là pour te le rappeler... Ce soir, quand le soleil couchant marquera la cinquième heure, je serai morte...

— Oh!... fit Batilde effrayée.

Le sourire de Geneviève était déjà un sourire du ciel.

— Je serai morte, répliqua-t-elle avec une joie tranquille. — Malgré ma volonté qui serait d'être ensevelie auprès de ma mère, dans la petite église de Nanterre, où le grand saint Germain m'apprit à aimer Dieu, Clotilde, la reine, me fera faire une châsse magnifique et y déposera mon corps embaumé.

« Le vingt-quatrième jour après ma mort, on placera la châsse dans la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul dont tu vois les murailles devant la croisée... et qui por-

tera mon nom quelque jour, mon pauvre nom que j'aurais voulu garder obscur.

» Le matin de ce vingt-quatrième jour, tu prendras le coffre d'ébène incrusté d'or qui est à ton chevet depuis cette nuit terrible où le comte Aubert..

— Qui vous a dit cela, ma marraine? interrompit Bathilde avec un effroi naïf.

Car c'était son secret. Elle tenait caché à tous les yeux ce coffret qui renfermait le bras droit du jeune leude. Sigefroy lui-même n'avait jamais vu ce coffret.

La sainte sourit et poursuivit :

— Tu l'aimes bien, enfant, ton époux, et Dieu bénit ces amours dévouées... Ne m'interromps plus, car ma voix se fatigue, et quand j'aurai fini de te parler, je me tairai pour toujours... Tu feras porter ce coffret par un serviteur jusqu'à l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul où sera ma châsse ouverte... tu prendras tes deux enfants par la main, tandis que Sigefroy montera sur son cheval de bataille et suivra le coffret. Il faut que le vieux Gontram, ton père, y vienne aussi, afin que je voie tous mes amis à cette fête suprême.

» Le compagnon Régnier, sera là, portant le glaive de ton époux. — Il le faut.

» Quand la nuit tombera, ma fille, et qu'on allumera les cierges parfumés autour de mon catafalque, tu prononceras mon nom, par trois fois au-dedans de ton cœur

» Puis tu prendras le coffret des mains du serviteur et tu ordonneras à Sigefroy, — qui t'obéira sans te questionner, — de dépouiller sa casaque et de s'agenouiller, nu

point devant mes restes mortels, mais devant l'image du Sauveur..

Geneviève s'interrompit.

Bathilde écoutait. — Quand elle vit que Geneviève ne parlait plus, elle demanda :

— Et après, ma maraine, que faudra-t-il faire?

— Dans ton âme, une voix s'élèvera qui te parlera, ma fille, répondit Geneviève; — ce sera ma voix... Tu feras ce que ma voix te dira.

Elle souleva son bras et fit signe à Bathilde de se pencher sur elle, afin de mettre un dernier baiser à son front.

Puis elle lui dit adieu.

XIII

Quand le soleil couchant marqua la cinquième heure, Geneviève de Nanterre rendit son esprit au Seigneur.

Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue par la ville, nobles et vilains, pauvres et riches sortirent de leurs maisons pour aller rendre honneur au corps de la sainte.

Car chacun se souvenait que Geneviève avait éloigné de Paris, par la seule puissance de sa piété modeste, le terrible Attila, le fléau de Dieu!

Paris tout entier se précipita vers cette montagne à qui les siècles futurs devaient garder le nom de la sainte. La maison mortuaire fut ouverte. On joncha de fleurs nouvelles le seuil et le vestibule. Au lieu du deuil qui suit la mort, c'était comme une joie commune.

Car le bienheureux qui meurt à la terre naît à l'allégresse éternelle.

Le roi et la reine vinrent, comme les autres, s'agenouiller et prier.

La reine dit:

— Je veux que Geneviève de Nanterre, patronne de la ville de Paris, ait une châsse d'argent massif, ornée de pierres précieuses.

Clovis donna cent marcs; les leudes, les compagnons, les hommes libres et les serfs donnèrent. — La pauvre mendiante donna. — Le lendemain, il y avait un monceau d'argent sous le vestibule.

Et cet argent-là n'avait pas peur des larrons.

Clotilde, la reine, dit encore :

— Je veux que le corps de Geneviève soit embaumé, comme si elle eût été princesse en sa vie.

On apporta des essences et des parfums.

Le corps de Geneviève fut embaumé, comme si Geneviève eût été la reine.

Et les jeunes filles chantèrent nuit et jour les louanges de Dieu autour de la morte.

Ainsi fut-il depuis le 28 avril jusqu'au vingt-troisième jour de mai, que la châsse, achevée, put recevoir les dépouilles de Geneviève.

Dès que les dépouilles furent dans la châsse, on porta la châsse en grande pompe à la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Ce vingt-troisième jour de mai, au matin, Bathilde la Blanche confia le coffret d'ébène incrusté d'or à un serviteur.

Elle donna au compagnon Régnier le glaive de Sigefroid, son époux, et commanda d'équiper le cheval de bataille du jeune leude.

Elle prit les deux petits enfants par la main, et dit à son vieux père :

— Viens avec moi.

Gontram ne demanda point où Bathilde voulait le conduire.

Sigefroy monta à cheval en silence.

Le découragement était sur son front, et Bathilde avait eu raison de le dire. : il voulait mourir.

Gontram le Burgunde, ses enfants, ses petits-enfants et ses serviteurs, arrivèrent à la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, vers une heure de relevée; car la route est longue entre les deux montagnes, et la jeune mère marchait à pied.

Tel avait été l'ordre de la sainte.

Ils s'agenouillèrent tous, et attendirent en priant que les cierges s'allumassent.

XIV

La basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui fut depuis Sainte-Geneviève, était, dit Étienne de Tournay, un temple de construction royale. On y marchait sur de riches mosaïques ; les piliers en étaient de marbre rouge

et mille peintures précieuses en décoraient les murailles.

Clovis et Clothilde l'avaient fondée l'an 507. Toutes les magnificences du temps y étaient prodiguées.

Jusqu'à la cinquième heure, il n'y eut autour de la châsse d'argent que les fidèles et les diacres, psalmodiant avec lenteur les versets des oraisons sacrées.

Mais alors, la porte à ventaux dorés qui séparait le chœur de la sacristie s'ouvrit, et l'on put voir, sous la soudaine et radieuse lumière des cierges odoriférants, la phalange du haut clergé toute ruisselante de pierreries et d'or, les évêques, les abbés, les prêtres : Grégoire, Denis, Rémy, Théodore, Martin, Varus et Volusianus.

Par la porte opposée, le roi et la reine firent leur entrée, escortés par les dames et les seigneurs.

Les lampes qui pendaient aux voûtes s'allumèrent.

Un cantique, chanté par des voix de femmes, remplit d'harmonie la nef où roulaient les suaves senteurs de l'encens byzantin.

La sainte était couchée sur son lit, belle et blanche comme aux jours où la vie mortelle animait son corps admirable.

Ses yeux semblaient fermés par le sommeil heureux.

Elle avait une couronne de roses de mai.

Ses mains tenaient encore l'image du Fils de Dieu, qui avait eu son dernier baiser.

La hampe des framées sonna sur la mosaïque.

Les comtes de Clovis étaient rangés en armes derrière leur roi.

La lourde châsse fut placée sur un brancard. Roi, évêques et leudes s'attelèrent à ce pieux fardeau, qui fut promené processionnellement autour de la nef.

Sigefroy se disait :

— Moi seul, je ne puis pas rendre hommage à la sainte qui nous aimait tant!

— Comme il pensait ainsi, la procession s'achevait, et la châsse, saluée par tous les encensoirs, était replacée sur sa base.

En ce moment, Bathilde se recueillit et appela trois fois au dedans de son cœur :

— Geneviève! Geneviève! Geneviève!

Elle vit bien que la sainte souriait doucement sous sa couronne de roses de mai.

Et tout au fond de son cœur, elle entendit une voix qui lui répondait :

— Ma filleule, je suis avec toi.

Alors elle prit des mains du serviteur le coffret d'ébène incrusté d'or.

Chose étrange, toute l'assistance, le roi, la reine, les évêques, les leudes, les guerriers et le peuple faisaient silence et semblaient attendre, comme s'ils eussent été d'accord avec elle.

La main de la sainte était là.

Bathilde mit la clef dans la serrure du coffret et dit à son époux.

— Mon bien-aimé Sigefroy, je te prie, dépouille tes vêtements.

Sigefroy ne manifesta aucune surprise et dépouilla sa

casaque, comme si c'eût été la chose la plus simple du monde.

Personne, dans la foule, ne montra le moindre étonnement.

Le roi et la reine regardaient, silencieux et graves.

Le roi dit seulement :

— Ce jeune homme est le fils d'Aubert, mon compagnon... Il y a longtemps que je ne l'avais vu.

Ce fut tout.

— Mon bien-aimé Sigefroy, reprit Bathilde dont la voix tremblait, je te prie, agenouille-toi devant la châsse de ma sainte marraine Geneviève.

Sigefroy obéit.

Un murmure commença de courir dans la foule. Chacun voyait bien qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

Bathilde ouvrit le coffre, et chacun put remarquer en elle un moment d'hésitation.

C'est que là s'arrêtaient les instructions de Geneviève de Nanterre.

La sainte avait dit :

« Dans ton âme, une voix s'élèvera, qui te parlera, ma fille... Ce sera ma voix... tu feras ce que ma voix te dira. »

Bathilde attendait.

Tout à coup un sourire éclaira son beau visage.

La voix parlait dans son âme.

Elle fit ce que la voix lui disait :

Elle prit dans le coffre d'ébène le bras de son époux, et l'éleva au-dessus de sa tête en disant :

— O Christ ! écoute la prière de ta servante Geneviève

qui est présentement à tes pieds, et qui te prie de nous donner le bonheur qu'elle nous à promis sur terre...

La foule s'agita, émue.

Sigefroy était immobile et comme insensible.

— O Christ ! acheva Bathilde la Blanche, exauce ta servante, afin qu'elle n'ait point menti, même une seule fois en sa vie !

Tout le monde put entendre un murmure mélodieux qui tombait de la voûte.

Et tout le monde put voir qu'une douce auréole s'allumait autour du front de la sainte.

Bathilde, cependant, déchirait de ses mains la toile qui couvrait les épaules de Sigefroy sous sa casaque.

L'énorme cicatrice apparut, — se rougit lentement, — lentement, puis saigna trois gouttes de sang.

Bathilde abaissa le bras droit de son époux et le pressa contre l'épaule sanglante.

La voix murmurante qui tombait de la voûte devint distincte et dit parmi d'étranges harmonies :

— Voyez tous ! voyez le premier miracle de sainte Geneviève !

La foule se prosterna.

Sigefroy, au contraire, se redressa de toute sa hauteur. Il était comme un homme qui rêve et qui craint de s'éveiller.

Il remua son bras droit qui tenait désormais à son épaule.

— Miracle ! miracle ! criait l'assistance.

— Miracle ! répétaient Bathilde la Blanche et le vieux Gontram.

Des larmes inondaient les yeux de Sigefroy.

— Enfant ! dit-il à son fils, je t'apprendrai à tenir une framée... Grandis et sois fort !

— Enfant ! dit-il à sa fille, — j'ai un bras pour te défendre... Grandis et sois belle !

Puis il attira Bathilde et la serra sur son cœur avec passion.

— Sainte ! merci ! s'écria-t-il, — pour la première fois, je presse ma femme bien-aimée contre ma poitrine !

Puis encore, ivre de joie et d'orgueil, il saisit son glaive que portait Régnier, son compagnon, — car Geneviève avait tout prévu, — et le brandit par trois fois au-dessus de sa tête, en lançant ces paroles qui résonnèrent sous la voûte :

— Gloire à Dieu ! je suis un guerrier.

Ainsi finit la légende de Sigefroy le manchot, fils d'Aubert, qui fit don des quatre grandes encoignures d'or massif, ornant la chasse de sainte Geneviève.

FIN

TABLE

Pages

ODOLIN LE RAMEUR..... 1

LE PALAIS DES TERMES..... 135

SIGEFROY LE MANCHOT..... 229

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

00101506

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016